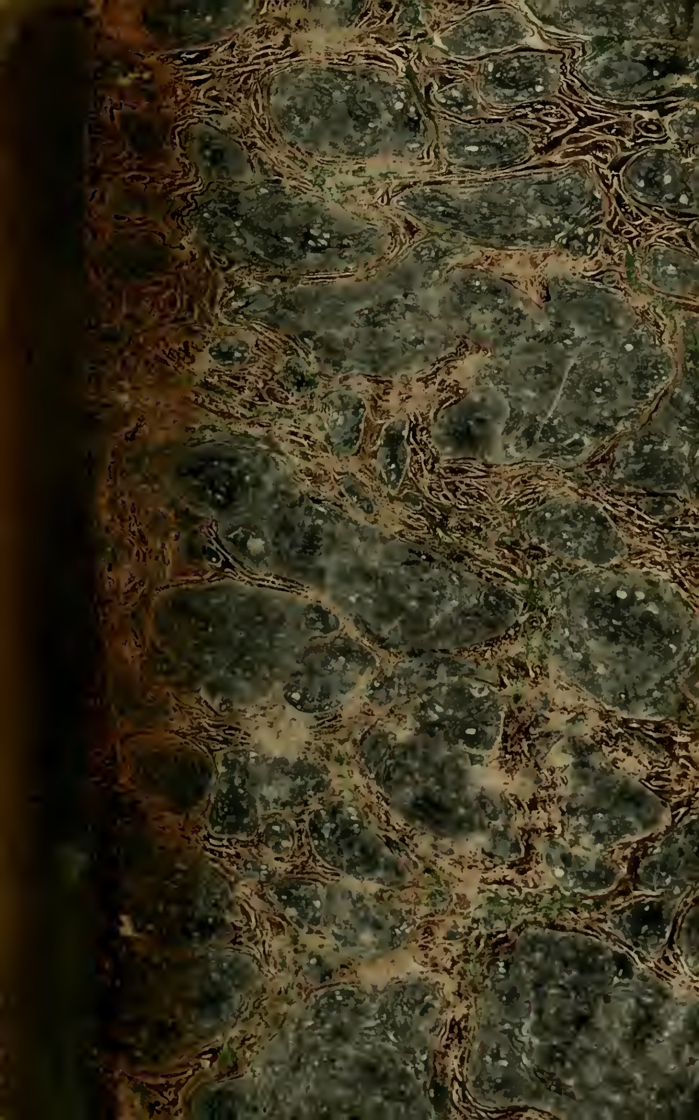



VITAM
IMPENDERE
VERO.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATORZIÈME.

A PARIS,

chez
BELIN, Libraire, rue St. Jacques, n°. 26.
CAILLE, rue de la Harpe, n°. 150.
GRÉGOIRE, rue du Coq St. Honoré.
VOLLAND, quai des Augustins, n°. 25.

1793.

THÉATRE

ET

POÉSIES.

NARCISSE

OU

L'AMANT DE LUI-MÊME,

COMÉDIE.

Représentée par les comédiens ordinaires du roi, le 18 décembre 1752.

PRÉFACE.

J'ai écrit cette comédie à l'âge de dix-huit ans, et je me suis gardé de la montrer aussi long-temps que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'auteur. Je me suis enfin senti le courage de la publier; mais je n'aurai jamais célui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma pièce, mais de moi-même qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en justifie. Les armes ne seront pas égales, je le sens bien; car on m'attaquera avec des plaisanteries, et je ne me défendrai qu'avec des raisons; mais pourvu que je convainque mes adversaires, je me soucie très-peu de les persuader; en travaillant à mériter ma propre estime, j'ai appris à me passer de celle des autres qui, pour la plupart, se passent bien de la mienne. Mais, s'il ne m'importe guère qu'on pense bien ou mal de moi, il m'importe que personne n'ait droit d'en mal penser; et il importe à la vérité que j'ai soutenue, que son

défenseur ne soit point accusé justement de ne lui avoir prêté son secours que par caprice ou par vanité, sans l'aimer et sans la connaître.

Le parti que j'ai pris dans la question que j'examinais il y a quelques années, n'a pas manqué de me susciter une multitude d'adversaires, (a) plus attentifs peut-être à l'in-

(a) On m'assure que plusieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adversaires *mes adversaires*, et cela me paraît assez croyable dans un siècle où l'on n'ose plus rien appeler par son nom. J'apprends aussi que chacun de mes adversaires se plaint, quand je réponds à d'autres objections que les siennes, que je perds mon temps à me battre contre des chimères ; ce qui me prouve une chose dont je me doutais déjà bien, savoir qu'ils ne perdent point le leur à se lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, et j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la première réponse dont je fus honoré, jusqu'aux quatre sermons allemands dont l'un commence à peu-près de cette manière : *Mes frères, si Socrate revenait parmi nous, et qu'il vit l'état florissant où les sciences sont en Europe ; que dis-je, en Europe ? en Allemagne ; que dis-je, en Allemagne ? en Saxe ; que dis-je, en Saxe ? à Leipsic ; que*

térêt des gens-de-lettres qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avais prévu, et je m'étais bien douté que leur conduite en cette occasion

dis-je, à Leipsic? dans cette université; alors saisi d'étonnement, et pénétré de respect, Socrate s'assierait modestement parmi nos écoliers, et recevant nos leçons avec humilité, il perdrait bientôt cette ignorance dont il se plaignait si justement. J'ai lu tout cela et n'y ai fait que peu de réponses; peut-être en ai-je encore trop fait, mais je suis fort aise que ces messieurs les aient trouvées assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui sont choqués du mot d'*adversaires*, je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre par lequel je puisse désigner, non-seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment, soit par écrit, soit plus prudemment et plus à leur aise dans les cercles de femmes et de beaux-esprits, où ils étaient bien sûrs que je n'irais pas me défendre, mais encore ceux qui, feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adversaires, trouvaient d'abord sans réplique les réponses de mes adversaires; puis quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, selon eux, on ne m'avait point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeler mes adversaires mes adversaires; car, malgré la politesse de mon siècle, je suis grossier comme les Macédoniens de *Philippe*.

prouverait en ma faveur plus que tous mes discours. En effet, ils n'ont déguisé ni leur surprise ni leur chagrin de ce qu'une académie s'était montrée intègre si mal-à-propos. Ils n'ont épargné contre elle ni les invectives indiscrètes, ni même les faussetés (*b*) pour tâcher d'affaiblir le poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Plusieurs ont entrepris de me réfuter hautement ; les sages ont pu voir avec quelle force, et le public avec quel succès ils l'ont fait. D'autres plus adroits, connaissant le danger de combattre directement des vérités démontrées, ont habilement détourné sur ma personne une attention qu'il ne fallait donner qu'à mes raisons, et l'examen des accusations qu'ils m'ont intentées a fait oublier les accusations plus graves que je leur intentais moi-même. C'est donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne pense pas un mot

(*b*) On peut voir dans le mercure d'août 1752, le désaveu de l'académie de Dijon, au sujet de je ne sais quel écrit attribué faussement par l'auteur à l'un des membres de cette académie.

des vérités que j'ai soutenues, et qu'en démontrant une proposition je ne laissais pas de croire le contraire ; c'est-à-dire que j'ai prouvé des choses si extravagantes qu'on peut affirmer que je n'ai pu les soutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la science qui sert de fondement à toutes les autres ; et l'on doit croire que l'art de raisonner sert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec succès à démontrer des folies !

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues ; c'est sansdoute de leur part une manière nouvelle et commode de répondre à des argumens sans réponse, de réfuter les démonstrations mêmes d'*Euclide*, et tout ce qu'il y a de démontré dans l'univers. Il me semble, à moi, que ceux qui m'accusent si témérairement de parler contre ma pensée, ne se font pas eux-mêmes un grand scrupule de parler contre la leur : car ils n'ont assurément rien trouvé dans mes écrits ni dans ma conduite

qui ait dû leur inspirer cette idée, comme je le prouverai bientôt ; et il ne leur est pas permis d'ignorer que, dès qu'un homme parle sérieusement, on doit penser qu'il croit ce qu'il dit, à-moins que ses actions ou ses discours ne le démentent ; encore cela même ne suffit-il pas toujours pour s'assurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier, autant qu'il leur plaira, qu'en me déclarant contre les sciences, j'ai parlé contre mon sentiment ; à une assertion aussi téméraire, dénuée également de preuve et de vraisemblance, je ne sais qu'une réponse ; elle est courte et énergique, et je les prie de se la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite est en contradiction avec mes principes, et il ne faut pas douter qu'ils n'emploient cette seconde instance à ét blir la première ; car il y a beaucoup de gens qui savent trouver des preuves à ce qui n'est pas. Ils diront donc qu'en fesant de la musique et des vers, on a mauvaise grâce à déprimer les beaux-arts, et qu'il y a dans les belles-lettres que j'affecte de

mépriser mille occupations plus louables que d'écrire des comédies. Il faut répondre aussi à cette accusation.

Premièrement, quand même on l'admettrait dans toute sa rigueur, je dis qu'elle prouverait que je me conduis mal, mais non que je ne parle pas de bonne foi S'il était permis de tirer des actions des hommes la preuve de leurs sentimens, il faudrait dire que l'amour de la justice est banni de tous les cœurs, et qu'il n'y a pas un seul chrétien sur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agissent toujours conséquemment à leurs maximes, et je passe condamnation sur les miennes. Tel est le sort de l'humanité ; la raison nous montre le but, et les passions nous en écartent. Quand il serait vrai que je n'agis pas selon mes principes, on n'aurait donc pas raison de m'accuser pour cela seul de parler contre mon sentiment, ni d'accuser mes principes de fausseté.

Mais si je voulais passer condamnation sur ce point, il me suffirait de comparer les temps pour concilier les choses. Je n'ai pas

toujours eu le bonheur de penser comme je fais. Long-temps séduit par les préjugés de mon siècle, je prenais l'étude pour la seule occupation digne d'un sage, je ne regardais les sciences qu'avec respect, et les savans qu'avec admiration (*c*). Je ne comprenais pas qu'on pût s'égarer en démontrant toujours, ni mal faire en parlant toujours de sagesse. Ce n'est qu'après avoir vu les choses de près que j'ai appris à les estimer ce qu'elles valent ; et quoique, dans mes recherches, j'aie toujours trouvé, *satis loquentiæ, sapientiæ parum*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des observations et bien du

(*c*) Toutes les fois que je songe à mon ancienne simplicité, je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne lisais pas un livre de morale ou de philosophie, que je ne crusse y voir l'ame et les principes de l'auteur. Je regardais tous ces graves écrivains comme des hommes modestes, sages, vertueux, irréprochables. Je me formais de leur commerce des idées angéliques, et je n'aurais approché de la maison de l'un d'eux que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus ; ce préjugé puéril s'est dissipé, et c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri.

temps pour détruire en moi l'illusion de toute cette vaine pompe scientifique. Il n'est pas étonnant que durant ces temps de préjugés et d'erreurs, où j'estimais tant la qualité d'auteur, j'aie quelquefois aspiré à l'obtenir moi-même. C'est alors que furent composés les vers et la plupart des autres écrits qui sont sortis de ma plume, et entr'autres cette petite comédie. Il y aurait peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amusemens de ma jeunesse, et on aurait tort au-moins de m'accuser d'avoir contredit en cela des principes qui n'étaient pas encore les miens. Il y a long-temps que je ne mets plus à toutes ces choses aucune espèce de prétention ; et hasarder de les donner au public dans ces circonstances, après avoir eu la prudence de les garder si long-temps, c'est dire assez que je dédaigne également la louange et le blâme qui peuvent leur être dus ; car je ne pense plus comme l'auteur dont ils sont l'ouvrage. Ce sont des enfans illégitimes que l'on caresse encore avec plaisir en rougissant d'en être le père, à qui

l'on fait ses derniers adieux, et qu'on envoie chercher fortune, sans beaucoup s'embarrasser de ce qu'ils deviendront.

Mais c'est trop raisonner d'après des suppositions chimériques. Si l'on m'accuse sans raison de cultiver les lettres que je méprise, je m'en défends sans nécessité ; car quand le fait serait vrai, il n'y aurait en cela aucune inconséquence ; c'est ce qui me reste à prouver.

Je suivrai pour cela, selon ma coutume, la méthode simple et facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la question, j'exposerai de nouveau mon sentiment, et j'attendrai que sur cet exposé on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes discours. Mes adversaires de leur côté n'auront garde de demeurer sans réponse, eux qui possèdent l'art merveilleux de disputer pour et contre sur toutes sortes de sujets. Ils commenceront, selon leur coutume, par établir une autre question à leur fantaisie ; ils me la feront résoudre comme il leur conviendra : pour m'attaquer plus

commodément, ils me feront raisonner non à ma manière, mais à la leur : ils détourneront habilement les yeux du lecteur de l'objet essentiel pour les fixer à droite et à gauche ; ils combattront un fantôme, et prétendront m'avoir vaincu ; mais j'aurai fait ce que je dois faire, et je commence.

« La science n'est bonne à rien, et ne fait « jamais que du mal ; car elle est mauvaise « par sa nature. Elle n'est pas moins insé- « parable du vice que l'ignorance de la vertu. « Tous les peuples lettrés ont toujours été « corrompus, tous les peuples ignorans ont « été vertueux ; en un mot, il n'y a de « vices que parmi les savans, ni d'homme « vertueux que celui qui ne sait rien. Il y « a donc un moyen pour nous de redevenir « honnêtes gens ; c'est de nous hâter de « proscrire la science et les savans, de brûler « nos bibliothèques, fermer nos académies, « nos collèges, nos universités, et de nous « replonger dans toute la barbarie des pre- « miers siècles ».

Voilà ce que mes adversaires ont très-bien

réfuté : aussi jamais n'ai-je dit ni pensé un seul mot de tout cela, et l'on ne saurait rien imaginer de plus opposé à mon système que cette absurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit, et qu'on n'a point réfuté.

Il s'agissait de savoir si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne se sont point épurées (*d*), la question était à-peu-près résolue.

(*d*) Quand j'ai dit que nos mœurs étaient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos aïeux fussent bonnes, mais seulement que les nôtres étaient encore pires. Il y a parmi les hommes mille sources de corruption; et quoique les sciences soient peut-être la plus abondante et la plus rapide, il s'en faut bien que ce soit la seule. La ruine de l'empire romain, les invasions d'une multitude de barbares, ont fait un mélange de tous les peuples, qui a dû nécessairement détruire les mœurs et les coutumes de chacun d'eux. Les croisades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de long cours, et d'autres causes encore que je ne veux pas dire, ont

Mais elle en renfermait implicitement une autre plus générale et plus importante sur l'influence que la culture des sciences doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples. C'est celle-ci, dont la première n'est

entretenu et augmenté le désordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverses nations porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, et altère chez toutes les mœurs qui sont propres à leur climat et à la constitution de leur gouvernement. Les sciences n'ont donc pas fait tout le mal ; elles y ont seulement leur bonne part ; et celui sur-tout qui leur appartient en propre, c'est d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua pour la première fois la comédie du Méchant, je me souviens qu'on ne trouvait pas que le rôle principal répondît au titre. *Cléon* ne parut qu'un homme ordinaire ; il était, disait-on, comme tout le monde. Ce scélérat abominable, dont le caractère si bien exposé aurait dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un caractère tout-à-fait manqué, et ses noirceurs passèrent pour des gentillesses, parce que tel qui se croyait un fort honnête homme, s'y reconnaissait trait pour trait.

qu'une conséquence, que je me proposai d'examiner avec soin.

Je commençai par les faits, et je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde, à mesure que le goût de l'étude et des lettres s'est étendu parmi eux.

Ce n'était pas assez ; car, sans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marché ensemble, on pouvait nier que l'une eût amené l'autre : je m'appliquai donc à montrer cette liaison nécessaire. Je fis voir que la source de nos erreurs sur ce point vient de ce que nous confondons nos vaines et trompeuses connaissances avec la souveraine intelligence qui voit d'un coup-d'œil la vérité de toutes choses. La science prise d'une manière abstraite mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée et de mépris.

Le goût des lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélère très-promptement. Car ce goût

ne peut naître ainsi dans toute une nation que de deux mauvaises sources que l'étude entretient et grossit à son tour, savoir, l'oisiveté et le désir de se distinguer. Dans un Etat bien constitué, chaque citoyen a ses devoirs à remplir; et ces soins importans lui sont trop chers pour lui laisser le loisir de vaquer à de frivoles spéculations. Dans un Etat bien constitué, tous les citoyens sont si bien égaux que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant, ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur : encore cette dernière distinction est-elle souvent dangereuse; car elle fait des fourbes et des hypocrites.

Le goût des lettres, qui naît du désir de se distinguer, produit nécessairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'est utile; c'est de rendre à la fin ceux qui s'y livrent très-peu scrupuleux sur les moyens de réussir. Les premiers philosophes se firent une grande réputation en enseignant aux hommes la pratique de leur devoir et les principes de la vertu. Mais

bientôt ces préceptes étant devenus communs, il fallut se distinguer en frayant des routes contraires. Telle est l'origine des systêmes absurdes des *Leucippe*, des *Diogènes*, des *Pyrrhon*, des *Protagore*, des *Lucrèce*. Les *Hobbes*, les *Mandeville* et mille autres ont affecté de se distinguer de même parmi nous ; et leur dangereuse doctrine a tellement fructifié que, quoiqu'il nous reste de vrais philosophes, ardens à rappeler dans nos cœurs les lois de l'humanité et de la vertu, on est épouvanté de voir jusqu'à quel point notre siècle raisonneur a poussé dans ses maximes le mépris des devoirs de l'homme et du citoyen.

Le goût des lettres, de la philosophie et des beaux-arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs et de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être un homme agréable, et nul ne se soucie d'être homme de bien. De-là naît encore cette autre inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent

pas d'eux ; car nos talens naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Les premiers, et presque les uniques soins qu'on donne à notre éducation, sont les fruits et les semences de ces ridicules préjugés. C'est pour nous enseigner les lettres qu'on tourmente notre misérable jeunesse : nous savons toutes les règles de la grammaire, avant que d'avoir ouï parler des devoirs de l'homme : nous savons tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; et pourvu qu'on exerce notre babil, personne ne se soucie que nous sachions agir ni penser. En un mot, il n'est prescrit d'être savant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ; et nos enfans sont précisément élevés comme les anciens athlètes des jeux publics, qui, destinant leurs membres robustes à un exercice inutile et superflu, se gardaient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des lettres, de la philosophie et des beaux-arts amollit les corps et les ames.

Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affaiblit leur tempérament, et l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage, et cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi qu'on devient lâche et pusillanime, incapable de résister également à la peine et aux passions. Chacun sait combien les habitans des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre, et l'on n'ignore pas quelle est la réputation des gens-de-lettres en fait de bravoure (*e*). Or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions sur la faiblesse de notre nature ne servent souvent qu'à nous détour-

(*e*) Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La république de Gènes, cherchant à subjuguer plus aisément les Corses, n'a pas trouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une académie. Il ne me serait pas difficile d'alonger cette note ; mais ce serait faire tort à l'intelligence des seuls lecteurs dont je me soucie.

ner des entreprises généreuses. A force de méditer sur les misères de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, et trop de prévoyance nous ôte le courage en nous ôtant la sécurité. C'est bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus, « si la science essayant de « nous armer de nouvelles défenses contre « les inconvéniens naturels, nous a plus « imprimé en la fantaisie leur grandeur et « poids qu'elle n'a ses raisons et vaines sub- » tilités à nous en couvrir ».

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime et de bienveillance qui attachent les hommes à la société, et c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur ; et il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes ver-

tueux partagent avec leurs semblables : son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil : son amour-propre augmente en proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille, la patrie deviennent pour lui des mots vides de sens : il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme ; il est philosophe.

En même-temps que la culture des sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du philosophe, elle y engage en un autre sens celui de l'homme-de-lettres, et toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables veut plaire, être admiré, et il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissemens publics appartiennent à lui seul : je dirais qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne fesait encore plus pour en priver ses concurrens. De-là naissent d'un côté les rafinemens du goût et de la politesse ; vile et basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puérils, qui, à la longue, rappetissent l'ame, et corrompent le cœur ; et de l'autre, les jalousies, les rivalités,

rivalités, les haines d'artistes si renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison, et tout ce que le vice a de plus lâche et de plus odieux. Si le philosophe méprise les hommes, l'artiste s'en fait bientôt mépriser, et tous deux concourent enfin à les rendre méprisables.

Il y a plus ; et de toutes les vérités que j'ai proposées à la considération des sages, voici la plus étonnante et la plus cruelle. Nos écrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre siècle les sciences, les arts, le luxe, le commerce, les lois, et les autres liens qui, resserrant entre les hommes les nœuds de la société (*f*) par l'intérêt personnel, les mettent tous dans

(*f*) Je me plains de ce que la philosophie relâche les liens de la société qui sont formés par l'estime et la bienveillance mutuelle, et je me plains de ce que les sciences, les arts et tous les autres objets de commerce resserrent les liens de la société par l'intérêt personnel. C'est qu'en effet on ne peut resserrer un de ces liens que l'autre ne se relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

une dépendance mutuelle, leur donnent des besoins réciproques et des intérêts communs, et obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles sans doute, et présentées sous un jour favorable ; mais en les examinant avec attention et sans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord.

C'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entre eux sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se trahir, se détruire mutuellement ! Il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes, car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés, et il n'y a d'autre moyen pour réussir que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la source funeste des violences, des trahisons, des perfidies et de toutes les horreurs qu'exige nécessairement un état de choses où chacun feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres, ne

cherche qu'à élever la sienne au-dessus d'eux, et à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela ? beaucoup de babil, des riches et des raisonneurs, c'est-à-dire, des ennemis de la vertu et du sens commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence et les mœurs. La foule rampe dans la misère; tous sont les esclaves du vice. Les crimes non commis sont déjà dans le fond des cœurs, et il ne manque à leur exécution que l'assurance de l'impunité.

Etrange et funeste constitution, où les richesses accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, et où il est impossible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque chose; où l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misère; où les plus fripons sont les plus honorés, et où il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête homme ! Je sais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela; mais ils le disaient en déclamant, et moi je le dis sur des raisons; ils ont apperçu le mal, et moi j'en

découvre les causes, et je fais voir sur-tout une chose très-consolante et très-utile, en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme qu'à l'homme mal gouverné (*g*).

(*g*) Je remarque qu'il règne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes qui séduisent les simples par un faux air de philosophie, et qui, outre cela, sont très-commodes pour terminer les disputes d'un ton important et décisif, sans avoir besoin d'examiner la question. Telle est celle-ci : » Les hommes ont par-tout les « mêmes passions ; par-tout l'amour-propre et « l'intérêt les conduisent ; donc ils sont par-tout « les mêmes ». Quand les géomètres ont fait une supposition qui de raisonnement en raisonnement les conduit à une absurdité, ils reviennent sur leurs pas et démontrent ainsi la supposition fausse. La même méthode appliquée à la maxime en question en montrerait aisément l'absurdité, mais raisonnons autrement : Un sauvage est un homme, et un Européen est un homme. Le demi-philosophe conclut aussi-tôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre ; mais le philosophe dit : En Europe, le gouvernement, les lois, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la nécessité de se tromper mutuellement et sans cesse ; tout leur fait un devoir du vice ; il faut qu'ils soient méchans pour être sages, car il n'y a

Telles sont les vérités que j'ai développées,

point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du sien. Parmi les sauvages, l'intérêt personnel parle aussi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choses : l'amour de la société et le soin de leur commune défense sont les seuls liens qui les unissent : ce mot de *propriété*, qui coûte tant de crimes à nos honnêtes-gens, n'a presque aucun sens parmi eux : ils n'ont entre eux nulle discussion d'intérêt qui les divise ; rien ne les porte à se tromper l'un l'autre ; l'estime publique est le seul bien auquel chacun aspire, et qu'ils méritent tous. Il est très-possible qu'un sauvage fasse une mauvaise action, mais il n'est pas possible qu'il prenne l'habitude de mal faire, car cela ne lui serait bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juste estimation des mœurs des hommes sur la multitude des affaires qu'ils ont entr'eux : plus ils commercent ensemble, plus ils admirent leurs talens et leur industrie, plus ils se friponnent décemment et adroitement, et plus ils sont dignes de mépris. Je le dis à regret ; l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne, et le sauvage est cet homme-là.

Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit, et infidos agitans discordia fratres ;
Non res romanæ, peritura que regna. Neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.

et que j'ai tâché de prouver dans les divers écrits que j'ai publiés sur cette matière. Voici maintenant les conclusions que j'en ai tirées.

La science n'est point faite pour l'homme en général : il s'égare sans cesse dans sa recherche ; et s'il l'obtient quelquefois, ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir et penser, et non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux sans le rendre meilleur ni plus sage : elle lui fait regretter les biens passés, et l'empêche de jouir du présent : elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination et le tourmenter par les désirs, et l'avenir malheureux pour le lui faire sentir d'avance. L'étude corrompt ses mœurs, altère sa santé, détruit son tempérament, et gâte souvent sa raison : si elle lui apprenait quelque chose, je le trouverais encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies sublimes qui savent pénétrer à travers les voiles dont

la vérité s'enveloppe, quelques ames privilégiées, capables de résister à la bêtise de la vanité, à la basse jalousie et aux autres passions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités est la lumière et l'honneur du genre-humain ; c'est à eux seuls qu'il convient, pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude, et cette exception même confirme la règle ; car si tous les hommes étaient des *Socrates*, la science alors ne leur serait pas nuisible, mais ils n'auraient aucun besoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, et qui par conséquent respecte ses lois et ne veut point rafiner sur ses anciens usages, doit se garantir avec soin des sciences, et sur-tout des savans, dont les maximes sentencieuses et dogmatiques lui apprendraient bientôt à mépriser ses usages et ses lois ; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs,

Car les coutumes sont la morale du peuple; et dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de règle que ses passions, ni de frein que les lois, qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons. Dailleurs, quand la philosophie a une fois appris au peuple à mépriser ses coutumes, il trouve bientôt le secret d'éluder ses lois. Je dis donc qu'il en est des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme; c'est un trésor qu'il faut conserver, mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu (*h*).

(*h*) Je trouve dans l'histoire un exemple unique, mais frappant, qui semble contredire cette maxime : c'est celui de la fondation de Rome, faite par une troupe de bandits, dont les descendans devinrent en peu de générations le plus vertueux peuple qui ait jamais existé. Je ne serais pas en peine d'expliquer ce fait si c'en était ici le lieu; mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étaient moins des hommes dont les mœurs fussent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étaient point formées : ils ne méprisaient pas la vertu, mais ils ne la connaissaient pas encore;

Mais quand un peuple est une fois corrompu à un certain point, soit que les sciences y aient contribué ou non, faut-il les bannir ou l'en préserver pour le rendre meilleur ou pour l'empêcher de devenir pire ? C'est une autre question, dans laquelle je me suis positivement déclaré pour la négative. Car premièrement, puisqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le sont plus, mais de conserver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En second lieu, les mêmes causes qui ont corrompu les peuples, servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption;

car ces mots *vertus* et *vices* sont des notions collectives qui ne naissent que de la fréquentation des hommes. Au surplus, on tirerait un mauvais parti de cette objection en faveur des sciences; car des deux premiers rois de Rome qui donnèrent une forme à la république et instituèrent ses coutumes et ses mœurs, l'un ne s'occupait que de guerres, l'autre que de rites sacrés, les deux choses du monde les plus éloignées de la philosophie.

c'est ainsi que celui qui s'est gâté le tempérament par un usage indiscret de la médecine, est forcé de recourir encore aux médecins pour se conserver en vie ; et c'est ainsi que les arts et les sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes, elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public (*i*) qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse et les bienséances ; et à la crainte de paraître méchant, elles substituent celle de paraître ridicule.

(*i*) Ce simulacre est une certaine douceur de mœurs qui supplée quelquefois à leur pureté, une certaine apparence d'ordre qui prévient l'horrible confusion, une certaine admiration des belles choses qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'est le vice qui prend le masque de la vertu, non comme l'hypocrisie pour tromper et trahir, mais pour s'ôter sous cette aimable et sacrée effigie l'horreur qu'il a de lui-même quand il se voit à découvert.

Mon avis est donc, et je l'ai déjà dit plus d'une fois, de laisser subsister, et même d'entretenir avec soin les académies, les colléges, les universités, les bibliothèques, les spectacles et tous les autres amusemens qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, et les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses. Car dans une contrée où il ne serait plus question d'honnêtes gens ni de bonnes mœurs, il vaudrait encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où est la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire, il faut seulement les distraire de faire le mal; il faut les occuper à des niaiseries pour les détourner des mauvaises actions; il faut les amuser au-lieu de les prêcher. Si mes écrits ont édifié le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dépendait de moi, et c'est peut-être les servir utilement encore que d'offrir

aux autres des objets de distraction qui les empêchent de songer à eux. Je m'estimerais trop heureux d'avoir tous les jours une pièce à faire siffler, si je pouvais à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais desseins d'un seul des spectateurs, et sauver l'honneur de la fille ou de la femme de son ami, le secret de son confident, ou la fortune de son créancier. Lorsqu'il n'y a plus de mœurs, il ne faut songer qu'à la police ; et l'on sait assez que la musique et les spectacles en sont un des plus importans objets.

S'il reste quelque difficulté à ma justification, j'ose le dire hardiment, ce n'est vis-à-vis ni du public ni de mes adversaires ; c'est vis-à-vis de moi seul : car ce n'est qu'en m'observant moi-même que je puis juger si je dois me compter dans le petit nombre, et si mon ame est en état de soutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai senti plus d'une fois le danger; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le dessein de ne les plus reprendre : et renonçant à leur charme séducteur,

teur, j'ai sacrifié à la paix de mon cœur les seuls plaisirs qui pouvaient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent, si sur la fin d'une carrière pénible et douloureuse, j'ai osé les reprendre encore quelques momens pour charmer mes maux, je crois au-moins n'y avoir mis ni assez d'intérêt ni assez de prétention pour mériter à cet égard les justes reproches que j'ai faits aux gens-de-lettres.

Il me fallait une épreuve pour achever la connaissance de moi-même, et je l'ai faite sans balancer. Après avoir reconnu la situation de mon ame dans les succès littéraires, il me restait à l'examiner dans les revers. Je sais maintenant qu'en penser, et je puis mettre le public au pire. Ma pièce a eu le sort qu'elle méritait, et que j'avais prévu; mais, à l'ennui près qu'elle m'a causé, je suis sorti de la représentation bien plus content de moi, et à plus juste titre que si elle eût réussi.

Je conseille donc à ceux qui sont si ardens à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes, et mieux

observer ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction et d'inconséquence. S'ils s'apperçoivent jamais que je commence à briguer les suffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons, ou que je rougisse d'avoir écrit de mauvaises comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des grands-hommes de mon siècle pour tâcher de m'élever à leur niveau en les rabaissant au mien, ou que j'aspire à des places d'académie, ou que j'aille faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encense la sottise des grands, ou que, cessant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me suis choisi, et fasse des pas vers la fortune ; s'ils remarquent en un mot que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir, et même publiquement, et je leur promets de jeter à l'instant au feu mes écrits et mes livres, et de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des livres, je ferai des vers et de la musique, si j'en ai le talent, le temps, la force et la volonté : je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je pense des lettres et de ceux qui les cultivent, (*k*) et croirai n'en valoir pas moins pour cela. Il est vrai qu'on pourra dire quel-

(*k*) J'admire combien la plupart des gens-de-lettres ont pris le change dans cette affaire-ci. Quand ils ont vu les sciences et les arts attaqués, ils ont cru qu'on en voulait personnellement à eux, tandis que, sans se contredire eux-mêmes, ils pourraient tous penser comme moi, que, quoique ces choses aient fait beaucoup de mal à la société, il est très-essentiel de s'en servir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé, ou comme de ces animaux malfesans qu'il faut écraser sur la morsure. En un mot, il n'y a pas un homme-de-lettres qui, s'il peut soutenir dans sa conduite l'examen de l'article précédent, ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne ; et cette manière de raisonner me parait leur convenir d'autant mieux, qu'entre nous, ils se soucient fort peu des sciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les savans en honneur. C'est comme les prêtres du paganisme, qui ne tenaient à la religion qu'autant qu'elle les fesait respecter.

que jour : Cet ennemi si déclaré des sciences et des arts fit pourtant et publia des pièces de théâtre ; et ce discours sera, je l'avoue, une satire très-amère, non de moi, mais de mon siècle.

NARCISSE
OU
L'AMANT
DE LUI-MÊME,
COMÉDIE.

ACTEURS.

LISIMON.

VALÈRE. } enfans de *Lisimon*.
LUCINDE.

ANGÉLIQUE. } frère et sœur, pupilles de *Lisimon*.
LÉANDRE.

MARTON, suivante.

FRONTIN, valet de *Valère*.

La scène est dans l'appartement de Valère.

L'AMANT DE LUI-MÊME, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

JE viens de voir mon frère se promener dans le jardin ; hâtons-nous, avant son retour, de placer son portrait sur sa toilette.

MARTON.

Le voilà, Mademoiselle, changé dans ses ajustemens de manière à le rendre méconnaissable. Quoiqu'il soit le plus joli homme du monde, il brille ici en femme encore avec de nouvelles grâces.

LUCINDE.

Valère est, par sa délicatesse et par l'affectation de sa parure, une espèce de femme cachée sous des habits d'homme, et ce por-

trait, ainsi travesti, semble moins le déguiser que le rendre à son état naturel.

MARTON.

Hé bien, où est le mal? Puisque les femmes aujourd'hui cherchent à se rapprocher des hommes, n'est-il pas convenable que ceux-ci fassent la moitié du chemin, et qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en solidité? Grâce à la mode, tout s'en mettra plus aisément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes aussi ridicules. Peut-être notre sexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins quoiqu'il devienne plus estimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeunesse étourdie en usurpant tous nos droits? espèreut-ils de mieux plaire aux femmes en s'efforçant de leur ressembler?

MARTON.

Pour celui-là, ils auraient tort, et les femmes se haïssent trop mutuellement pour aimer ce qui leur ressemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche monsieur le chevalier?

LUCINDE.

Non, Marton ; mon frère est naturellement bon ; il est même raisonnable, à son défaut près. Il sentira qu'en lui fesant, par ce portrait, un reproche muet et badin, je n'ai songé qu'à le guérir d'un travers qui choque jusqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon père, que Valère épouse aujourd'hui. C'est lui rendre service que de corriger les défauts de son amant, et tu sais combien j'ai besoin des soins de cette chère amie pour me délivrer de Léandre, son frère, que mon père veut aussi me faire épouser.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte que vous vîtes l'été dernier à Passy, vous tient toujours fort au cœur ?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point ; je compte même sur la parole qu'il m'a donnée de reparaître bientôt, et sur la promesse que m'a faite Angélique d'engager son frère à renoncer à moi.

MARTON.

Bon, renoncer ! Songez que vos yeux auront plus de force pour serrer cet engage-

ment qu'Angélique n'en saurait avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans disputer sur tes flatteries, je te dirai que comme Léandre ne m'a jamais vue, il sera aisé à sa sœur de le prévenir, et de lui faire entendre que ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur est engagé ailleurs, il ne saurait mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON.

Un refus honnête! Ah! Mademoiselle, refuser une femme faite comme vous avec quarante mille écus, c'est une honnêteté dont jamais Léandre ne sera capable. (*à part*) Si elle savait que Léandre et Cléonte ne sont que la même personne, un tel refus changerait bien d'épithète.

LUCINDE.

Ah! Marton, j'entends du bruit; cachons vîte ce portrait. C'est, sans doute, mon frère qui revient, et en nous amusant à jaser, nous nous sommes ôté le loisir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non, c'est Angélique.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

MA chère Lucinde, vous savez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet quand vous fîtes changer la parure du portrait de Valère en des ajustemens de femme. A présent que je vous vois prête à l'exécuter, je tremble que le déplaisir de se voir jouer ne l'indispose contre nous. Renonçons, je vous prie, à ce frivole badinage. Je sens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au risque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide! Valère vous aime trop pour prendre en mauvaise part tout ce qui viendra de la vôtre, tant que vous ne serez que sa maîtresse. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carrière à vos fantaisies, et que le tour des siennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs, il est question de le guérir d'un faible qui l'expose à la raillerie, et voilà proprement l'ouvrage d'une maîtresse. Nous

pouvons corriger les défauts d'un amant; mais, hélas! il faut supporter ceux d'un mari.

ANGÉLIQUE.

Que lui trouvez-vous après tout de si ridicule? Puisqu'il est aimable, a-t-il si grand tort de s'aimer, et ne lui en donnons-nous pas l'exemple? Il cherche à plaire. Ah! si c'est un défaut, quelle vertu plus charmante un homme pourrait-il apporter dans la société!

MARTON.

Sur-tout dans la société des femmes.

ANGÉLIQUE.

Enfin, Lucinde, si vous m'en croyez, nous supprimerons, et le portrait, et tout cet air de raillerie qui peut aussi-bien passer pour une insulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh! non; je ne perds pas ainsi les frais de mon industrie. Mais je veux bien courir seule les risques du succès, et rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle distinction!

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valère. De quelque manière qu'il prenne la chose, cela fera toujours une scène assez plaisante.

MARTON.

J'entends. Le prétexte est de corriger Valère; mais le vrai motif est de rire à ses dépens. Voilà le génie et le bonheur des femmes. Elles corrigent souvent les ridicules, en ne songeant qu'à s'en amuser.

ANGÉLIQUE.

Enfin, vous le voulez, mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

LUCINDE.

Soit.

ANGÉLIQUE.

Depuis que nous sommes ensemble, vous m'avez fait cent pièces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cause la moindre tracasserie avec Valère, prenez garde à vous.

LUCINDE.

Oui, oui.

ANGÉLIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah ! ma chère Angélique....

ANGÉLIQUE.

Oh ! si vous me brouillez avec votre frère, je vous jure que vous épouserez le mien. (*bas.*) Marton, vous m'avez promis le secret.

MARTON.

(*bas.*) Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin, je....

MARTON.

J'entends la voix du chevalier. Prenez au plutôt votre parti, à-moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à sa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu'il nous apperçoive. (*elle met le portrait sur la toilette.*) Voilà le piége tendu.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme pour voir....

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGÉLIQUE.

Que j'ai de mauvais pressentimens de tout ceci.

SCENE III.

VALÈRE, FRONTIN.

VALERE.

SANGARIDE, ce jour est un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride ; c'est-à-dire Angélique. Oui, c'est un grand jour que celui de la noce, et qui même alonge diablement tous ceux qui le suivent.

VALERE.

Que je vais goûter de plaisir à rendre Angélique heureuse !

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve ?

VALERE.

Mauvais plaisant..... Tu sais à quel point

je l'aime. Dis-moi, que connais-tu qui puisse manquer à sa félicité ? Avec beaucoup d'amour, quelque peu d'esprit, et une figure.... comme tu vois, on peut, je pense, se tenir toujours assez sûr de plaire.

FRONTIN.

La chose est indubitable, et vous en avez fait sur vous-même la première expérience.

VALERE.

Ce que je plains en tout cela, c'est je ne sais combien de petites personnes que mon mariage fera sécher de regret, et qui vont ne savoir plus que faire de leur cœur.

FRONTIN.

Oh ! que si. Celles qui vous ont aimé, par exemple, s'occuperont à bien détester votre chère moitié. Les autres. . . . . Mais où diable les prendre, ces autres-là ?

VALERE.

La matinée s'avance ; il est temps de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. *(il se met à sa toilette.)* Comment me trouves-tu ce matin ? Je n'ai point de feu dans les yeux ; j'ai le teint abattu, il me semble que je ne suis pas à l'ordinaire.

FRONTIN.

A l'ordinaire ! Non, vous êtes seulement à votre ordinaire.

VALERE.

C'est une fort méchante habitude que l'usage du rouge ; à la fin je ne pourrai m'en passer et je serais du dernier mal sans cela. Où est donc ma boîte à mouches ? Mais que vois-je là ? un portrait.... Ah ! Frontin ; le charmant objet..... où as-tu pris ce portrait ?

FRONTIN.

Moi ? je veux être pendu si je sais de quoi vous me parlez.

VALERE.

Quoi ! ce n'est pas toi qui as mis ce portrait sur ma toilette ?

FRONTIN.

Non, que je meure.

VALERE.

Qui serait-ce donc ?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en sais rien. Ce ne peut être que le diable ou vous.

VALERE.

A d'autres. On t'a payé pour te taire....

Sais-tu bien que la comparaison de cet objet nuit à Angélique ? . . . . Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux, Frontin ! je crois qu'ils ressemblent aux miens.

FRONTIN.

C'est tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air.... Elle est ma foi charmante.... Ah ! si l'esprit soutient tout cela... Mais son goût me répond de son esprit. La friponne est connaisseuse en mérite !

FRONTIN.

Que diable ! voyons donc toutes ces merveilles.

VALERE.

Tiens, tiens. Penses-tu me duper avec ton air niais ? me crois-tu novice en aventures ?

FRONTIN.

Ne me trompé-je point ! C'est lui.... c'est lui-même. Comme le voilà paré ! Que de fleurs ! que de pompons ! C'est sans doute quelque tour de Lucinde ; Marton y sera tout au-moins de moitié. Ne troublons point leur

badinage. Mes indiscrétions précédentes m'ont coûté trop cher.

VALERE.

Hé bien ? monsieur Frontin reconnaîtrait-il l'original de cette peinture ?

FRONTIN.

Pouh ! si je le connais ! Quelques centaines de coups de pied au cul, et autant de soufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail, ont bien cimenté la connaissance.

VALERE.

Une fille, des coups de pieds ! cela est un peu gaillard.

FRONTIN.

Ce sont de petites impatiences domestiques qui la prennent à propos de rien.

VALERE.

Comment, l'aurais-tu servie ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur ; et j'ai même l'honneur d'être toujours son très-humble serviteur.

VALERE.

Il serait assez plaisant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connais-

sance !.... Parle-moi sincèrement ; l'original est-il aussi aimable que le portrait ?

FRONTIN.

Comment aimable ! savez-vous, Monsieur, que si quelqu'un pouvait approcher de vos perfections, je ne trouverais qu'elle seule à vous comparer ?

VALERE *considérant le portrait.*

Mon cœur n'y résiste pas.... Frontin, dis-moi le nom de cette belle.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! ma foi, me voilà pris sans verd.

VALERE.

Comment s'appelle-t-elle ? parle donc.

FRONTIN.

Elle s'appelle.... elle s'appelle.... elle ne s'appelle point. C'est une fille anonyme comme tant d'autres.

VALERE.

Dans quels tristes soupçons me jette ce coquin ! Se pourrait-il que des traits aussi charmans ne fussent que ceux d'une grisette ?

FRONTIN.

Pourquoi non ! la beauté se plaît à parer des visages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

VALERE.

Quoi ! c'est.....

FRONTIN.

Une petite personne bien coquette, bien minaudière, bien vaine sans grand sujet de l'être ; en un mot, un vrai petit-maître femelle.

VALERE.

Voilà comme ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont servis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure ?

FRONTIN.

Bon, demeurer ! est-ce que cela demeure jamais ?

VALERE.

Si tu m'impatientes..... Où loge-t-elle, maraud ?

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, à ne vous point mentir, vous le savez tout aussi bien que moi.

VALERE.

Comment ?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connais pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALERE.

Ce n'est pas toi qui l'as placé là ?

FRONTIN.

Non, la peste m'étouffe.

VALERE.

Ces idées que tu m'en as données....

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fournissiez vous-même ? Est-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde aussi ridicule que cela ?

VALERE.

Quoi ! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait ? Le mystère et la difficulté irritent mon empressement. Car, je te l'avoue, j'en suis très-réellement épris.

FRONTIN *à part.*

La chose est impayable ! le voilà amoureux de lui-même.

VALERE.

Cependant, Angélique, la charmante Angélique..... En vérité, je ne comprends rien à mon cœur, et je veux voir cette nouvelle maîtresse avant que de rien déterminer sur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, Monsieur ? Vous ne..... Ah ! vous vous moquez.

VALERE.

Non, je te dis très-sérieusement que je ne saurais offrir ma main à Angélique, tant que l'incertitude de mes sentimens sera un obstacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouser aujourd'hui ; c'est un point résolu.

FRONTIN.

Oui, chez vous : mais monsieur votre père qui a fait aussi ses petites résolutions à part, est l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres ; vous savez que son faible n'est pas la complaisance.

VALERE.

Il faut la trouver à quelque prix que ce soit. Allons Frontin, courons, cherchons par-tout.

FRONTIN.

Allons, courons, volons ; fesons l'inventaire et le signalement de toutes les jolies filles de Paris. Peste, le bon petit livre que nous aurions là ! Livre rare dont la lecture n'endormirait pas !

VALERE.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez, voici tout-à-propos monsieur votre père. Proposons-lui d'être de la partie.

VALERE.

Tais-toi, bourreau. Le malheureux contre-temps !

SCENE IV.

LISIMON, VALERE, FRONTIN.

LISIMON, *qui doit toujours avoir le ton brusque.*

HÉ BIEN, mon fils?

VALERE.

Frontin, un siége à monsieur.

LISIMON.

Je veux rester de bout. Je n'ai que deux mots à te dire.

VALERE.

Je ne saurais, Monsieur, vous écouter que vous ne soyez assis.

LISIMON.

LISIMON.

Que diable ! il ne me plaît pas moi. Vous verrez que l'impertinent fera des complimens avec son père.

VALERE.

Le respect......

LISIMON.

Oh ! le respect consiste à m'obéir et à ne me point gêner. Mais, qu'est-ce ? encore en déshabillé ? un jour de noces ? Voilà qui est joli ! Angélique n'a donc point encore reçu ta visite ?

VALERE.

J'achevais de me coiffer, et j'allais m'habiller pour me présenter décemment devant elle.

LISIMON.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux et mettre un habit ? Parbleu, dans ma jeunesse, nous usions mieux du temps, et sans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous savions à plus juste titre avancer nos affaires auprès des belles.

VALERE.

Il semble, cependant, que quand on veut

être aimé, on ne saurait prendre trop de soin pour se rendre aimable, et qu'une parure si négligée ne devait pas annoncer des amans bien occupés du soin de plaire.

LISIMON.

Pure sottise. Un peu de négligence sied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenaient plus de compte de nos empressemens que du temps que nous aurions perdu à notre toilette, et sans affecter tant de délicatesse dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laissons cela. J'avais pensé à différer ton mariage jusqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaisir d'y assister, et que j'eusse, moi, celui de faire tes noces et celles de ta sœur en un même jour.

VALERE *bas*.

Frontin, quel bonheur!

FRONTIN.

Oui, un mariage reculé; c'est toujours autant de gagné sur le repentir.

LISIMON.

Qu'en dis-tu, Valère? Il semble qu'il ne serait pas séant de marier la sœur sans attendre le frère, puisqu'il est en chemin.

VALERE.

Je dis, mon père, qu'on ne peut rien de mieux pensé.

LISIMON.

Ce délai ne te ferait donc pas de peine ?

VALERE.

L'empressement de vous obéir surmontera toujours toutes mes répugnances.

LISIMON.

C'était pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avais pas proposé.

VALERE.

Votre volonté n'est pas moins la règle de mes désirs que celle de mes actions. (*bas*). Frontin, quel bon-homme de père !

LISIMON.

Je suis charmé de te trouver si docile, tu en auras le mérite à bon marché ; car, par une lettre que je reçois à l'instant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALERE.

Hé bien, mon père ?

LISIMON.

Hé bien mon fils, par ce moyen rien ne sera dérangé.

VALERE.

Comment, vous voudriez le marier en arrivant ?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté !

LISIMON.

Non pas cela ; puisque d'ailleurs Lucinde et lui ne s'étant jamais vus, il faut bien leur laisser le loisir de faire connaissance : mais il assistera au mariage de sa sœur, et je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils aussi complaisant.

VALERE.

Monsieur....

LISIMON.

Ne crains rien ; je connais et j'approuve trop ton empressement pour te jouer un aussi mauvais tour.

VALERE.

Mon père....

LISIMON.

Laissons cela, te dis-je, je devine tout ce que tu pourrais me dire.

VALERE.

Mais, mon père.... j'ai fait.... des réflexions....

LISIMON.

Des réflexions, toi ? J'avais tort : je n'aurais pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il vous plaît, roulent vos méditations sublimes ?

VALERE.

Sur les inconvéniens du mariage.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit.

LISIMON.

Un sot peut réfléchir quelquefois ; mais ce n'est jamais qu'après la sottise. Je reconnais là mon fils.

VALERE.

Comment, après la sottise ? mais je ne suis pas encore marié.

LISIMON.

Apprenez, monsieur le philosophe, qu'il n'y a nulle différence de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliser quand je vous proposai la chose, et que vous en étiez vous-même si empressé. J'aurais de bon cœur

écouté vos raisons ; car vous savez si je suis complaisant.

FRONTIN.

Oh ! oui, Monsieur, nous sommes là-dessus en état de vous rendre justice.

LISIMON.

Mais aujourd'hui que tout est arrêté, vous pouvez spéculer à votre aise, ce sera, s'il vous plaît, sans préjudice de la noce.

VALERE.

La contrainte redouble ma répugnance. Songez, je vous supplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours...

LISIMON.

Adieu, mon fils ; tu seras marié ce soir, ou.... tu m'entends. Comme j'étais la dupe de la fausse déférence du pendard !

SCENE V.

VALÈRE, FRONTIN.

VALERE.

Ciel ! dans quelle peine me jette son inflexibilité !

FRONTIN.

Oui ; marié ou déshérité ! épouser une femme ou la misère ! on balancerait à moins.

VALERE.

Moi, balancer ! Non ; mon choix était encore incertain, l'opiniâtreté de mon père l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique ?

VALERE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite, Monsieur, d'une résolution aussi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il était question d'épouser le portrait ? hem ! le mariage ne vous paraîtrait plus si affreux ?

VALERE.

Non ; mais si mon père prétendait m'y forcer, je crois que j'y résisterais avec la même fermeté, et je sens que mon cœur me ramènerait vers Angélique si-tôt qu'on m'en voudrait éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité ! Si vous n'héritez pas des

biens de monsieur votre père, vous hériterez au-moins de ses vertus. (*regardant le portrait*). Ah !

VALERE.

Qu'as-tu ?

FRONTIN.

Depuis notre disgrace, ce portrait me semble avoir pris une physionomie famélique, un certain air alongé.

VALERE.

C'est trop perdre de temps à des impertinences. Nous devrions déjà avoir couru la moitié de Paris. (*il sort*).

FRONTIN.

Au train dont vous allez, vous courrez bientôt les champs. Attendons, cependant, le dénouement de tout ceci ; et pour feindre de mon côté une recherche imaginaire, allons-nous cacher dans un cabaret.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

HA, ha, ha, ha! la plaisante scène! qui l'eût jamais prévue? Que vous avez perdu, Mademoiselle, à n'être point ici cachée avec moi quand il s'est si bien épris de ses propres charmes?

ANGÉLIQUE.

Il s'est vu par mes yeux.

MARTON.

Quoi! vous auriez la faiblesse de conserver des sentimens pour un homme capable d'un pareil travers?

ANGÉLIQUE.

Il te paraît donc bien coupable! Qu'a-t-on, cependant, à lui reprocher que le vice universel de son âge? Ne crois pas pourtant qu'insensible à l'outrage du chevalier, je souffre qu'il me préfère ainsi le premier visage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicatesse,

et Valère me sacrifiera ses folies dès ce jour ; ou je sacrifierai mon amour à ma raison.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne soit aussi difficile que l'autre.

ANGÉLIQUE.

Voici Lucinde. Mon frère doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le soupçonne d'être son inconnu jusqu'à ce qu'il en soit temps.

SCENE VII.

LUCINDE, ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

JE gage, Mademoiselle, que vous ne devineriez jamais quel a été l'effet du portrait ? vous en rirez sûrement.

LUCINDE.

Eh ! Marton, laissons-là le portrait ; j'ai bien d'autres choses en tête. Ma chère Angélique, je suis désolée, je suis mourante. Voici l'instant où j'ai besoin de tout votre secours. Mon père vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me dispose à le rece-

voir aujourd'hui et à lui donner la main dans huit jours.

ANGÉLIQUE.

Que trouvez-vous donc là de si terrible ?

MARTON.

Comment, terrible ! Vouloir marier une belle personne de dix-huit ans avec un homme de vingt-deux, riche et bien fait ! En vérité, cela fait peur, et il n'y a point de fille en âge de r ison à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fièvre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher ; j'ai reçu en même-temps une lettre de Cléonte ; il sera incessamment à Paris ; il va faire agir auprès de mon père ; il me conjure de différer mon mariage : enfin, il m'aime toujours. Ah ! ma chère, serez-vous insensible aux alarmes de mon cœur, et cette amitié que vous m'avez jurée.......

ANGÉLIQUE.

Plus cette amitié m'est chère, et plus je dois souhaiter d'en voir resserrer les nœuds par votre mariage avec mon frère. Cependant, Lucinde, votre repos est le premier de mes désirs, et mes vœux sont encore

plus conformes aux vôtres que vous ne pensez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeler vos promesses. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne saurait être à lui ; que.....

MARTON.

Mon Dieu! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de ressources et les femmes tant d'inconstance, que si Léandre se mettait bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendrait à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton!

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour supplanter votre inconnu, sans vous en laisser même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, continuez.... Chère Angélique ; je compte sur vos soins ; et dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de mon père, pour différer, s'il est possible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait envisager avec effroi (*elle sort*).

ANGÉLIQUE,

ANGÉLIQUE.

Je devrais l'arrêter. Mais Lisimon n'est pas homme à céder aux sollicitations de sa fille, et toutes ses prières ne feront qu'affermir ce mariage qu'elle-même souhaite d'autant plus qu'elle paraît le craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques instans de ses inquiétudes, c'est pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourrait être autorisée par l'amitié ?

MARTON.

Je vais la suivre ; et sans trahir notre secret, l'empêcher, s'il se peut, de faire quelque folie.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE.

INSENSÉE que je suis ! mon esprit s'occupe à des badineries pendant que j'ai tant d'affaire avec mon cœur. Hélas ! peut-être qu'en ce moment Valere confirme son infidélité. Peut-être qu'instruit de tout et honteux de s'être laissé surprendre, il offre par dépit son cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes : ils ne se vengent jamais avec plus

d'emportement que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de son portrait.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, VALERE.

VALERE *sans voir Angélique.*

JE cours sans savoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas ?

ANGÉLIQUE *à part.*

Ingrat! il ne les conduit que trop bien.

VALERE.

Ainsi l'amour a toujours ses peines Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGÉLIQUE *à part.*

Quelle impertinence ! Hélas ! Comment peut-on être si fat et si aimable tout à-la-fois ?

VALERE.

Il faut attendre Frontin ; il aura peut-

être mieux réussi. En tout cas, Angélique m'adore......

ANGÉLIQUE *à part.*

Ah, traître ! tu connais trop mon faible.

VALERE.

Après tout, je sens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle : le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGÉLIQUE *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer pour son pis-aller.

VALERE.

Que j'éprouve de bizarreries dans mes sentimens ! Je renonce à la possession d'un objet charmant et auquel, dans le fond, mon penchant me ramène encore. Je m'expose à la disgrace de mon père pour m'entêter d'une belle, peut-être indigne de mes soupirs, peut-être imaginaire, sur la seule foi d'un portrait tombé des nues et flatté à coup sûr. Quel caprice ! quelle folie ! Mais quoi : la folie et les caprices ne sont-ils pas le relief d'un homme aimable ? (*regardant le portrait*) Que de grâces !.... quels traits !.... que cela est enchanté !..... que cela est divin ! Ah !

qu'Angélique ne se flatte pas de soutenir la comparaison avec tant de charmes.

ANGÉLIQUE *saisissant le portrait.*

Je n'ai garde assurément. Mais qu'il me soit permis de partager votre admiration. La connaissance des charmes de cette heureuse rivale adoucira du-moins la honte de ma défaite.

VALERE.

O ciel !

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous donc ? vous paraissez tout interdit. Je n'aurais jamais cru qu'un petit-maître fût si aisé à décontenancer.

VALERE.

Ah ! cruelle ; vous connaissez tout l'ascendant que vous avez sur moi, et vous m'outragez sans que je puisse répondre.

ANGÉLIQUE.

C'est fort mal fait, en vérité ; et régulièrement vous devriez me dire des injures. Allez, Chevalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait ; et je suis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos sentimens sont sur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALERE.

Quoi! vous connaissez la personne....

ANGÉLIQUE.

Non-seulement je la connais, mais je puis vous dire qu'elle est ce que j'ai de plus cher au monde.

VALERE.

Vraiment, voici du nouveau, et le langage est un peu singulier dans la bouche d'une rivale.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais! mais il est sincère. (*à part*) S'il se pique, je triomphe.

VALERE.

Elle a donc bien du mérite?

ANGÉLIQUE.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

VALERE.

Point de défaut, sans doute?

ANGÉLIQUE.

Oh! beaucoup. C'est une petite personne bizarre, capricieuse, éventée, étourdie, volage, et sur-tout d'une vanité insupportable. Mais quoi! elle est aimable avec tout cela, et

je prédis d'avance que vous l'aimerez jusqu'au tombeau.

VALERE.

Vous y consentez donc ?

ANGÉLIQUE.

Oui.

VALERE.

Cela ne vous fâchera point ?

ANGÉLIQUE.

Non.

VALERE *à part.*

Son indifférence me désespère. (*haut*) Oserai-je me flatter qu'en ma faveur vous voudrez bien resserrer encore votre union avec elle ?

ANGÉLIQUE.

C'est tout ce que je demande.

VALERE *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

ANGÉLIQUE.

Comment donc ? vous vous plaigniez tout-à-l'heure de mon enjouement, et à présent vous vous fâchez de mon sang-froid. Je ne sais plus quel ton prendre avec vous.

VALERE.

(*bas*) Je crève de dépit. (*haut*) Mademoiselle m'accordera-t-elle la faveur de me faire faire connaissance avec elle ?

ANGÉLIQUE.

Voilà, par exemple, un genre de service que je suis bien sûre que vous n'attendez pas de moi : mais je veux passer votre espérance, et je vous le promets encore.

VALERE.

Ce sera bientôt, au-moins ?

ANGÉLIQUE.

Peut-être dès aujourd'hui.

VALERE.

Je n'y puis plus tenir. (*Il veut s'en aller*).

ANGÉLIQUE *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci ; il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. (*haut*) Où allez-vous, Valere ?

VALERE.

Je vois que ma présence vous gêne, et je vais vous céder la place.

ANGÉLIQUE.

Ah ! point. Je vais me retirer moi-même :

il n'est pas juste que je vous chasse de chez vous.

VALERE.

Allez, allez ; souvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimé.

ANGÉLIQUE.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de soi-même.

SCENE X.

VALERE.

Amoureux de soi-même ! Est-ce un crime de sentir un peu ce qu'on vaut ? Je suis cependant bien piqué. Est-il possible qu'on perde un amant tel que moi sans douleur ? On dirait qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas ! je me déguise en vain le trouble de mon cœur, et je tremble de l'aimer encore après son inconstance. Mais non ; tout mon cœur n'est qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, et joignons au soin de faire mon bonheur celui d'exciter la jalousie d'Angélique. Mais voici Frontin.

SCENE XI.

VALERE, FRONTIN *ivre.*

FRONTIN.

Que diable ! je ne sais pourquoi je ne puis me tenir ; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALERE.

Hé bien, Frontin, as-tu trouvé......

FRONTIN.

Oh ! oui, Monsieur.

VALERE.

Ah ! ciel ! serait-il possible ?

FRONTIN.

Aussi j'ai bien eu de la peine.

VALERE.

Hâte-toi donc de me dire........

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALERE.

Des cabarets !

FRONTIN.

Mais j'ai réussi au-delà de mes espérances.

VALERE.

Conte-moi donc.....

FRONTIN.

C'était un feu..... une mousse.....

VALERE.

Que diable barbouille cet animal ?

FRONTIN.

Attendez que je reprenne la chose par ordre.

VALERE.

Tais-toi, ivrogne, faquin ; ou réponds-moi sur les ordres que je t'ai donnés au sujet de l'original du portrait.

FRONTIN.

Ah! oui, l'original. Justement. Réjouissez-vous ; réjouissez-vous, vous dis-je.

VALERE.

Hé bien ?

FRONTIN.

Il n'est déjà ni à la croix blanche, ni au lion d'or, ni à la pomme de pin, ni.....

VALERE.

Bourreau, finiras-tu ?

FRONTIN.

Patience. Puisqu'il n'est pas là, il faut qu'il soit ailleurs ; et...... oh, je le trouverai, je le trouverai......

VALERE.

Il me prend des démangeaisons de l'assommer ; sortons.

SCENE XII.

FRONTIN.

Me voilà, en effet, assez joli garçon....... Ce plancher est diablement raboteux. Où en étais-je ? Ma foi, je n'y suis plus. Ah ! si-fait......

SCENE XIII.

LUCINDE, FRONTIN.

LUCINDE.

Frontin, où est ton maître ?

FRONTIN.

Mais, je crois qu'il se cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment il se cherche ?

FRONTIN.

Oui, il se cherche pour s'épouser.

LUCINDE.

Qu'est-ce que c'est que ce galimatias ?

FRONTIN.

Ce galimatias ! vous n'y comprenez donc rien ?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer, si vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

FRONTIN.

Oh ! dame, j'ai fait mes études, moi.

LUCINDE.

Il est ivre, je crois. Eh ! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon sens ; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi rien n'est plus aisé. Tenez : c'est un portrait..... métamor..... non, métaphor..... oui, métaphorisé. C'est mon maître, c'est une fille..... vous avez fait un certain mélange..... Car j'ai deviné tout ça, moi. Hé bien ! peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non, cela n'est pas possible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien ; car il est devenu amoureux de sa ressemblance.

LUCINDE.

Quoi ! sans se reconnaître !

FRONTIN.

Oui, et c'est bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah ! je comprends tout le reste. Et qui pouvait prévoir cela ? Cours vîte, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maître, et dis-lui que j'ai les choses les plus pressantes à lui communiquer. Prends garde sur-tout de ne lui point parler de tes devinations. Tiens, voilà pour......

FRONTIN.

Pour boire, n'est-ce pas ?

LUCINDE.

Oh non, tu n'en a pas de besoin.

FRONTIN.

Ce sera par précaution.

SCENE XIV.

LUCINDE.

NE balançons pas un instant, avouons tout ; et quoi qu'il m'en puisse arriver, ne souffrons pas qu'un frère si cher se donne un ridicule par les moyens mêmes que j'avais employés pour l'en guérir. Que je suis malheureuse ! J'ai désobligé mon frère ; mon père irrité de ma résistance n'en est que plus absolu ; mon amant absent n'est point en état de me secourir ; je crains les trahisons d'une amie, et les précautions d'un homme que je ne puis souffrir : car je le hais sûrement, et je sens que je préférerais la mort à Léandre.

SCENE XV.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

Consolez-vous, Lucinde, Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue cependant qu'il a voulu vous voir sans que vous le sussiez.

LUCINDE.

Hélas ! tant pis.

ANGÉLIQUE.

Mais savez-vous bien que voilà un tant pis qui n'est pas trop modeste ?

MARTON.

C'est une petite veine du sang fraternel.

LUCINDE.

Mon dieu, que vous êtes méchante ! Après cela, qu'a-t-il dit ?

ANGÉLIQUE.

Il m'a dit qu'il serait au désespoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre résistance lui

fesait plaisir en quelque manière : mais il a dit cela d'un certain air...... Savez-vous qu'à bien juger de vos sentimens pour lui, je gagerais qu'il n'est guère en reste avec vous ? Haïssez-le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéir qui n'est pas trop polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes, il ne faut pas toujours être si obéissant.

ANGÉLIQUE.

La seule condition qu'il a mise à sa renonciation, est que vous recevrez sa visite d'adieu.

LUCINDE.

Oh, pour cela non, je l'en quitte.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous ne sauriez lui refuser cela. C'est d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidemment qu'il compte beaucoup sur le succès de cette entrevue, et qu'il ose espérer qu'après avoir paru à vos yeux, vous ne résisterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité.

MARTON.

Il se flatte de vous apprivoiser.

ANGÉLIQUE.

Et ce n'est que sur cet espoir qu'il a consenti au traité que je lui ai proposé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché que parce qu'il est bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien insupportable. Hé bien, il n'a qu'à paraître : je serai curieuse de voir comment il s'y prendra pour étaler ses charmes ; et je vous donne ma parole qu'il sera reçu d'un air........ faites-le venir. Il a besoin d'une leçon ; comptez qu'il la recevra.... instructive.

ANGÉLIQUE.

Voyez-vous, ma chère Lucinde, on ne tient pas tout ce qu'on se propose ; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

Les hommes sont furieusement adroits : vous verrez qu'on vous appaisera.

LUCINDE.

Soyez en repos là-dessus.

ANGÉLIQUE.

Prenez-y garde, au-moins ; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne sera pas notre faute si vous vous laissez surprendre.

LUCINDE.

En vérité, je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGÉLIQUE.

(*bas à Marton.*) La voilà au point. (*haut*). Puisque vous le voulez donc, Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment ?

MARTON.

Nous l'avons laissé dans l'antichambre ; il va être ici à l'instant.

LUCINDE.

O cher Cléonte ! que ne peux-tu voir la manière dont je reçois tes rivaux.

SCENE XVI.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON, LÉANDRE.

ANGÉLIQUE.

APPROCHEZ, Léandre, venez apprendre à Lucinde à mieux connaître son propre cœur; elle croit vous haïr, et va faire tous ses efforts pour vous mal recevoir : mais je vous réponds, moi, que toutes ces marques apparentes de haine sont en effet autant de preuves réelles de son amour pour vous.

LUCINDE *toujours sans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là, il doit s'estimer bien favorisé, je vous assure; le mauvais petit esprit!

ANGÉLIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colère vous empêche de regarder les gens?

LÉANDRE.

Si mon amour excite votre haine, connais-

sez combien je suis criminel. (*Il se jette aux genoux de Lucinde*).

LUCINDE.

Ah, Cléonte ! ah, méchante Angélique !

LÉANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'ose me prévaloir sous ce nom des grâces que j'ai reçues sous celui de Cléonte. Mais si le motif de mon déguisement en peut justifier l'effet, vous le pardonnerez à la délicatesse d'un cœur dont le faible est de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous, Léandre ; un excès de délicatesse n'offense que les cœurs qui en manquent, et le mien est aussi content de l'épreuve, que le vôtre doit l'être du succès. Mais vous, Angélique ! ma chère Angélique a eu la cruauté de se faire un amusement de mes peines ?

ANGÉLIQUE.

Vraiment il vous siérait bien de vous plaindre ! Hélas ! vous êtes heureux l'un et l'autre, tandis que je suis en proie aux alarmes.

LÉANDRE.

Quoi ! ma chère sœur, vous avez songé à mon bonheur, pendant même que vous aviez des inquiétudes sur le vôtre ? Ah ! c'est une bonté que je noublierai jamais. (*Il lui baise la main*).

SCENE XVII.

LÉANDRE, VALERE, ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

VALERE.

Que ma présence ne vous gêne point. Comment, Mademoiselle ? je ne connaissais pas toutes vos conquêtes ni l'heureux objet de votre préférence, et j'aurai soin de me souvenir par humilité, qu'après avoir soupiré le plus constamment, Valere à été le plus maltraité.

ANGÉLIQUE.

Ce serait mieux fait que vous ne pensez ; et vous auriez besoin en effet de quelques leçons de modestie.

VALERE.

Quoi ! vous osez joindre la raillerie à l'ou-

trage, et vous avez le front de vous applaudir quand vous devriez mourir de honte ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous vous fâchez ; je vous laisse ; je n'aime pas les injures.

VALERE.

Non, vous demeurerez ; il faut que je jouisse de toute votre honte.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, jouissez.

VALERE.

Car j'espère que vous n'aurez pas la hardiesse de tenter votre justification.

ANGÉLIQUE.

N'ayez pas peur.

VALERE.

Et que vous ne vous flattez pas que je conserve encore les moindres sentimens en votre faveur.

ANGÉLIQUE.

Mon opinion là-dessus ne changera rien à la chose.

VALERE.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la haine.

ANGÉLIQUE.

C'est fort bien fait.

VALERE *tirant le portrait.*

Et voici désormais l'unique objet de tout mon amour.

ANGÉLIQUE.

Vous avez raison. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monsieur, (*montrant son frère*) un attachement qui n'est de guère inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VALERE.

L'ingrate! hélas, il ne me reste plus qu'à mourir!

ANGÉLIQUE

Valere, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuste des hommes, de vous emporter sur une apparence d'infidélité dont vous m'avez vous-même donné l'exemple ; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui passer par-dessus vos travers.

VALERE.

Vous verrez qu'on me fera la grâce de me pardonner!

ANGÉLIQUE.

En vérité, vous ne le méritez guère. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y résoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des sentimens que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant, conçu sur un simple portrait, avec toute la légèreté, et j'ose dire, toute l'étourderie de votre âge et de votre caractère. Il n'est pas temps d'examiner si j'ai dû vous imiter, et ce n'est pas à vous qui êtes coupable qu'il conviendrait de blâmer ma conduite.

VALERE.

Ce n'est pas à moi, grands dieux ! Mais voyons où tendent ces beaux discours.

ANGÉLIQUE.

Le voici. Je vous ai dit que je connaissais l'objet de votre nouvel amour ; et cela est vrai. J'ai ajouté que je l'aimais tendrement, et cela n'est encore que trop vrai. En vous avouant son mérite, je ne vous ai point déguisé ses défauts. J'ai fait plus ; je vous ai promis de vous le faire connaître, et je vous engage à présent ma parole de le faire dès aujourd'hui,

aujourd'hui, dès cette heure même, car je vous avertis qu'il est plus près de vous que vous ne pensez.

VALERE.

Qu'entends-je ? quoi, la.....

ANGÉLIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter que cette personne vous aime avec ardeur, et je puis vous répondre de son attachement comme du mien propre. C'est à vous maintenant de choisir entr'elle et moi, celle à qui vous destinez toute votre tendresse ; choisissez, Chevalier ; mais choisissez dès cet instant et sans retour.

MARTON.

Le voilà, ma foi, bien embarrassé. L'alternative est plaisante. Croyez-moi, Monsieur, choisissez le portrait ; c'est le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah ! Valere, faut-il balancer si long-temps pour suivre les impressions du cœur ?

VALERE *aux pieds d'Angélique et jetant le portrait.*

C'en est fait ; vous avez vaincu, belle

Angélique, et je sens combien les sentimens qui naissent du caprice sont inférieurs à ceux que vous inspirez. (*Marton ramasse le portrait*). Mais, hélas! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre?

ANGÉLIQUE.

Vous pourrez juger de ma reconnaissance par le sacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous, Valere, considérez bien ces traits.

LÉANDRE *regardant aussi.*

Attendez donc! mais je crois reconnaître cet objet-là..... c'est..... oui, ma foi, c'est lui....

VALERE.

Qui, lui? dites donc, elle. C'est une femme à qui je renonce, comme à toutes les femmes de l'univers, sur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGÉLIQUE.

Oui, Valere, c'était une femme jusqu'ici: mais j'espère que ce sera désormais un homme, supérieur à ces petites faiblesses qui dégradaient son sexe et son caractère.

VALERE.

Dans quelle étrange surprise vous me jetez!

ANGÉLIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnaître cet objet, que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime, et qu'assurément on ne vous accusera pas de l'avoir négligé. Otez à cette tête cette parure étrangère que votre sœur y a fait ajouter....

VALERE.

Ah! que vois-je?

MARTON.

La chose n'est-elle pas claire? vous voyez le portrait, et voilà l'original.

VALERE.

O ciel, et je ne meurs pas de honte!

MARTON.

Eh, Monsieur, vous êtes peut-être le seul de votre ordre qui la connaissiez.

ANGÉLIQUE.

Ingrat! avais-je tort de vous dire que j'aimais l'original de ce portrait?

VALERE.

Et moi je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez bien que pour affermir notre réconciliation je vous présente Léandre mon frère.

LÉANDRE.

Souffrez, Monsieur...

VALERE.

Dieu! quel comble de félicité! Quoi! même quand j'étais ingrat, Angélique n'était pas infidelle?

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur! et que le mien même en est augmenté!

SCENE XVIII.

Les acteurs de la scène précédente. LISIMON.

LISIMON.

AH! vous voici tous rassemblés fort à propos. Valere et Lucinde ayant tous deux

résisté à leurs mariages, j'avais d'abord résolu de les y contraindre ; mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon père, et que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avait été arrêté ; et voici les nouveaux arrangemens que j'y substitue. Angélique m'épousera ; Lucinde ira dans un convent : Valere sera déshérité ; et quant à vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi ! voilà qui est toisé, on ne peut pas mieux.

LISIMON.

Qu'est-ce donc ? vous voilà tous interdits ! Est-ce que ce projet ne vous accommode pas ?

MARTON.

Voyez si pas un d'eux desserrera les dents ! La peste des sots amans et de la sotte jeunesse dont l'inutile babil ne tarit point, et qui ne savent trouver un mot dans une occasion nécessaire !

LISIMON.

Allons, vous savez tous mes intentions ; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LÉANDRE.

Eh, Monsieur ! daignez suspendre votre courroux. Ne lisez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux et dans leur embarras, et voulez-vous confondre les innocens dans la même punition ?

LISIMON.

Çà, je veux bien avoir la faiblesse d'éprouver leur obéissance encore une fois. Voyons un peu. Hé bien, Monsieur Valere, faites-vous toujours des réflexions ?

VALERE.

Oui mon père ; mais au-lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaisirs.

LISIMON.

Oh, oh ! vous avez bien changé de langage ! Et toi, Lucinde, aimes-tu toujours bien ta liberté ?

LUCINDE.

Je sens, mon père, qu'il peut être doux de la perdre sous les lois du devoir.

LISIMON.

Ah ! les voilà tous raisonnables. J'en suis charmé. Embrassez-moi, mes enfans, et allons conclure ces heureux hymenées. Ce que c'est qu'un coup d'autorité frappé à propos !

VALERE.

Venez, belle Angélique ; vous m'avez guéri d'un ridicule qui fesait la honte de ma jeunesse ; et je vais désormais éprouver près de vous que quand on aime bien, on ne songe plus à soi-même.

L'ENGAGEMENT TÉMÉRAIRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS.

AVERTISSEMENT.

Rien n'est plus plat que cette pièce. Cependant j'ai gardé quelque attachement pour elle à cause de la gaieté du troisième acte et de la facilité avec laquelle elle fut faite en trois jours, grâce à la tranquillité et au contentement d'esprit où je vivais alors, sans connaître l'art d'écrire et sans aucune prétention. Si je fais moi-même l'édition générale, j'espère avoir assez de raison pour en retrancher ce barbouillage, sinon je laisse à ceux que j'aurai chargé de cette entreprise le soin de juger de ce qu'il convient, soit à ma mémoire, soit au goût présent du public.

ACTEURS.

DORANTE, } amis.
VALÈRE, }

ISABELLE, veuve.

ÉLIANTE, cousine d'*Isabelle.*

LISETTE, suivante d'*Isabelle.*

CARLIN, valet de *Dorante.*

UN NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

La scène est dans le château d'Isabelle.

L'ENGAGEMENT

L'ENGAGEMENT TÉMÉRAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, ELIANTE.

ISABELLE.

L'HYMEN va donc enfin serrer des nœuds si doux :
Valere, à son retour, doit être votre époux,
Vous allez être heureuse. Ah ! ma chère Eliante !

ELIANTE.

Vous soupirez ? Hé bien, si l'exemple vous tente,
Dorante vous adore, et vous le voyez bien.
Pourquoi gêner ainsi votre cœur et le sien ?

Car vous l'aimez un peu : du-moins je le
soupçonne.

ISABELLE.

Non, l'hymen n'aura plus de droits sur ma
personne,
Cousine ; un premier choix m'a trop mal
réussi.

ELIANTE.

Prenez votre revanche en fesant celui-ci.

ISABELLE.

Je veux suivre la loi que j'ai su me prescrire ;
Ou du-moins..... Car Dorante a voulu me
séduire,
Sous le feint nom d'ami s'emparer de mon
cœur.
Serais-je donc aussi la dupe d'un trompeur,
Qui par le succès même en serait plus cou-
pable,
Et qui l'est trop peut-être ?

ELIANTE.

Il est donc pardonnable.

ISABELLE.

Point ; il ne m'aura pas trompée impunément.
Il vient. Éloignons-nous, ma cousine, un
moment.

Il n'est pas de son but aussi près qu'il le pense,
Et je veux à loisir méditer ma vengeance.

SCENE II.

DORANTE.

Elle m'évite encor ! que veut dire ceci ?
Sur l'état de son cœur quand serai-je éclairci ?
Hasardons de parler...... Son humeur m'épouvante.......
Carlin connaît beaucoup sa nouvelle suivante ;
Je veux..... (*Il aperçoit Carlin*). Carlin ?

SCENE III.

CARLIN, DORANTE.

CARLIN.

Monsieur ?

DORANTE.

Vois-tu bien ce château ?

CARLIN.

Oui, depuis fort long-temps.

DORANTE.

Qu'en dis-tu ?

CARLIN.

Qu'il est beau.

DORANTE.

Mais encor ?

CARLIN.

Beau, très-beau, plus beau qu'on ne peut être.
Que diable !

DORANTE.

Et si bientôt j'en devenais le maître,
T'y plairais-tu ?

CARLIN.

Selon ; s'il nous restait garni :
Cuisine foisonnante, et cellier bien fourni :
Pour vos amusemens, Isabelle, Eliante :
Pour ceux du sieur Carlin, Lisette la suivante ;
Mais, oui, je m'y plairais.

DORANTE.

Tu n'es pas dégoûté.
Hé bien, réjouis-toi, car il est......

CARLIN.

acheté ?

DORANTE.

Non, mais gagné bientôt.

CARLIN.

Bon ! par quelle aventure ?
Isabelle n'est pas d'âge ni de figure
A perdre ses châteaux en quatre coups de dé.

DORANTE.

Il est à nous, te dis-je, et tout est décidé
Déjà dans mon esprit......

CARLIN.

Peste ! la belle emplette !
Résolue à part vous ? c'est une affaire faite,
Le château désormais ne saurait nous manquer.

DORANTE.

Songe à me seconder, au-lieu de te moquer.

CARLIN.

Oh ! Monsieur, je n'ai pas une tête si vive ;
Et j'ai tant de lenteur dans l'imaginative,
Que mon esprit grossier, toujours dans l'embarras,
Ne sait jamais jouir des biens que je n'ai pas :
Je serais un Crésus sans cette mal-adresse.

DORANTE.

Sais-tu, mon tendre ami, qu'avec ta gentillesse

Tu pourrais bien, pour prix de ta moralité,
Attirer sur ton dos quelque réalité ?

CARLIN.

Ah ! de moraliser je n'ai plus nulle envie.
Comme on te traite, hélas ! pauvre philosophie
Çà, vous pouvez parler ; j'écoute sans souffler.

DORANTE.

Apprends donc un secret qu'à tous il faut céler,
Si tu le peux, du-moins.

CARLIN.

Rien ne m'est plus facile.

DORANTE.

Dieu le veuille ! en ce cas tu pourras m'être utile.

CARLIN.

Voyons.

DORANTE.

J'aime Isabelle.

CARLIN.

Oh ! quel secret ! Ma foi,
Je le savais sans vous.

DORANTE.

Qui te l'a dit ?

CARLIN.

Vous.

DORANTE.

Moi ?

CARLIN.

Oui, vous : vous conduisez avec tant de mystère
Vos intrigues d'amour, qu'en cherchant à les taire,
Vos airs mystérieux, tous vos tours et retours
En instruisent bientôt la ville et les faubourgs.
Passons. A votre amour la belle répond-elle ?

DORANTE.

Sans doute.

CARLIN.

Vous croyez être aimé d'Isabelle ?
Quelle preuve avez-vous du bonheur de vos feux ?

DORANTE.

Parbleu ! Messeu Carlin, vous êtes curieux !

CARLIN.

Oh ! ce ton-là, ma foi, sent la bonne fortune ;
Mais trop de confiance en fait manquer plus d'une,

Vous le savez fort bien.

DORANTE.

Je suis sûr de mon fait,
Isabelle en tout lieu me fuit.

CARLIN.

Mais en effet
C'est de sa tendre ardeur une preuve constante!

DORANTE.

Ecoute jusqu'au bout. Cette veuve charmante
A la fin de son deuil déclara sans retour
Que son cœur pour jamais renonçait à l'amour.
Presque dès ce moment mon ame en fut touchée ;
Je la vis, je l'aimai ; mais toujours attachée
Au vœu qu'elle avait fait, je sentis qu'il faudrait
Ménager son esprit par un détour adroit :
Je feignis pour l'hymen bea coup d'antipathie,
Et réglant mes discours sur sa philosophie,
Sous le tranquille nom d'une douce amitié,
Dans ses amusemens je fus mis de moitié.

CARLIN.

Peste ! ceci va bien. En amusant les belles
On vient au sérieux. Il faut rire auprès d'elles ;

Ce qu'on fait en riant est autant d'avancé.

DORANTE.

Dans ces ménagemens plus d'un an s'est passé.
Tu peux bien te douter qu'après toute une année
On est plus familier qu'après une journée ;
Et mille aimables jeux se passent entre amis,
Qu'avec un étranger on n'aurait pas permis.
Or, depuis quelque temps j'apperçois qu'Isabelle
Se comporte avec moi d'une façon nouvelle.
Sa cousine toujours me reçoit de même œil ;
Mais sous l'air affecté d'un favorable accueil,
Avec tant de réserve Isabelle me traite,
Qu'il faut, ou qu'en secret prévoyant sa défaite,
Elle veuille éviter de m'en faire l'aveu,
Ou que d'un autre amant elle approuve le feu.

CARLIN.

Eh! qui voudriez-vous qui pût ici lui plaire ?
Il n'entre en ce château que vous seul et Valere,
Qui, près de la cousine en esclave enchaîné,
Va bientôt par l'hymen voir son feu couronné.

DORANTE.

Moi donc n'apercevant aucun rival à craindre,
Ne dois-je pas juger que voulant se contraindre,
Isabelle aujourd'hui cherche à m'en imposer
Sur le progrès d'un feu qu'elle veut déguiser?
Mais avec quelque soin qu'elle cache sa flamme,
Mon cœur a pénétré le secret de son ame;
Ses yeux ont sur les miens lancé ces traits charmans,
Présages fortunés du bonheur des amans.
Je suis aimé, te dis-je, un retour plein de charmes
Paye enfin mes soupirs, mes transports et mes larmes.

CARLIN.

Economisez mieux ces exclamations;
Il est, pour les placer, d'autres occasions
Où cela fait merveille. Or, quant à notre affaire,
Je ne vois pas encor ce que mon ministère,
Si vous êtes aimé, peut en votre faveur;
Que vous faut-il de plus?

DORANTE.

L'aveu de mon bonheur.
Il faut qu'en ce château..... Mais j'apperçois Lisette.
Va m'attendre au logis. Sur-tout, bouche discrète.

CARLIN.

Vous offensez, Monsieur, les droits de mon métier.
On doit choisir son monde, et puis s'y confier.

DORANTE *le rappelant.*

Ah ! j'oubliais... Carlin ? j'ai reçu de Valere
Une lettre d'avis que pour certaine affaire,
Qu'il ne m'explique pas, il arrive aujourd'hui ;
S'il vient, cours aussi-tôt m'en avertir ici.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

AH! c'est toi, belle enfant? Et bon jour, ma Lisette,
Comment vont les galans? A ta mine coquette
On pourrait bien gager au-moins pour deux ou trois:
Plus le nombre en est grand et mieux on fait son choix.

LISETTE.

Vous me prêtez, Monsieur, un petit caractère,
Mais fort joli, vraiment!

DORANTE.

Bon, bon, point de colère!
Tiens, avec ces traits-là, Lisette, par ta foi
Peux-tu défendre aux gens d'être amoureux de toi?

LISETTE.

Fort bien. Vous débitez la fleurette à merveilles,

Et vos galans discours enchantent les oreilles.
Mais au fait, croyez-moi.

DORANTE.

Parbleu ! tu me ravis ;
(*feignant de vouloir l'embrasser*).
J'aime à te prendre au mot.

LISETTE.

Tout doux, Monsieur !

DORANTE.

Tu ris,
Et je veux rire aussi.

LISETTE.

Je le vois. Malepeste !
Comme à m'interpréter, Monsieur, vous êtes leste !
Je m'entends autrement, et sais qu'auprès de nous
Ce jargon séduisant de messieurs tels que vous,
Montre, par ricochet, où le discours s'adresse.

DORANTE.

Quoi ! tu penserais donc qu'épris de ta maîtresse......

LISETTE.

Moi ? je ne pense rien ; mais si vous m'en croyez,

Vous porterez ailleurs des feux trop mal payés.

DORANTE *vivement.*

Ah ! je l'avais prévu ! l'ingrate a vu ma flamme,
Et c'est pour m'accabler qu'elle a lu dans mon ame.

LISETTE.

Qui vous a dit cela ?

DORANTE.

Qui me l'a dit ! c'est toi.

LISETTE.

Moi ? je n'y songe pas.

DORANTE.

Comment ?

LISETTE.

Non, par ma foi.

DORANTE.

Et ces feux mal payés est-ce un rêve ? est-ce un conte ?

LISETTE.

Diantre ! comme au cerveau d'abord le feu vous monte !
Je ne m'y frotte plus.

DORANTE.

Ah ! daigne m'éclaircir :
Quel plaisir peux-tu prendre à me faire souffrir ?

LISETTE.

Et pourquoi si long-temps, vous, me faire mystère
D'un secret dont je dois être dépositaire ?
J'ai voulu vous punir par un peu de souci.
Isabelle n'a rien apperçu jusqu'ici.
(*à part.*) (*haut.*)
C'est mentir. Mais gardez qu'elle ne vous soupçonne ;
Car je doute en ce cas que son cœur vous pardonne.
Vous ne sauriez penser jusqu'où va sa fierté.

DORANTE.

Me voilà retombé dans ma perplexité.

LISETTE.

Elle vient. Essayez de lire dans son ame,
Et sur-tout avec soin cachez-lui votre flamme ;
Car vous êtes perdu si vous la laissez voir.

DORANTE.

Hélas ! tant de lenteur me met au désespoir.

SCENE V.

ISABELLE, DORANTE, LISETTE.

ISABELLE.

AH! Dorante, bonjour. Quoi! tous deux tête-à-tête!
Eh mais! vous fesiez donc votre cour à Lisette?
Elle est vraiment gentille et de bon entretien.

DORANTE.

Madame, il me suffit qu'elle vous appartient
Pour rechercher en tout le bonheur de lui plaire.

ISABELLE.

Si c'est-là votre objet, rien ne vous reste à faire,
Car Lisettè s'attache à tous mes sentimens.

DORANTE.

Ah! Madame!.....

ISABELLE.

Oh! sur-tout, quittons les complimens,
Et laissons aux amans ce vulgaire langage.
La sincère amitié de son froid étalage

A toujours dédaigné le fade et vain secours:
On n'aime point assez quand on le dit toujours.

DORANTE.

Ah! du-moins une fois heureux qui peut le dire.

LISETTE *bas.*

Taisez-vous donc, jaseur.

ISABELLE.

J'oserais bien prédire
Que, sur le ton touchant dont vous vous exprimez,
Vous aimerez bientôt, si déjà vous n'aimez.

DORANTE.

Moi, Madame?

ISABELLE.

Oui, vous.

DORANTE.

Vous me raillez sans doute.

LISETTE *à part.*

Oh! ma foi, pour le coup mon homme est en déroute.

ISABELLE.

Je crois lire en vos yeux des symptômes d'amour.

DORANTE.

(*haut à Lisette avec affectation*).

Madame, en vérité ...... Pour lui faire ma cour,

Faut-il en convenir ?

LISETTE *bas*.

Bravo, prenez courage.

(*haut à Dorante.*)

Mais il faut bien, Monsieur, aider au badinage.

ISABELLE.

Point ici de détour; parlez-moi franchement;
Seriez-vous amoureux ?

LISETTE *bas, vivement*.

Gardez de .....

DORANTE.

Non vraiment;

Madame, il me déplaît fort de vous contredire.

ISABELLE.

Sur ce ton positif, je n'ai plus rien à dire :
Vous ne voudriez pas, je crois, m'en imposer.

DORANTE.

J'aimerais mieux mourir que de vous abuser.

LISETTE *bas.*

Il ment, ma foi; fort bien, j'en suis assez contente.

ISABELLE.

Ainsi donc votre cœur, qu'aucun objet ne tente,
Les a tous dédaignés, et jusques aujourd'hui
N'en a point rencontré qui fût digne de lui.

DORANTE *à part.*

Ciel! se vit-on jamais en pareille détresse!

LISETTE.

Madame, il n'ose pas, par pure politesse,
Donner à ce discours son approbation;
Mais je sais que l'amour est son aversion.
(*bas à Dorante*). Il faut ici du cœur.

ISABELLE.

Hé bien, j'en suis charmée.
Voilà notre amitié pour jamais confirmée,
Si ne sentant, du-moins, nul penchant à l'amour,
Vous y voulez pour moi renoncer sans retour.

LISETTE.

Pour vous plaire, Madame, il n'est rien qu'il ne fasse.

ISABELLE.

Vous répondez pour lui ? c'est de mauvaise
grâce.

DORANTE.

Hélas ! j'approuve tout ; dictez vos volontés.
Tous vos ordres par moi seront exécutés.

ISABELLE.

Ce ne sont point des lois, Dorante, que
j'impose ;
Et si vous répugnez à ce que je propose,
Nous pouvons dès ce jour nous quitter bons
amis.

DORANTE.

Ah ! mon gout à vos vœux sera toujours
soumis.

ISABELLE.

Vous êtes complaisant ; je veux être indul-
gente :
Et pour vous en donner une preuve évidente,
Je déclare à présent qu'un seul jour, un
objet
Doivent borner le vœu qu'ici vous avez fait.
Tenez pour ce jour seul votre cœur en dé-
fense ;
Evitez de l'amour jusques à l'apparence,

Envers un seul objet que je vous nommerai ;
Résistez aujourd'hui, demain je vous ferai
Un don......

DORANTE *vivement.*

A mon choix?

ISABELLE.

Soit, il faut vous satisfaire;
Et je vous laisserai régler votre salaire.
Je n'en excepte rien que les lois de l'honneur ;
Je voudrais que le prix fût digne du vainqueur.

DORANTE.

Dieux! quels légers travaux pour tant de récompense !

ISABELLE.

Oui, mais si vous manquez un moment de prudence,
Le moindre acte d'amour, un soupir, un regard,
Un trait de jalousie, enfin, de votre part,
Vous privent à l'instant du droit que je vous laisse :
Je punirai sur moi votre propre faiblesse,
En vous voyant alors pour la dernière fois.
Telles sont du pari les immuables lois.

DORANTE.

Ah ! que vous m'épargnez de mortelles alarmes !
Mais quel est donc enfin cet objet plein de charmes
Dont les attraits pour moi sont tant à redouter ?

ISABELLE.

Votre cœur aisément pourra les rebuter ;
Ne craignez rien.

DORANTE.

Et c'est ?

ISABELLE.

C'est moi.

DORANTE.

Vous ?

ISABELLE.

Oui, moi-même.

DORANTE.

Qu'entends-je ?

ISABELLE.

D'où vous vient cette surprise extrême ?
Si le combat avait moins de facilité,
Le prix ne vaudrait pas ce qu'il aurait coûté.

LISETTE.

Mais regardez-le donc ; sa figure est à peindre !

DORANTE *à part.*

Non ; je n'en reviens pas. Mais il faut me contraindre.
Cherchons en cet instant à remettre mes sens.
Mon cœur contre soi-même a lutté trop long-temps ;
Il faut un peu de trève à cet excès de peine.
La cruelle a trop vu le penchant qui m'entraîne,
Et je ne sais prévoir, à force d'y penser,
Si l'on veut me punir ou me récompenser.

SCENE VI.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

De ce pauvre garçon le sort me touche l'ame.
Vous vous plaisez par trop à maltraiter sa flamme,
Et vous le punissez de sa fidélité.

ISABELLE.

Va, Lisette ; il n'a rien qu'il n'ait bien mérité.
Quoi ! pendant si long-temps il m'aura pu séduire ?
Dans ses piéges adroits il m'aura su conduire ?
Il aura, sous le nom d'une douce amitié.......

LISETTE.

Fait prospérer l'amour.

ISABELLE.

Et j'en aurais pitié ?
Il faut que ces trompeurs trouvent dans nos caprices
Le juste châtiment de tous leurs artifices.
Tandis qu'ils sont amans, ils dépendent de nous ;
Leur tour ne vient que trop si-tôt qu'ils sont époux !

LISETTE.

Ce sont bien, il est vrai, les plus francs hypocrites !
Ils vous savent long-temps faire les chatemites :
Et puis gare la griffe ; oh ! d'avance auprès d'eux

Prenons

Prenons notre revanche.

ISABELLE.

(*En soi-même*). Oui, le tour est heureux.
(*A Lisette*).
Je médite à Dorante une assez bonne pièce,
Où nous aurons besoin de toute ton adresse.
Valere en peu de jours doit venir de Paris ?

LISETTE.

Il arrive aujourd'hui, Dorante en a l'avis.

ISABELLE.

Tant mieux, à mon projet cela vient à merveilles.

LISETTE.

Or expliquez-nous donc la ruse sans pareilles.

ISABELLE.

Valere et ma cousine, unis d'un même amour,
Doivent se marier peut-être dès ce jour.
Je veux de mon dessein la faire confidente.

LISETTE.

Que ferez-vous, hélas ! de la pauvre Eliante ?
Elle gâtera tout. Avez-vous oublié
Qu'elle est la bonté même, et que peu délié

Son esprit n'est pas fait pour le moindre artifice,
Et moins encor son cœur pour la moindre malice ?

ISABELLE.

Tu dis fort bien, vraiment ; mais pourtant mon projet
Demanderait........ attends........ mais oui ; voilà le fait.
Nous pouvons aisément la tromper elle-même ;
Cela n'en fait que mieux pour notre stratagême.

LISETTE.

Maïs si Dorante, enfin, par l'amour emporté,
Tombe dans quelque piége où vous l'aurez jeté,
Vous ne pousserez pas, du-moins, la raillerie
Plus loin que ne permet une plaisanterie ?

ISABELLE.

Qu'appelles-tu, plus loin ? ce sont ici des jeux,
Mais dont l'évènement doit être sérieux.
Si Dorante est vainqueur et si Dorante m'aime,

Qu'il demande ma main, il l'a dès l'instant même :
Mais si son faible cœur ne peut exécuter
La loi que par ma bouche il s'est laissé dicter ;
Si son étourderie un peu trop loin l'entraîne,
Un éternel adieu va devenir la peine
Dont je me vengerai de sa séduction,
Et dont je punirai son indiscrétion.

LISETTE.

Mais s'il ne commettait qu'une faute légère,
Pour qui la moindre peine est encor trop sévère ?

ISABELLE.

D'abord à ses dépens nous nous amuserons,
Puis nous verrons après ce que nous en ferons.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Oui tout a réussi, Madame, par merveilles.
Eliante écoutait de toutes ses oreilles ;
Et sur nos propos feints, dans sa vaine terreur,
Nous donne bien, je pense, au diable de bon cœur.

ISABELLE.

Elle croit tout de bon que j'en veux à Valere ?

LISETTE.

Et que trouvez-vous là que de fort ordinaire ?
D'une amie en secret s'approprier l'amant,
Dame ! attrape qui peut.

ISABELLE.

Ah ! très-assurément
Ce procédé va mal avec mon caractère.
D'ailleurs........

LISETTE.

Vous n'aimez point l'amant qui sait lui plaire,
Et la vertu vous dit de lui laisser son bien.
Ah ! qu'on est généreux quand il n'en coûte rien !

ISABELLE.

Non, quand je l'aimerais je ne suis pas capable........

LISETTE.

Mais croyez-vous au fond d'être bien moins coupable ?

ISABELLE.

Le tour, je te l'avoue, est malin.

LISETTE.

Très-malin.

ISABELLE.

Mais........

LISETTE.

Les frais en sont faits, il faut en voir la fin,
N'est-ce pas ?

ISABELLE.

Oui, je vais faire la fausse lettre.
A Valere feignant de la vouloir remettre,

Tu tâcheras tantôt, mais très-adroitement,
Qu'elle parvienne aux mains de Dorante.

LISETTE.

Oh ! vraiment !
Carlin est si nigaud, que.......

ISABELLE.

Le voici lui-même.
Rentrons. Il vient à point pour notre stratagême.

SCENE II.

CARLIN.

VALERE est arrivé, moi j'accours à l'instant ;
Et voilà la façon dont Dorante m'attend !
Où diable le chercher ! Hom, qu'il m'en doit de belles !
On dit qu'au dieu Mercure on a donné des ailes :
Il en faut en effet pour servir un amant,
S'il ne nourrit son monde assez légèrement
Pour compenser cela. Quelle maudite vie
Que d'être assujétis à tant de fantaisies !
Parbleu, ces maîtres-là sont de plaisans sujets !

Ils prennent, par ma foi, leurs gens pour leurs valets !

SCENE III.

ELIANTE, CARLIN.

ELIANTE.

Ciel, que viens-je d'entendre ! et qui voudra le croire ?
Inventa-t-on jamais perfidie aussi noire ?

CARLIN.

Eliante paraît ; elle a les yeux en pleurs !
A qui diable en a-t-elle ?

ELIANTE.

A de telles noirceurs
Qui pourrait reconnaître Isabelle et Valere ?

CARLIN.

Ceci couvre à coup sûr quelque nouveau mystère.

ELIANTE.

Ah ! Carlin, qu'à propos je te rencontre ici !

CARLIN.

Et moi, très-à-propos je vous y trouve aussi,
Madame, si je puis vous y marquer mon zèle....

ELIANTE.

Cours appeler Dorante, et dis-lui qu'Isabelle,
Lisette et son ami nous trahissent tous trois.

CARLIN.

Je le cherche moi-même, et déjà par deux fois
J'ai couru jusqu'ici pour lui pouvoir apprendre
Que Valere au logis est resté pour l'attendre.

ELIANTE.

Valere? ah! le perfide! il méprise mon cœur,
Il épouse Isabelle, et sa coupable ardeur,
A son ami Dorante arrachant sa maîtresse,
Outrage en même-temps l'honneur et la tendresse.

CARLIN.

Mais de qui tenez-vous un si bizarre fait?
Il faut se défier des rapports qu'on nous fait.

ELIANTE.

J'en ai, pour mon malheur, la preuve trop certaine.
J'étais par pur hasard dans la chambre prochaine;
Isabelle et Lisette arrangeaient leur complot.
A travers la cloison, jusques au moindre mot
J'ai tout entendu........

CARLIN.

Mais, c'est de quoi me confondre !
A cette preuve-là je n'ai rien à répondre.
Que puis-je, cependant, faire pour vous servir ?

ELIANTE.

Lisette en peu d'instans sûrement doit sortir
Pour porter à Valere elle-même une lettre
Qu'Isabelle en ses mains tantôt a dû remettre;
Tâche de la surprendre; ouvre-la, porte-la
Sur-le-champ à Dorante ; il pourra voir par-là
De tout leur noir complot la trame criminelle:
Qu'il tâche à prévenir cette injure cruelle :
Mon outrage est le sien.

CARLIN.

Madame, la douleur
Que je ressens pour vous dans le fond de mon cœur......
Allume dans mon ame..... une telle colère.....
Que mon esprit...... ne peut...... si je tenais Valere......
Suffit..... je ne dis rien..... Mais ou nous ne pourrons,
Madame, vous servir........ ou nous vous servirons.

ELIANTE.

De mon juste retour tu peux tout te promettre.
Lisette va venir : souviens-toi de la lettre.
Un autre procédé serait plus généreux,
Mais contre les trompeurs on peut agir comme
eux.
Faute d'autre moyen pour le faire connaître,
C'est en le trahissant qu'il faut punir un traître.

SCENE IV.

CARLIN.

SOUVIENS TOI ! C'est bien dit : mais pour
exécuter
Le vol qu'elle demande, il y faut méditer.
Lisette n'est pas grue, et le diable m'emporte
Si l'on prend ce qu'elle a que de la bonne sorte.
Je n'y vois qu'embarras. Examinons pourtant
Si l'on ne pourrait point.......... Le cas est
important ;
Mais il s'agit ici de ne point nous commettre,
Car mon dos....... C'est Lisette, et j'aperçois
la lettre.
Eliante, ma foi, ne s'est trompée en rien.

SCENE V.

CARLIN, LISETTE *avec une lettre dans le sein.*

LISETTE *à part.*

VOILA déjà mon drôle aux aguets, tout va bien.

CARLIN.

(*A part*). Hasardons l'aventure. (*Haut*). Et comment va, Lisette ?

LISETTE.

Je ne te voyais pas ; on dirait qu'en vedette
Quelqu'un t'aurait mis là pour détrousser les gens.

CARLIN.

Mais, j'aimerais assez à piller les passans
Qui te ressembleraient.

LISETTE.

Aussi peu redoutables ?

CARLIN.

Non, des gens qui seraient autant que toi volables.

LISETTE.

Que leur volerais-tu, pauvre enfant? je n'ai rien.

CARLIN.

Carlin de ces riens-là s'accommoderait bien.
Par exemple, d'abord je tâcherais de prendre.. (*essayant d'escamoter la lettre*).

LISETTE.

Fort bien; mais de ma part tâchant de me défendre,
Vous ne prendriez rien, du-moins pour le moment. (*Elle met la lettre dans la poche de son tablier du côté de Carlin.*

CARLIN.

Il faudrait donc tâcher de m'y prendre autrement.
Qu'est-ce que cette lettre? où vas-tu donc la mettre?

LISETTE, *feignant d'être embarrassée.*

Cette lettre, Carlin? Eh mais c'est une lettre....
Que je mets dans ma poche.

CARLIN.

Oh! vraiment! je le vois.
Mais

Mais voudais-tu me dire à qui..... *il tâche encore de prendre la lettre.*

LISETTE *mettant la lettre dans l'autre poche opposée à Carlin.*

Déjà deux ſois
Vous avez essayé de la prendre par ruse.
Je voudrais bien savoir...

CARLIN.

Je te demande excuse ;
Je dois à tes secrets ne prendre aucune part.
Je voulais seulement savoir si par hasard
Cette lettre n'est point pour Valère ou Dorante.

LISETTE.

Et si c'était pour eux....

CARLIN.

D'abord, je me présente,
Ainsi que je ferais même en tout autre cas,
Pour la porter moi-même et te sauver des pas.

LISETTE.

Elle est pour d'autres gens.

CARLIN.

Tu mens ; voyons la lettre.

LISETTE.

Et si vous la donnant, je vous fesais promettre
De ne la point montrer, me le tiendriez-vous ?

CARLIN.

Oui, Lisette, en honneur, j'en jure à tes genoux.

LISETTE.

Vous m'apprenez comment il faudra me conduire :
De ne la point montrer on a su me prescrire;
J'ai promis en honneur.

CARLIN.

Oh ! c'est un autre point :
Ton honneur et le mien ne se ressemblent point.

LISETTE.

Ma foi, monsieur Carlin, j'en serais très-fâchée.
Voyez l'impertinent.

CARLIN.

Ah ! vous étes cachée !
Je connais maintenant quel est votre motif.
Votre esprit en détours serait moins inventif,

Si la lettre touchait un autre que vous-même ;
Un rival est l'objet de votre stratagême,
Et j'ai, pour mon malheur, trop su le pénétrer
Par vos précautions, pour ne la point montrer.

LISETTE.

Il est vrai ; d'un rival devenue amoureuse ;
De vos soins désormais je suis peu curieuse.

CARLIN *en déclamant.*

Oui perfide, je vois que vous me trahissez ;
Sans retour pour mes soins, pour mes travaux passés.
Quand je vous promenais par toutes les guinguettes,
Lorsque je vous aidais à plisser vos cornettes,
Quand je vous fesais voir la foire ou l'opéra,
Toujours, me disiez-vous, notre amour durera.
Mais déjà d'autres feux ont chassé de ton ame
Le charmant souvenir de ton ancienne flamme.
Je sens que le regret m'accable de vapeurs ;
Barbare, c'en est fait, c'est pour toi que je meurs.

LISETTE.

Non, je t'aime toujours ; mais il tombe en faiblesse !

(Pendant que Lisette le soutient et lui fait sentir son flacon, Carlin lui vole la lettre).

Pourquoi vouloir aussi lui cacher ma tendresse ?

C'est moi qui l'assassine. Eh ! vîte mon flacon ;

Sens, sens, mon pauvre enfant. (*à part*). Ah ! le rusé fripon !

(*haut*). Comment te trouves-tu ?

CARLIN.

Je reviens à la vie.

LISETTE.

De la mienne bientôt ta mort serait suivie.

CARLIN.

Ta divine liqueur m'a tout reconforté.

LISETTE *à part.*

C'est ma lettre, coquin, qui t'a ressuscité.

(*haut*). Avec toi cependant trop long-temps je m'amuse ;

Il faudra que je rêve à trouver quelque excuse,

Et déjà je devrais être ici de retour.
Adieu, mon cher Carlin.

CARLIN.

Tu t'en vas, mon amour ?
Rassure-moi, du-moins, sur ta persévérance.

LISETTE.

Hé quoi, peux-tu douter de toute ma constance ?
(*à part*). Il croit m'avoir dupée, et rit de mes propos ;
Avec tout leur esprit les hommes sont des sots.

SCENE VI.

CARLIN.

A la fin je triomphe et voici ma conquête.
Ce n'est pas tout ; il faut encore un coup de tête :
Car à Dorante ainsi si je vais la porter,
Il la rend aussi-tôt sans la décacheter,
La chose est immanquable : et cependant Valere

Vous lui soufle Isabelle, et sous mon ministère
Je verrai ses appas, je verrai ses écus
Passer en d'autres mains et mes projets perdus !
Il faut ouvrir la lettre.... Eh ! oui ; mais si je l'ouvre,
Et par quelque malheur que mon vol se découvre,
Valere pourrait bien.... la peste soit du sot !
Qui diable le saura ! moi, je n'en dirai mot.
Lisette aura sur moi quelque soupçon peut-être :
Hé bien, nous mentirons.... Allons, servons mon maître,
Et contentons sur-tout ma curiosité.
La cire ne tient point : tout est déjà sauté :
Tant mieux : la refermer sera chose facile...
(*il lit en parcourant*).
Diable ! voyons ceci. (*il lit*).

Je vous préviens par cette lettre, mon cher Valere, supposant que vous arriverez aujourd'hui, comme nous en sommes convenus. Dorante est notre dupe plus que jamais : il est toujours persuadé que c'est à Éliante que vous en voulez, et j'ai imaginé là-dessus un stratagême assez plaisant, pour nous

amuser à ses dépens et l'empêcher de troubler notre mariage : j'ai fait avec lui une espèce de pari, par lequel il s'est engagé à ne me donner d'ici à demain aucune marque d'amour ni de jalousie, sous peine de ne me voir jamais. Pour le séduire plus sûrement, je l'accablerai de tendresses outrées, que vous ne devez prendre à son égard que pour ce qu'elles valent; s'il manque à son engagement, il m'autorise à rompre avec lui sans détour; et s'il l'observe, il nous délivre de ses importunités jusqu'à la conclusion de l'affaire. Adieu; le notaire est déjà mandé; tout est prêt pour l'heure marquée, et je puis être à vous dès ce soir.

ISABELLE.

Tubleu, le joli stile!
Après de pareils tours on ne dit rien, sinon
Qu'il faut pour les trouver être femme ou démon.
Oh! que voici de quoi bien réjouir mon maître!
Quelqu'un vient; c'est lui-même.

SCENE VII.

DORANTE, CARLIN.

DORANTE.

OU te tiens-tu donc traître ?
Je te cherche par-tout.

CARLIN.

Moi, je vous cherche aussi ;
Ne m'avez-vous pas dit de revenir ici ?

DORANTE.

Mais pourquoi si long-temps ?...

CARLIN.

Donnez-vous patience.
Si vous montrez en tout la même petulance
Nous allons voir beau jeu.

DORANTE.

Qu'est-ce que ce discours ?

CARLIN.

Ce n'est rien ; seulement à vos tendres amours
Il faudra dire adieu.

DORANTE.

Quelle sotte nouvelle
Viens-tu....

CARLIN.

Point de courroux! Je sais bien qu'Isabelle
Dans le fond de son cœur vous aime uniquement ;
Mais pour nourrir toujours un si doux sentiment,
Voyez comme de vous elle parle à Valere.

DORANTE.

L'écriture, en effet, est de son caractère.
(*il lit la lettre*).
Que vois-je ? malheureux ! d'où te vient ce billet ?

CARLIN.

Allez-vous soupçonner que c'est moi qui l'ai fait ?

DORANTE.

D'où te vient-il, te dis-je ?

CARLIN.

A la chère suivante
Je l'ai surpris tantôt par ordre d'Éliante.

DORANTE.

D'Éliante ! comment !

CARLIN.

Elle avait découvert
Toute la trahison qu'arrangeaient de concert
Isabelle et Lisette, et pour vous en instruire,
Jusqu'en ce vestibule a couru me le dire.
Le pauvre enfant pleurait.

DORANTE.

Ah ! je suis confondu !
Aveugle que j'étais ! comment n'ai-je pas dû
Dans leurs airs affectés voir leur intelligence ?
On abuse aisément un cœur sans défiance.
Ils se riaient ainsi de ma simplicité !

CARLIN.

Pour moi, depuis long-temps je m'en étais douté.
Continuellement on les trouvait ensemble.

DORANTE.

Ils se voyaient fort peu devant moi, ce me semble.

CARLIN.

Oui, c'était justement pour mieux cacher leur jeu :
Mais leurs regards....

DORANTE.

Non pas ; ils se regardaient peu ;
Par affectation.

CARLIN.

Parbleu ! voilà l'affaire.

DORANTE.

Chez moi - même à l'instant ayant trouvé Valere,
J'aurais dû voir au ton dont parlant de leurs nœuds,
D'Eliante avec art il fesait l'amoureux ;
Que l'ingrat ne cherchait qu'à me donner le change.

CARLIN.

Jamais crédulité fût-elle plus étrange ?
Mais que sert le regret, et qu'y faire, après tout ?

DORANTE.

Rien ; je veux seulement savoir si jusqu'au bout
Ils oseront porter leur lâche stratagême.

CARLIN.

Quoi! vous prétendez donc être témoin vous-même.....

DORANTE.

Je veux voir Isabelle, et feignant d'ignorer
Le prix qu'à m'a tendresse elle a su préparer,
Pour la mieux détester je prétends me contraindre.
Et sur son propre exemple apprendre l'art de feindre,
Toi, va tout préparer pour partir dès ce soir.

CARLIN *va et revient.*

Peut-être.....

DORANTE.

Quoi?

CARLIN.

J'y cours.

DORANTE.

Je suis au désespoir.
Elle vient. À ses yeux déguisons ma colère.
Qu'elle est charmante! hélas! comment se peut-il faire
Qu'un esprit aussi noir anime tant d'attraits?

SCENE VIII.

ISABELLE, DORANTE.

ISABELLE.

DORANTE, il n'est plus temps d'affecter désormais
Sur mes vrais sentimens un secret inutile.
Quand la chose nous touche on voit la moins habile
A l'erreur qu'elle feint se livrer rarement.
Je prétends avec vous agir plus franchement.
Je vous aime, Dorante; et ma flamme sincère
Quittant ces vains dehors d'une sagesse austère,
Dont le faste sert mal à déguiser le cœur,
Veut bien à vos regards dévoiler son ardeur.
Après avoir long-temps vanté l'indifférence,
Après avoir souffert un an de violence,
Vous ne sentez que trop qu'il n'en coûte pas peu
Quand on se voit réduite à faire un tel aveu.

DORANTE.

Il faut en convenir; je n'avais pas l'audace
De m'attendre, Madame, à cet excès de grâce;

Cet aveu me confond et je ne puis douter
Combien, en le fesant, il a dû vous coûter.

ISABELLE.

Votre discrétion, vos feux, votre constance,
Ne méritaient pas moins que cette récompense;
C'est au plus tendre amour, à l'amour éprouvé,
Qu'il faut rendre l'espoir dont je l'avais privé.
Plus vous auriez d'ardeur, plus, craignant ma colère,
Vous vous attacheriez à ne pas me déplaire;
Et mon exemple seul a pu vous dispenser
De me cacher un feu qui devait m'offenser.
Mais quand à vos regards toute ma flamme éclate:
Sur vos vrais sentimens peut-être je me flatte,
Et je ne les vois point ici se déclarer
Tels qu'après cet aveu j'aurais pu l'espérer.

DORANTE.

Madame, pardonnez au trouble qui me gêne;
Mon bonheur est trop grand pour le croire sans peine.
Quand je songe quel prix vous m'avez destiné,
De vos rares bontés je me sens étonné.

Mais, moins à ces bontés j'avais droit de prétendre,
Plus au retour trop dû vous devez vous attendre.
Croyez, sous ces dehors de la tranquillité,
Que le fond de mon cœur n'est pas moins agité.

ISABELLE.

Non, je ne trouve point que votre air soit tranquille,
Mais il semble annoncer plus de torrens de bile
Que de transports d'amour : je ne crois pas pourtant,
Que mon discours pour vous ait eu rien d'insultant ;
Et, sans trop me flatter, d'autres à votre place
L'auraient pu recevoir d'un peu meilleure grâce.

DORANTE.

A d'autres en effet il eût convenu mieux.
Avec autant de goût on a de meilleurs yeux ;
Et je ne trouve point, sans doute, en mon mérite
De quoi justifier ici votre conduite :
Mais je vois qu'avec moi vous voulez plaisanter ;

C'est à moi de savoir, Madame, m'y prêter.

ISABELLE.

Dorante, c'est pousser bien loin la modestie:
Ceci n'a point trop l'air d'une plaisanterie,
Il nous en coûte assez en déclarant nos feux,
Pour ne pas faire un jeu de semblables aveux.
Mais, je crois pénétrer le secret de votre ame:
Vous craignez que cherchant à tromper votre flamme,
Je ne veuille abuser du défi de tantôt
Pour tâcher aujourd'hui de vous prendre en défaut.
Je ne vous cache point qu'il me paraît étrange
Qu'avec autant d'esprit on prenne ainsi le change:
Pensez-vous que des feux qu'allument nos attraits
Nous redoutions si fort les transports indiscrets,
Et qu'un amour ardent jusqu'à l'extravagance,
Ne nous flatte pas mieux qu'un excès de prudence?
Croyez, si votre sort dépendait du pari,
Que c'est de le gagner que vous seriez puni.

DORANTE.

Madame, vous jouez fort bien la comédie;

Votre talent m'étonne, il me fait même envie ;
Et, pour savoir répondre à des discours si doux,
Je voudrais en cet art exceller comme vous :
Mais, pour vouloir trop loin pousser le badinage,
Je pourrais à la fin manquer mon personnage,
Et reprenant, peut-être, un ton trop sérieux...

ISABELLE.

A la plaisanterie il n'en ferait que mieux.
Tout de bon, je ne sais où de cette boutade
Votre esprit a péché la grotesque incartade,
Je m'en amuserais beaucoup en d'autres temps.
Je ne veux point ici vous gêner plus longtemps.
Si vous prenez ce ton par pure gentillesse,
Vous pourriez l'assortir avec la politesse :
Si vos mépris pour moi veulent se signaler,
Il faudra bien chercher de quoi m'en consoler.

DORANTE, *en fureur.*

Ah ! per....

ISABELLE, *l'interrompant vivement.*

Quoi ?

DORANTE, *fesant effort pour se calmer.*

Je me tais.

ISABELLE, *à part.*

de peur d'étourderie ;
Allons faire en secret veiller sur sa furie.
Dans ses emportemens je vois tout son amour...
Je crains bien à la fin de l'aimer à mon tour.
(elle sort en fesant d'un air poli, mais railleur, une révérence à Dorante.)

SCENE IX.

DORANTE.

Me suis-je assez long-temps contraint en sa présence ?
Ai-je montré près d'elle assez de patience ?
Ai-je assez observé ses perfides noirceurs ?
Suis-je assez poignardé de ses fausses douceurs ?
Douceurs pleines de fiel, d'amertume et de larmes,
Grands dieux ! que pour mon cœur vous eussiez eu de charmes,
Si sa bouche, parlant avec sincérité,
N'eût pas au fond du sien trahi la vérité !
J'en ai trop enduré, je devais la confondre ;
A cette lettre enfin qu'eût-elle osé repondre ?
Je devais à mes yeux un peu l'humilier ;

Je devais... mais plutôt, songeons à l'oublier :
Fuyons, éloignons-nous de ce séjour funeste ;
Achevons d'étouffer un feu que je déteste,
Mais ne partons qu'après avoir tiré raison
Du perfide Valere et de sa trahison.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, DORANTE, VALERE.

LISETTE.

Que vous êtes tous deux ardens à la colère !
Sans moi, vous alliez faire une fort belle affaire !
Voilà mes bons amis si prompts à s'engager :
Ils sont encore plus prompts souvent à s'égorger.

DORANTE.

J'ai tort, mon cher Valere, et t'en demande excuse :
Mais pouvais-je prévoir une semblable ruse ?
Qu'un cœur bien amoureux est facile à duper !
Il n'en fallait pas tant, hélas ! pour me tromper.

VALERE.

Ami, je suis charmé du bonheur de ta flamme.
Il manquait à celui qui pénètre mon ame

De trouver dans ton cœur les mêmes sentimens,
Et de nous voir heureux tous deux en même-temps.

LISETTE *à Valere.*

Vous pouvez en parler tout-à-fait à votre aise ;
Mais pour monsieur Dorante, il faut, ne lui déplaise,
Qu'il nous fasse l'honneur de prendre son congé.

DORANTE.

Quoi ! songes-tu . . . .

LISETTE.

C'est vous qui n'avez pas songé
A la loi qu'aujourd'hui vous prescrit Isabelle.
On peut se battre, au fond, pour une bagatelle
Avec les gens qu'on croit qu'elle veut épouser :
Mais Isabelle est femme à s'en formaliser.
Elle va, par orgueil, mettre en sa fantaisie,
Qu'un tel combat s'est fait par pure jalousie ;
Et sur de tels exploits, je vous laisse à juger
Quel prix à vos lauriers elle doit adjuger ?

DORANTE.

Lisette, ah ! mon enfant, serais-tu bien capable

De trahir mon amour en me rendant coupable ?
Ta maîtresse de tout se rapporte à ta foi ;
Si tu veux me sauver cela dépend de toi.

LISETTE.

Point, je veux lui conter vos brillantes prouesses
Pour vous faire ma cour.

DORANTE.

Hélas ! de mes faiblesses
Montre quelque pitié.

LISETTE.

Très-noble chevalier,
Jamais un paladin ne s'abaisse à prier :
Tuer d'abord les gens c'est la bonne manière.

VALERE.

Peux-tu voir de sang-froid comme il se désespère,
Lisette ? Ah ! sa douleur aurait dû t'attendrir.

LISETTE.

Si je lui dis un mot, ce mot pourra l'aigrir,
Et contre moi, peut-être, il tirera l'épée.

DORANTE.

J'avais compté sur toi, mon attente est trompée,

Je n'ai plus qu'à mourir.

LISETTE.

Oh ! le rare secret !
Mais il est du vieux temps, j'en ai bien du regret ;
C'était un beau prétexte.

VALERE.

Eh ma pauvre Lisette !
Laisse de ces propos l'inutile défaite :
Sers-nous si tu le peux, si tu le veux du-moins ;
Et compte que nos cœurs acquitteront tes soins.

DORANTE.

Si tu rends de mes feux l'espérance accomplie,
Dispose de mes biens, dispose de ma vie ;
Cette bague d'abord.....

LISETTE *prenant la bague.*

Quelle nécessité !
Je prétends vous servir par générosité.
Je veux vous protéger auprès de ma maîtresse ;
Il faut qu'elle partage enfin votre tendresse ;
Et voici mon projet. Prévoyant de vos coups,
Elle m'avait tantôt envoyé près de vous
Pour empêcher le mal et ramener Valere,

Afin qu'il ne vous pût éclaircir le mystère :
Que si je ne pouvais autrement tout parer,
Elle m'avait chargé de vous tout déclarer.
C'est donc ce que j'ai fait quend vous vouliez vous battre,
Et qu'il vous a fallu, Monsieur, tenir à quatre ;
Mais je devais de plus observer avec soin
Les gestes, dits et faits dout je serais témoin,
Pour voir si vous étiez fi 'èle à la gageure.
Or, si je m'en tenais à la vérité pure,
Vous sentez bien, je crois, que c'est fait de vos feux :
Il faudra donc mentir ; mais pour la tromper mieux,
Il me vient dans l'esprit une nouvelle idée.....

DORANTE.

Qu'est-ce ?...

VALERE.

Dis-nous un peu....?

LISETTE.

Je suis persuadée....
Non... si... si fait... je crois... ma foi, je n'y suis plus.

DORANTE.

Morbleu!

LISETTE.

LISETTE.

Mais à quoi bon tant de soins superflus?
L'idée est toute simple ; écoutez bien, Dorante :
Sur ce que je dirai, bientôt impatiente
Isabelle chez vous va vous faire appeler,
Venez ; mais comme si j'avais su vous céler
Le projet qu'aujourd'hui sur vous elle médite,
Vous viendrez sur le pied d'une simple visite,
Approuvant froidement tout ce qu'elle dira,
Ne contredisant rien de ce qu'elle voudra.
Ce soir un feint contrat pour elle et pour Valere
Vous sera proposé pour vous mettre en colère ;
Signez-le sans façon ; vous pouvez être sûr
D'y voir par-tout du blanc pour le nom du futur.
Si vous vous tirez bien de votre petit rôle,
Isabelle, obligée à tenir sa parole,
Vous cède le pari, peut-être dès ce soir,
Et le prix, par la loi, reste en votre pouvoir.

DORANTE.

Dieux! quel espoir flatteur succède à ma souffrance!
Mais n'abuses-tu point ma crédule espérance?
Puis-je compter sur toi ?

LISETTE.

Le compliment est doux !
Vous me payez ainsi de ma bonté pour vous ?

VALERE.

Il est fort question de te mettre en colère !
Songe à bien accomplir ton projet salutaire,
Et loin de t'irriter contre ce pauvre amant,
Connais à ses terreurs l'excès de son tourment.
Mais je brûle d'ardeur de revoir Eliante,
Ne puis-je pas entrer ? Mon ame impatiente...

LISETTE.

Que les amans sont vifs ! Oui, venez avec moi.
(*à Dorante.*) Vous, de votre bonheur fiez-vous à ma foi,
Et retournez chez vous attendre des nouvelles.

SCENE II.

DORANTE.

JE verrais terminer tant de peines cruelles !
Je pourrais voir enfin mon amour couronné !
Dieux ! à tant de plaisirs serais-je destiné ?
Je sens que les dangers ont irrité ma flamme ;
Avec moins de fureur elle brûlait mon ame
Quand je me figurais, par trop de vanité,

Tenir déjà le prix dont je m'étais flatté.
Quelqu'un vient. Evitons de me laisser connaître.
Avant le temps prescrit je ne dois point paraître.
Hélas! mon faible cœur ne peut se rassurer,
Et je crains encore plus que je n'ose espérer.

SCENE III.

ELIANTE, VALERE.

ELIANTE.

Oui, Valère, déjà de tout je suis instruite;
Avec beaucoup d'adresse elles m'avaient séduite,
Par un entretien feint entre elles concerté,
Et que, sans m'en douter, j'avais trop écouté.

VALERE.

Eh! quoi, belle Eliante, avez-vous donc pu croire
Que Valere, à ce point ennemi de sa gloire,
De son bonheur sur-tout, cherchât en d'autres nœuds
Le prix dont vos bontés avaient flatté ses vœux?
Ah! que vous avez mal jugé de ma tendresse!

ELIANTE.

Je conviens avec vous de toute ma faiblesse:
Mais que j'ai bien payé trop de crédulité !
Que n'avez-vous pu voir ce qu'il m'en a coûté!
Isabelle, à la fin, par mes pleurs attendrie,
A, par un franc aveu, calmé ma jalousie :
Mais cet aveu pourtant, en exigeant de moi
Que sur un tel secret je donnasse ma foi,
Que Dorante par moi n'en aurait nul indice.
A mon amour pour vous j'ai fait ce sacrifice :
Mais il m'en coûte fort pour le tromper ainsi.

VALERE.

Dorante est comme vous instruit de tout ceci.
Gardez votre secret en affectant de feindre.
Isabelle, bientôt lasse de se contraindre,
Suivant notre projet, peut-être dès ce jour
Tombe en son propre piége, et se rend à l'amour.

SCÈNE IV.

ISABELLE, ELIANTE, VALERE, *et* LISETTE *un peu après.*

ISABELLE *en soi-même.*

CE sang-froid de Dorante et me pique et m'outrage.
Il m'aime donc bien peu, s'il n'a pas le courage
De rechercher du-moins un éclaircissement!

LISETTE *arrivant.*

Dorante va venir, Madame, en un moment.
J'ai fait en même-temps appeler le notaire.

ISABELLE.

Mais il nous faut encor le secours de Valere:
Je crois qu'il voudra bien nous servir aujourd'hui.
J'ai bonne caution qui me répond de lui.

VALERE.

Si mon zèle suffit et mon respect extrême,
Vous pourriez bien, Madame, en répondre vous-même.

ISABELLE.

J'ai besoin d'un mari seulement pour ce soir.
Voudriez-vous bien l'être ?

ELIANTE.

Eh! mais, il faudra voir.
Comment, il vous faut donc des cautions, Cousine,
Pour pleiger vos maris ?

LISETTE.

Oh ! oui ; car pour la mine,
Il se trompe souvent.

ISABELLE *à Valere.*

Hé bien, qu'en dites-vous ?

VALERE.

On ne refuse pas, Madame, un sort si doux ;
Mais d'un terme trop court.....

ISABELLE.

Il est bon de vous dire,
Au reste, que ceci n'est qu'un hymen pour rire.

LISETTE.

Dorante est là ; sans moi, vous alliez tout gâter.

ISABELLE.

J'espère que son cœur ne pourra résister
Au trait que je lui garde.

SCENE V.

ISABELLE, DORANTE, ELIANTE, VALERE, LISETTE.

ISABELLE.

Ah! vous voilà, Dorante?
De vous voir aussi peu je ne suis pas contente.
Pourquoi me fuyez-vous? trop de présomption
M'a fait croire, il est vrai, qu'un peu de passion
De vos soins près de moi pouvait être la cause:
Mais faut-il pour cela prendre si mal la chose?
Quand j'ai voulu tantôt par de trop doux aveux
Engager votre cœur à dévoiler ses feux,
Je n'avais pas pensé que ce fût une offense
A troubler entre nous la bonne intelligence;
Vous m'avez, cependant, par des airs suffisans,

Marqué trop clairement vos mépris offensans ;
Mais si l'amant méprise un si faible esclavage ,
Il faut bien que l'ami du-moins m'en dédommage ;
Ma tendresse n'est pas un tel affront , je crois ,
Qu'il faille m'en punir en rompant avec moi.

DORANTE.

Je sens ce que je dois à vos bontés, Madame ;
Mais vos sages leçons ont si touché mon ame ,
Que pour vous rendre ici même sincérité,
Peut-être mieux que vous j'en aurai profité.

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Lisette , qu'il est froid ! il a l'air tout de glace.

LISETTE.

Bon ! c'est qu'il est piqué ; c'est par puro grimace.

ISABELLE.

Depuis notre entretien , vous serez bien surpris
D'apprendre en cet instant le parti que j'ai pris.
Je vais me marier.

DORANTE, *froidement.*

Vous marier ! vous-même ?

ISABELLE.

En personne. D'où vient cette surprise extrême ?
Ferais-je mal, peut-être ?

DORANTE.

Oh ! non : c'est fort bien fait.
Cet hymen-là s'est fait avec un grand secret.

ISABELLE.

Point. C'est sur le refus que vous m'avez su faire
Que je vais épouser . . . devinez.

DORANTE.

Qui ?

ISABELLE.

Valere.

DORANTE.

Valere ? Ah, mon ami, je t'en fais compliment.
Mais Eliante, donc ? . . . . . .

ISABELLE.

Me cède son amant.

DORANTE.

Parbleu, voilà, Madame, un exemple bien rare.

LISETTE.

Avant le mariage, oui, le fait est bizarre.
Car si c'était après, ah ! qu'on en céderait
Pour se débarrasser !

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Lisette, il me paraît
Qu'il ne s'anime point.

LISETTE, *bas.*

Il croit que l'on badine :
Attendez le contrat, et vous verrez sa mine.

ISABELLE, *à part.*

Périssent mon caprice et mes jeux insensés !

UN LAQUAIS.

Le notaire est ici.

DORANTE.

Mais, c'est être pressés.
Le contrat dès ce soir ! ce n'est pas raillerie.

ISABELLE.

Non, sans doute, Monsieur, et même je vous prie,
En qualité d'ami, de vouloir y signer.

DORANTE.

A vos ordres toujours je dois me résigner.

ISABELLE, *bas.*

S'il signe, c'en est fait, il faut que j'y renonce.

SCENE VI.

Les acteurs de la scène précédente.

LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

REQUIERT-ON que tout haut le contrat
je prononce ?

VALERE.

Non, Monsieur le notaire ; on s'en rapporte
en tout
A ce qu'a fait Madame ; il suffit qu'à son
goût
Le contrat soit passé.

ISABELLE *regardant Dorante d'un air de dépit.*

Je n'ai pas lieu de craindre
Que de ce qu'il contient personne ait à se
plaindre.

LE NOTAIRE.

Or, puisqu'il est ainsi, je vais sommairement,
En bref, succintement, compendieusement,

Résumer, expliquer, en style laconique,
Les points articulés en cet acte authentique;
Et jouxte la minute entre mes mains restant,
Ainsi que selon droit et coutume s'entend.
D'abord pour les futurs. Item, pour leurs familles.
Bisaïeuls, trisaïeuls, père, enfans, fils et filles,
Du-moins réputés tels, ainsi que par la loi,
Quem nuptiæ monstrant il appert faire-foi.
Item, pour leur pays, séjour et domicile,
Passé, présent, futur, tant aux champs qu'à la ville.
Item, pour tous leurs biens, acquêts, conquêts, dotaux,
Préciput, hypothèque, et biens paraphernaux.
Item, encor, pour ceux de leur estoc et ligne....

LISETTE.

Item, vous nous feriez une faveur insigne;
Si de ces mots cornus le poumon dégagé,
Il vous plaisait, Monsieur, abréger l'abrégé.

VALERE.

Au vrai, tous ces détails nous sont fort inutiles,

Nous

Nous croyons le contrat plein de clauses subtiles,
Mais on n'a nul désir de les voir aujourd'hui.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous procéder, approuvant icelui,
A le corroborer de votre signature ?

ISABELLE.

Signons, je le veux bien; voilà mon écriture.
A vous, Valère.

ELIANTE, *bas à Isabelle.*

Au-moins, ce n'est pas tout de bon,
Vous me l'avez promis, Cousine ?

ISABELLE.

Eh ! mon Dieu, non.
Dorante veut-il bien nous faire aussi la grâce ?..
(*elle lui présente la plume*).

DORANTE.

Pour vous plaire, Madame, il n'est rien qu'on ne fasse.

ISABELLE, *à part.*

Le cœur me bat : je crains la fin de tout ceci.

DORANTE, *à part.*

Le futur est en blanc; tout va bien jusqu'ici.

ISABELLE, *bas.*

Il signe sans façon! .... à la fin je soupçonne....
(*à Lisette*). Ne me trompez-vous point?

LISETTE.

En voici d'une bonne!
Il serait fort plaisant que vous le pensassiez!

ISABELLE.

Hélas! et plût au ciel que vous me trompassiez;
Je serais sûre au-moins de l'amour de Dorante.

LISETTE.

Pour en faire quoi?

ISABELLE.

Rien. Mais je serais contente.

LISETTE, *à part.*

Que les pauvres enfans se contraignent tous deux!

ISABELLE, *à Valère.*

Valère, enfin l'hymen va couronner nos
vœux ;
Pour en serrer les nœuds sous un heureux
auspice,
Fesons en les formant un acte de justice.
A Dorante à l'instant je cède le pari.
J'avais cru qu'il m'aimait, mais mon esprit
guéri
S'apperçoit de combien je m'étais abusée.
En secret mille fois je m'étais accusée
De le désespérer par trop de cruauté.
Dans un piége assez fin il s'est précipité ;
Mais il ne m'est resté, pour fruit de mon
adresse,
Que le regret de voir que son cœur sans
tendresse
Bravait également et la ruse et l'amour.
Choisissez donc, Dorante, et nommez en ce
jour
Le prix que vous mettez au gain de la ga-
geure ;
Je réponds d'un époux, mais je me tiens bien
sûre
Qu'il est trop généreux pour vous le disputer.

VALERE.

Jamais plus justement vous n'auriez pu compter
Sur mon obéissance.

DORANTE.

Il faut donc vous le dire,
Je demande.....

ISABELLE.

Hé bien, quoi?

DORANTE.

La liberté d'écrire.

ISABELLE.

D'écrire !

LISETTE.

Il est donc fou !

VALERE.

Que demandes-tu là ?

DORANTE.

Oui ; d'écrire mon nom dans le blanc que voilà.

ISABELLE.

Ah ! vous m'avez trahie !

DORANTE, *à ses pieds.*

Eh ! quoi ! belle Isabelle ;
Ne vous lassez-vous point de m'être si cruelle ?
Faut-il encor.....

SCENE VII.

Tous les acteurs de la scène précédente, CARLIN, *botté et un fouet à la main.*

CARLIN.

MONSIEUR, les chevaux sont tout prêts,
La chaise nous attend.

DORANTE.

La peste des valets !

CARLIN.

Monsieur, le temps se passe.

VALERE.

Eh ! quelle fantaisie
De nous troubler.....

CARLIN.

Il est six heures et demie.

DORANTE.

Te tairas-tu ?

CARLIN.

Monsieur, nous partirons trop tard.

DORANTE.

Voilà bien, à mon gré, le plus maudit bavard !
Madame, pardonnez.....

CARLIN.

Monsieur, il faut me taire,
Mais nous avons ce soir bien du chemin à faire !

DORANTE.

Le grand diable d'enfer puisse-t-il t'emporter !

ELIANTE.

Lisette, explique-lui.....

LISETTE

Bon, veut-il m'écouter ?
Et peut-on dire un mot où parle monsieur Carle ?

CARLIN, *un peu vîte.*

Eh ! parle, au nom du ciel ! avant qu'on parle, parle :

Parle, pendant qu'on parle : et quand on a parlé
Parle encor, pour finir sans avoir déparlé.

DORANTE.

Toi, déparleras-tu, parleur impitoyable?
(*à Isabelle*). Puis-je enfin me flatter qu'un penchant favorable
Confirmera le don que vos lois m'ont promis?

ISABELLE.

Je ne sais si ce don vous est si bien acquis,
Et j'entrevois ici de la friponnerie;
Mais en punition de mon étourderie
Je vous donne ma main, et vous laisse mon cœur.

DORANTE, *baisant la main d'Isabelle.*

Ah! vous mettez par-là le comble à mon bonheur.

CARLIN.

Que diable font-ils donc? aurais-je la berlue?

LISETTE.

Non, vous avez, mon cher, une très-bonne vue, (*riant*) témoin la lettre....

CARLIN.

Eh, bien! de quoi veux-tu parler?

LISETTE.

Que j'ai tant eu de peine à me faire voler?

CARLIN.

Quoi! c'était tout exprès?....?

LISETTE.

Mon Dieu, quel imbécille!
Tu t'imaginais donc être le plus habile?

CARLIN.

Je sens que j'avais tort; cette ruse d'enfer
Te doit donner le pas sur monsieur Lucifer.

LISETTE.

Jamais comparaison ne fut moins méritée;
Au bien de mon prochain toujours je suis portée:
Tu vois que par mes soins ici tout est content;
Ils vont se marier, en veux-tu faire autant?

CARLIN.

Tope; j'en fais le saut; mais sois bonne diablesse;
A me cacher tes tours mets toute ton adresse;
Toujours dans la maison fais prospérer le bien;

Nargue du demeurant quand je n'en saurai rien.

LISETTE.

Souvent parmi les jeux le cœur de la plus sage,
Plus qu'elle ne voudrait, en badinant s'engage;
Belles, sur cet exemple apprenez en ce jour
Qu'on ne peut sans danger se jouer à l'amour.

Fin du troisième et dernier acte.

LES MUSES GALANTES,

BALLET.

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage est si médiocre en son genre, et le genre en est si mauvais, que pour comprendre comment il m'a pu plaire il faut sentir toute la force de l'habitude et des préjugés. Nourri dès mon enfance dans le goût de la musique française et de l'espèce de poësie qui lui est propre, je prenais le bruit pour de l'harmonie, le merveilleux pour de l'intérêt, et des chansons pour un opéra.

En travaillant à celui-ci, je ne songeais qu'à me donner des paroles propres à déployer les trois caractères de musique dont j'étais occupé ; dans ce dessein je choisis *Hésiode* pour le genre élevé et fort, *Ovide* pour le tendre, *Anacréon* pour le gai. Ce plan n'était pas mauvais si j'avais mieux su le remplir.

Cependant quoique la musique de cette pièce ne vaille guère mieux que la poësie, on ne laisse pas d'y trouver de temps en temps des morceaux pleins de chaleur et de vie. L'ouvrage a été exécuté plusieurs fois avec assez de succès; savoir, en 1745 devant M. le duc de *Richelieu* qui le destinait pour la cour, en 1747 sur le théâtre de l'opéra, et en 1761 devant M. le prince de *Conti.* Ce fut même sur l'exécution de quelques morceaux que j'en avais fait répéter chez M. de *la Popeliniere*, que M. *Rameau*, qui les entendit, conçut contre moi cette violente haine dont il n'a cessé de donner des marques jusqu'à sa mort.

LES MUSES GALANTES,

BALLET.

PROLOGUE.

Le théâtre représente le mont Parnasse, Apollon y paraît sur son trône, et les Muses sont assises autour de lui.

SCENE PREMIERE.

APOLLON ET LES MUSES.

NAISSEZ, divins esprits, naissez fameux
héros;
Brillez par les beaux-arts, brillez par la vic-
toire;
Méritez d'être admis au temple de mémoire:
Nous réservons à votre gloire
Un prix digne de vos travaux.

APOLLON.

Muses, filles du ciel, que votre gloire est pure!

Que vos plaisirs sont doux !
Les plus beaux dons de la nature
Sont moins brillans que ceux qu'on tient de vous.
Sur ce paisible mont, loin du bruit et des armes,
Des innocens plaisirs vous goûtez les douceurs.
La fière ambition, l'amour ni ses faux charmes
Ne troublent point vos cœurs.

LES MUSES.

Non, non, l'amour ni ses faux charmes
Ne troubleront jamais nos cœurs.

On entend une symphonie brillante et douce alternativement.

SCENE II.

La Gloire et l'Amour descendent du même char.

APOLLON, LES MUSES.

APOLLON.

Que vois-je ! ô ciel ! dois-je le croire !
L'amour dans le char de la Gloire !

LA GLOIRE.

Quelle triste erreur vous séduit !
Voyez ce Dieu charmant, soutien de mon empire,
Par lui l'amant triomphe et le guerrier soupire ;
Il forme les héros, et sa voix les conduit.
Il faut lui céder la victoire
Quand on veut briller à ma cour !
Rien n'est plus chéri de la Gloire
Qu'un grand cœur guidé par l'Amour.

APOLLON.

Quoi! mes divins lauriers, d'un enfant téméraire
Ceindraient le front audacieux ?

L'AMOUR.

Tu méprises l'Amour, éprouve sa colère.
Aux pieds d'une beauté sévère
Va former d'inutiles vœux.
Qu'un exemple éclatant montre aux cœurs amoureux
Que de moi seul dépend le don de plaire ;
Que les talens, l'esprit, l'ardeur sincère,
Ne font point les amans heureux.

APOLLON.

Ciel! quel objet charmant se retrace à mon ame!
Quelle soudaine flamme
Il inspire à mes sens!
C'est ton pouvoir, Amour, que je ressens;
Du-moins à mes soupirs naissans
Daigne rendre Daphné sensible.

L'AMOUR.

Je te rendrais heureux; je prétends te punir.

APOLLON.

Quoi! toujours soupirer sans pouvoir la fléchir?
Cruel! que ma peine est terrible!
(*il s'en va.*)

L'AMOUR.

C'est la vengeance de l'Amour.

LES MUSES.

Fuyons un tyran perfide,
Craignons à notre tour.

LA GLOIRE.

Pourquoi cet effroi timide?
Apollon régnait parmi vous,
Souffrez que l'Amour y préside
Sous des auspices plus doux.

L'AMOUR.

Ah! qu'il est doux, qu'il est charmant de plaire!
C'est l'art le plus nécessaire.
Ah! qu'il est doux, qu'il est flatteur
De savoir parler au cœur!

Les Muses, persuadées par l'Amour, répètent ces quatre vers.

L'AMOUR.

Accourez Jeux et Ris, doux séducteurs des belles;
Vous par qui tout cède à l'Amour,
Confirmez mon triomphe, et parez ce séjour
De myrthes et de fleurs nouvelles:
Grâces plus brillantes qu'elles,
Venez embellir ma cour.

SCENE III.

L'AMOUR, LA GLOIRE, LES MUSES, LES GRACES, *troupes de Jeux et de Ris.*

CHŒUR.

Accourons, accourons dans ce nouveau séjour;

Soupirez, beautés rebelles,
Par nous tout cède à l'Amour. (*on danse.*)

LA GLOIRE.

Les vents, les affreux orages,
Sont par d'horribles ravages,
La terreur des matelots :
Amour, quand ta voix le guide,
On voit l'Alcyon timide
Braver la fureur des flots.
Tes divines flammes
Des plus faibles ames
Peuvent faire des héros. (*on danse.*)

CHŒUR.

Gloire, Amour, sur les cœurs partagez la victoire,
Que le myrthe au laurier soit uni dès ce jour!
Que les soins rendus à la Gloire
Soient toujours payés par l'Amour!

L'AMOUR.

Quittez, Muses, quittez ce désert trop stérile;
Venez de vos appas enchanter l'univers :
Après avoir orné mille climats divers,
Que l'empire des lis soit notre heureux asile;
Au milieu des beaux-arts puissiez-vous y briller

De votre plus vive lumière !
Un règne glorieux vous y ſera trouver
Des amans dignes de vous plaire,
Et des héros à célébrer.

Fin du prologue.

PREMIERE ENTRÉE.

HÉSIODE.

Le théâtre représente un bocage, au travers duquel on voit des hameaux.

SCENE PREMIERE.

ÉGLÉ, DORIS.

DORIS.

L'AMOUR va vous offrir la plus charmante fête :
Déjà pour disputer chaque berger s'apprête :
Le don de votre main au vainqueur est promis.
Qu'Hésiode est à plaindre ! hélas ! il vous adore :
Mais les jeux d'Apollon sont des arts qu'il ignore ;
De ses tendres soupirs il va perdre le prix.

EGLÉ.

Doris, j'aime Hésiode, et plus que l'on ne pense
Je m'occupe de son bonheur :

Mais c'est en éprouvant ses feux et sa constance,
Que j'ai dû m'assurer qu'il méritait mon cœur.

DORIS.

A vos engagemens pourrez-vous vous soustraire ?

EGLÉ.

Je ne sais point, Doris, manquer de foi.

DORIS.

Comment avec vos feux accorder votre loi ?

EGLÉ.

Tu verras dès ce jour tout ce qu'Eglé peut faire.

DORIS.

Eglé dans nos hameaux, inconnue, étrangère,
Jouit sur tous les cœurs d'un pouvoir mérité ;
Rien ne lui doit être impossible
Avec le secours invincible
De l'esprit et de la beauté.

EGLÉ.

J'apperçois Hésiode.

DORIS.

Accablé de tristesse,
Il plaint le malheur de ses feux.

EGLÉ.

Je saurai dissiper la douleur qui le presse :
Mais pour quelques instans cachons-nous à ses yeux.

SCENE II.

HÉSIODE.

Eglé méprise ma tendresse ;
Séduite par les chants de mes heureux rivaux ;
Son cœur en est le prix, et seul dans ces hameaux
J'ignore les secrets de l'art qu'elle couronne ;
Eglé le sait et m'abandonne !
Je vais la perdre sans retour.
A de frivoles chants se peut-il qu'elle donne
Un prix qui n'était dû qu'au plus parfait amour ?
(*On entend une symphonie douce.*)
Quelle douce harmonie ici se fait entendre !...
Elle invite au repos... Je ne puis m'en défendre....
Mes yeux appesantis laissent tarir leurs pleurs..
Dans le sein du sommeil je cède à ses douceurs.

SCENE

SCENE III.

ÉGLÉ, HÉSIODE *endormi.*

ÉGLÉ.

COMMENCEZ le bonheur de ce berger
fidèle,
Songes ; en ce séjour Euterpe vous appelle,
Accourez à ma voix, parlez à mon amant ;
Par vos images séduisantes,
Par vos illusions charmantes,
Annoncez-lui le destin qui l'attend.

Entrée des Songes.

UN SONGE.

Songes flatteurs,
Quand d'un cœur misérable
Vos soins appaisent les douleurs ;
Douces erreurs,
Du sort impitoyable
Suspendez long-temps les rigueurs ;
Réveil, éloignez-vous :
Ah ! que le sommeil est doux !
Mais quand un songe favorable
Présage un bonheur véritable,

Sommeil, éloignez-vous :
Ah ! que le réveil est doux !
Les Songes se retirent.

ÉGLÉ.

Toi pour qui j'ai quitté mes sœurs et le Parnasse,
Toi que le ciel a fait digne de mon amour,
Tendre berger, d'une feinte disgrace
Ne crains point l'effet en ce jour.
Reçois le don des vers. Qu'un nouveau feu t'anime !
Des transports d'Apollon ressens l'effet sublime,
Et par tes chants divins t'élevant jusqu'aux cieux,
Ose en les célébrant te rendre égal aux Dieux.
(*une lyre suspendue à un laurier s'élève à côté d'Hésiode.*)
Amour, dont les ardeurs ont embrâsé mon ame,
Daigne animer mes dons de ta divine flamme :
Nous pouvons du génie exciter les efforts ;
Mais les succès heureux sont dus à tes transports.

SCENE IV.

HÉSIODE.

OU suis-je ! quel réveil ! quel nouveau feu m'inspire ?
Quel nouveau jour me luit ? Tous mes sens sont surpris ! (*il apperçoit la lyre.*)
Mais quel prodige étonne mes esprits ?
(*il la touche, et elle rend des sons.*)
Dieux ! quels sons éclatans partent de cette lyre !
D'un transport inconnu j'éprouve le délire !
Je forme sans effort des chants harmonieux ;
O lyre ! ô cher présent des Dieux !
Déjà par ton secours je parle leur langage.
Le plus puissant de tous excite mon courage,
Je reconnais l'Amour à des transports si beaux,
Et je vais triompher de mes jaloux rivaux.

SCENE V.

HÉSIODE, *troupe de bergers qui s'assemblent pour la fête.*

CHŒUR.

Que tout retentisse,
Que tout applaudisse
A nos chants divers!
Que l'écho s'unisse,
Qu'Eglé s'attendrisse
A nos doux concerts!
Doux espoir de plaire,
Animez nos jeux,
Apollon va faire
Un amant heureux:
Flatteuse victoire!
Triomphe enchanteur!
L'Amour et la Gloire
Suivront le vainqueur. (*on danse, après quoi Hésiode s'approche pour disputer.*)

CHŒUR.

O berger, déposez cette lyre inutile:
Voulez-vous dans nos jeux disputer en ce jour?

HÉSIODE.

Rien n'est impossible à l'Amour.
Je n'ai point fait de l'art une étude servile,
Et ma voix indocile
Ne s'est jamais unie aux chalumeaux.
Mais dans le succès que j'espère,
J'attends tout du feu qui m'éclaire,
Et rien de mes faibles travaux.

CHŒUR.

Chantez, berger téméraire;
Nous allons admirer vos prodiges nouveaux:

HÉSIODE *commence.*

Beau feu qui consumez mon ame,
Inspirez à mes chants votre divine ardeur:
Portez dans mon esprit cette brillante flamme
Dont vous brûlez mon cœur....

CHŒUR, *qui interrompt Hésiode.*

Sa lyre efface nos musettes.
Ah! nous sommes vaincus!
Fuyons dans nos retraites.

SCENE VI.

HÉSIODE, ÉGLÉ.

HÉSIODE.

Belle Églé... Mais ô ciel! quels charmes inconnus!.....
Vous etes immortelle, et j'ai pu m'y méprendre?
Vos célestes appas n'ont-ils pas dû m'apprendre
Qu'il n'est permis qu'aux Dieux de soupirer pour vous?
Hélas! à chaque instant, sans pouvoir m'en défendre,
Mon trop coupable cœur accroît votre courroux.

EUTERPE

Ta crainte offense ma gloire.
Tu mérites le prix qu'ont promis mes sermens;
Je le dois à ta victoire,
Et le donne à tes sentimens.

HÉSIODE.

Quoi! vous seriez.... O ciel! est-il possible?

Muse, vos dons divins ont prévenu mes vœux,
Dois-je espérer encor que votre ame sensible
Daigne aimer un berger et partager mes feux ?

EUTERPE.

La vertu des mortels fait leur rang chez les
Dieux.
Une ame pure, un cœur tendre et sincère,
Sont les biens les plus précieux ;
Et quand on sait aimer le mieux,
On est le plus digne de plaire.
(*aux bergers.*) Calmez votre dépit jaloux,
Bergers, rassemblez-vous :
Venez former les plus riantes fêtes,
Je me plais dans vos bois, je chéris vos musettes,
Reconnaissez Euterpe et célébrez ses feux.

SCENE VII.

EUTERPE, HÉSIODE, LES BERGERS.

CHŒUR.

Muse charmante, Muse aimable,
Qui daignez parmi nous fixer vos tendres vœux ;
Soyez-nous toujours favorable,

Présidez toujours à nos jeux. (*on danse.*)

DORIS.

Dieux qui gouvernez la terre,
Tout répond à votre voix.
Dieux qui lancez le tonnerre,
Tout obéit à vos loix.
De votre gloire éclatante,
De votre grandeur brillante
Nos cœurs ne sont point jaloux :
D'autres biens sont faits pour nous.
Unis d'un amour sincère,
Un berger, une bergère
Sont-ils moins heureux que vous ?

SECONDE ENTRÉE.

Le théâtre représente les jardins d'Ovide à Thôme, et, dans le fond, des montagnes affreuses parsemées de précipices, et couvertes de neiges.

SCENE PREMIERE.

OVIDE.

CRUEL amour, funeste flamme !
Faut-il encor t'abandonner mon ame ?
Cruel amour, funeste flamme !
Le sort d'Ovide est-il d'aimer toujours ?
Dans ces climats glacés au fond de la Scythie,
Contre tes feux n'est-il point de secours ?
J'y brûle, hélas ! pour la jeune Erithie :
Pour moi, sans elle, il n'est plus de beaux jours.
Cruel amour, etc.
Achève du-moins ton ouvrage,
Soumets Erithie à son tour.
Ici tout languit sans amour,
Et de son cœur encore elle ignore l'usage ;

Les fleurs dans mes jardins l'attirent chaque
jour,
Et je vais par des jeux.... C'est elle, ô doux
présage!
Je m'éloigne à regret : mais bientôt sur mes
pas
Tout va lui parler le langage
Du dieu charmant qu'elle ne connaît pas.

SCENE II.

ERITHIE.

C'EN est donc fait; et dans quelques momens
Diane à ses antels recevra mes sermens.
Jardins chéris, rians bocages,
Hélas! à mes jeux innocens
Vous n'offrirez plus vos ombrages.
Oiseaux, vos séduisans ramages
Ne charmeront donc plus mes sens.
Vain éclat, grandeur importune!
Heureux qui dans l'obscurité
N'a point soumis à la fortune
Son bonheur et sa liberté!
Mais, quels concerts se font entendre?

Quel spectacle enchanteur ici vient me surprendre ?

SCENE III.

La statue de l'Amour s'élève au fond du théâtre, et toute la suite d'Ovide vient former des danses et des chants autour d'Erithie.

CHŒUR.

Dieu charmant, dieu des tendres cœurs,
Règne à jamais, lance tes flammes ;
Eh ! quel bien flatterait nos ames
S'il n'était de tendres ardeurs ?
Chantons, ne cessons point de célébrer ses charmes,
Qu'il occupe tous nos momens ;
Ce dieu ne se sert de ses armes
Que pour faire d'heureux amans.
Les soins, les pleurs et les soupirs,
Sont les tributs de son empire ;
Mais tous les biens qu'il en retire,
Il nous les rend par les plaisirs.

(*on danse.*)

ERITHIE.

Quels doux concerts! quelle fête agréable!
Que je trouve charmant ce langage nouveau!
Quel est donc ce dieu favorable?
(*Elle considère la statue*).
Hélas! c'est un enfant, mais quel enfant aimable!
Pourquoi cet arc et ce bandeau,
Ce carquois, ces traits, ce flambeau?

UN HOMME DE LA FÊTE.

Ce faible enfant est le maître du monde;
La nature s'anime à sa flamme féconde,
Et l'univers sans lui périrait avec nous.
Reconnaissez, belle Erithie,
Un dieu fait pour régner sur vous;
Il veut de votre aimable vie
Vous rendre les instans plus doux.
Etendez les droits légitimes
Du plus puissant des immortels;
Tous les cœurs seront ses victimes
Quand vous servirez ses autels.

ERITHIE.

Ces aimables leçons ont trop l'art de me plaire;
Mais quel est donc ce dieu dont on veut me parler?

OVIDE.

OVIDE.

De ses plus doux secrets discret dépositaire,
A vous seule en ces lieux je dois les révéler.

SCENE IV.

ERITHIE, OVIDE.

OVIDE.

C'EST un aimable mystère
Qui de ses biens charmans assaisonne le prix:
Plus on les a sentis,
Et mieux on sait les taire.

ERITHIE.

J'ignore encor quels sont des biens si doux,
Mais je brule de m'en instruire.

OVIDE.

Vous l'ignorez ? n'en accusez que vous,
Déjà dans mes regards vous auriez dû le lire.

ERITHIE.

Vos regards!...... Dans ses yeux quel poison séducteur !
Dieux ! quel trouble confus s'élève dans mon cœur !

OVIDE.

Trouble charmant, que mon ame partage,
Vous êtes le premier hommage
Que l'aimable Erithie ait offert à l'Amour.

ERITHIE.

L'Amour est donc ce dieu si redoutable?

OVIDE.

L'Amour est ce dieu favorable
Que mon cœur enflammé vous annonce en ce jour;
Profitons des bienfaits que sa main nous prépare;
Unis par ses liens.......

ERITHIE.

Hélas! on nous sépare!
Du temple de Diane on me commet le soin;
Tout le peuple d'Ithome en veut être témoin,
Et je dois dès ce jour........

OVIDE.

Non, charmante Erithie,
Les peuples même de Scythie
Sont soumis au vainqueur dont nous suivons les lois:
Il faut les attendrir, il faut unir nos voix.
Est-il des cœurs que notre amour ne touche,

S'il s'explique à-la-fois
Par vos larmes et par ma bouche ?
Mais on approche...... on vient...... Amour, si pour ta gloire
Dans un exil affreux il faut passer mes jours,
De mon encens du-moins conserve la mémoire.
A mes tendres accens accorde ton secours.

SCENE V.

OVIDE, ERITHIE, *troupe de Sarmates.*

CHŒUR.

Célébrons la gloire éclatante
De la déesse des forêts :
Sans soins, sans peine et sans attente
Nous subsistons par ses bienfaits.
Célébrons la beauté charmante
Qui va la servir désormais :
Que sa main long-temps lui présente
Les offrandes de ses sujets. (*On danse*).

LE CHEF DES SARMATES.

Venez, belle Erithie..........

OVIDE.

Ah ! daignez m'écouter.

De deux tendres amans différez le supplice :
Ou, si vous achevez ce cruel sacrifice,
Voyez les pleurs que vous m'allez coûter.

CHŒUR.

Non, elle est promise à Diane :
Nos engagemens sont des lois ;
Qui pourrait être assez profane
Pour priver les dieux de leurs droits ?

OVIDE et ERITHIE.

Du plus puissant des dieux nos cœurs sont le partage.
Notre amour est son ouvrage :
Est-il des droits plus sacrés ?
Par une injuste violence
Des dieux ne sont point honorés.
Ah ! si votre indifférence
Méprise nos douleurs,
A ce dieu qui nous assemble
Nous jurons de mourir ensemble
Pour ne plus séparer nos cœurs.

CHŒUR.

Quel sentiment secret vient attendrir nos ames
Pour ces amans infortunés !
Par l'Amour l'un à l'autre ils étaient destinés,
Que l'Amour couronne leurs flammes !

OVIDE.

Vous comblez mon bonheur, peuple trop généreux.
Quel prix de ce bienfait sera la récompense ?
Puissiez-vous par mes soins, par ma reconnaissance
Apprendre à devenir heureux !
L'amour vous appelle,
Ecoutez sa voix ;
Que tout soit fidèle
A ses douces lois.
Des biens dont l'usage
Fait le vrai bonheur
Le plus doux partage
Est un tendre cœur.

TROISIÈME ENTRÉE.

Le théâtre représente le péristile du temple de Junon à Samos.

SCENE PREMIERE.

POLYCRATE, ANACRÉON.

ANACRÉON.

Les beautés de Samos aux pieds de la déesse
Par votre ordre aujourd'hui vont présenter leurs vœux ;
Mais, Seigneur, si j'en crois le soupçon qui me presse,
Sous ce zèle mystérieux
Un soin plus doux vous intéresse.

POLYCRATE.

On ne peut sur la tendresse
Tromper les yeux d'Anacréon.
Oui, le plus doux penchant m'entraîne.

Mais j'ignore à-la-fois le séjour et le nom
De l'objet qui m'enchaîne.

ANACRÉON.

Je conçois le détour ;
Parmi tant de beautés vous espérez connaître
Celle dont les attraits ont fixé votre amour.
Mais cet amour enfin........

POLYCRATE.

Un instant le fit naître :
Ce fut dans ces superbes jeux
Où mes heureux succès célébrés par ta lyre....

ANACRÉON.

Ce jour, il m'en souvient, je devins amoureux
De la jeune Thémire.

POLYCRATE.

Eh ! quoi ? toujours de nouveaux feux ?

ANACRÉON.

A de beaux yeux aisément mon cœur cède :
Il change de même aisément ;
L'amour à l'amour y succède,
Le goût seul du plaisir y règne constamment.

POLYCRATE.

Bientôt une douce victoire
T'a sans doute asservi son cœur ?

ANACRÉON.

Ce triomphe manque à ma gloire,
Et ce plaisir à mon bonheur.

POLYCRATE.

Mais on vient..... Que d'appas! Ah! les cœurs les plus sages,
En voyant tant d'attraits, doivent craindre des fers.

ANACRÉON.

Junon, dans ce beau jour, les plus tendres hommages
Ne sont pas ceux qui te seront offerts.

SCENE II.

POLYCRATE, ANACRÉON.

Troupe de jeunes Samiennes qui viennent offrir leurs hommages à la déesse.

HYMNE à JUNON.

Reine des dieux, mère de l'univers,
Toi par qui tout respire,
Qui combles cet empire

De tes biens les plus chers,
Junon, vois ces offrandes :
Nos cœurs que tu demandes
Vont te les présenter.
Que tes mains bienfesantes
De nos mains innocentes
Daignent les accepter. (*On danse*).

Thémire portant une corbeille de fleurs, entre dans le temple à la tête des jeunes Samiennes.

POLYCRATE, *appercevant Thémire.*

O bonheur !

ANACRÉON.

O plaisir extrême !

POLYCRATE.

Quels traits charmans ! quels regards enchanteurs !

ANACRÉON.

Ah ! qu'avec grâce elle porte ces fleurs !

POLYCRATE.

Ces fleurs ! que dites-vous ! c'est la beauté que j'aime.

ANACRÉON.

C'est Thémire elle-même.

POLYCRATE.

Ami trop cher, rival trop dangereux,
Ah! que je crains tes redoutables feux!
De mon cœur agité fais cesser le martyre;
Porte à d'autres appas tes volages désirs.
Laisse-moi goûter les plaisirs
De te chérir toujours et d'adorer Thémire.

ANACRÉON.

Si ma flamme était volontaire
Je l'immolerais à l'instant:
Mais l'amour dans mon cœur n'en est pas moins sincère
Pour n'être pas toujours constant.
La gloire et la grandeur, au gré de votre envie,
Vous assurent les plus beaux jours;
Mais que ferais-je de la vie,
Sans les plaisirs, sans les amours?

POLYCRATE.

Eh! que te servira ta vaine résistance?
Ingrat, évite ma présence!

ANACRÉON.

Vous calmerez cet injuste courroux,
Il est trop peu digne de vous.

SCENE III.

POLYCRATE.

Transports jaloux, tourmens que je déteste,
Ah! faut-il me livrer à vos tristes fureurs?
Faut-il toujours qu'une rage funeste
Inspire avec l'amour la haine et ses horreurs?
Cruel amour! ta fatale puissance
Désunit plus de cœurs
Qu'elle n'en met d'intelligence.
Je vois Thémire. O transports enchanteurs!

SCENE IV.

POLYCRATE, THÉMIRE.

POLYCRATE.

Thémire, en vous voyant la résistance est vaine,
Tout cède à vos attraits vainqueurs.
Heureux l'amant dont les tendres ardeurs
Vous feront partager la chaîne
Que vous donnez à tous les cœurs!

THÉMIRE.

Je fuis les soupirs, les langueurs ;
Les soins, les tourmens, les alarmes :
Un plaisir qui coûte des pleurs
Pour moi n'aura jamais de charmes.

POLYCRATE.

C'est un tourment de n'aimer rien ;
C'est un tourment affreux d'aimer sans espérance :
Mais il est un suprême bien,
C'est de s'aimer d'intelligence.

THÉMIRE.

Non, je crains jusqu'aux nœuds assortis par l'Amour.

POLYCRATE.

Ah ! connaissez du-moins les biens qu'il vous apprête.
Vous devez à Junon le reste de ce jour.
Demain une illustre conquête
Vous est promise en ce séjour.

SCENE V.

THÉMIRE.

IL me cachait son rang, je feignais à mon tour.
Polycrate m'offre un hommage
Qui comblerait l'ambition :
Un sort plus doux me flatte davantage,
Et mon cœur en secret chérit Anacréon.
Sur les fleurs, d'une aile légère,
On voit voltiger les zéphirs :
Comme eux d'une ardeur passagère
Je voltige sur les plaisirs.
D'une chaîne redoutable
Je veux préserver mon cœur ;
L'Amour m'amuserait comme un enfant aimable ;
Je le crains comme un fier vainqueur.

SCENE VI.

ANACRÉON, THÉMIRE.

ANACRÉON.

Belle Thémire, enfin le roi vous rend les armes,
L'aveu de tous les cœurs autorise le mien :
Si l'amour animait vos charmes,
Il ne leur manquerait plus rien.

THÉMIRE.

Vous m'annoncez par cette indifférence
Combien le choix vous paraîtrait égal.
Qui voit sans peine un rival
N'est pas loin de l'inconstance.

ANACRÉON.

Vous faites à ma flamme une cruelle offense,
Vous la faites sur-tout à ma sincérité.
En amour même
Je dis la vérité ;
Et quand je n'aime plus, je ne dis plus que j'aime.

THÉMIRE.

Quand on sent une ardeur extrême,
On a moins de tranquillité.

ANACRÉON.

Thémire, jugez mieux de ma fidélité.
Ah! qu'un amant a de folie
D'aimer, de haïr tour à tour:
Ce qu'il donne à la jalousie,
Je le donne tout à l'amour.

THÉMIRE.

Je crains ce qu'il en coûte à devenir trop tendre;
Non, l'amour dans les cœurs cause trop de tourmens.

ANACRÉON.

Si l'hiver dépare nos champs,
Est-ce à Flore de les défendre?
S'il est des maux pour les amans,
Est-ce à l'amour qu'il faut s'en prendre?
Sans la neige et les orages,
Sans les vents et leurs orages,
Les fleurs naîtraient en tous temps.
Sans la froide indifférence,
Sans la fière résistance,
Tous les cœurs seraient contens.

THÉMIRE.

Vous vous piquez d'être volage :
Si je forme des nœuds, je veux qu'ils soient constans.

ANACRÉON.

L'excès de mon ardeur est un plus digne hommage
Que la fidélité des vulgaires amans ;
Il vaut mieux aimer davantage,
Et ne pas aimer si long-temps.

THÉMIRE.

Non, rien ne peut fixer un amant si volage.

ANACRÉON.

Non, rien ne peut payer des transports si charmans.

THÉMIRE.

Vous séduisez plutôt que de convaincre ;
Je vois l'erreur et je me laisse vaincre.
Ah ! trompez-moi long-temps par ces tendres discours ;
L'illusion qui plaît devrait durer toujours.

ANACRÉON.

C'est en passant votre espérance

Que je prétends vous tromper désormais.
Vous attendrez mon inconstance,
Et ne l'éprouverez jamais.

ENSEMBLE.

Unis par les mêmes désirs,
Unissons mon sort et le vôtre ;
Toujours fidèles aux plaisirs,
Nous devons l'être l'un à l'autre.

SCENE VII.

POLYCRATE, THÉMIRE, ANACRÉON.

POLYCRATE.

DEMEURE, Anacréon, je suspends mon courroux,
Et veux bien un instant t'égaler à moi-même.
Je n'abuserai point de mon pouvoir suprême ;
Que Thémire décide et choisisse entre nous.
(*à Thémire*).
Dites quels sont les nœuds que votre ame préfère,
N'hésitez point à les nommer :

Je jure de confirmer
Le choix que vous allez faire.

THÉMIRE.

Je connais tout le prix du bonheur de vous plaire
Si j'osais m'y livrer : cependant en ce jour,
Seigneur, vous pourriez croire
Que je donne tout à la gloire ;
Je veux tout donner à l'amour.
Pardonnez à mon cœur un penchant invincible.

POLYCRATE.

Il suffit. Je cède en ce moment ;
Allez, soyez unis ; je puis être sensible,
Mais je n'oublirai point ma gloire et mon serment.

THÉMIRE et ANACRÉON.

Digne exemple des rois, dont le cœur équitable
Triomphe de soi-même en couronnant nos feux,
Puisse toujours le ciel prévenir tous vos vœux !
Que votre règne aimable,
Par un bonheur constant à jamais mémorable,
Éternise vos jours heureux !

POLYCRATE à ANACRÉON.

Commence d'accomplir un si charmant présage ;
Rentre dans ma faveur, ne quitte point ma cour,
Que l'amitié du-moins me dédommage
Des disgraces de l'amour.
Que tout célèbre cette fête ;
L'heureux Anacréon voit combler ses désirs.
Accourez, chantez sa conquête,
Comme il a chanté vos plaisirs.

SCENE VIII et dernière.

ANACRÉON, THÉMIRE, *peuples de Samos.*

CHŒUR.

QUE tout célèbre cette fête ;
L'heureux Anacréon voit combler ses désirs ;
Accourons, chantons sa conquête,
Comme il a chanté nos plaisirs.
(*on danse*).

ANACRÉON, *alternativement avec le chœur.*

Jeux, brillez sans cesse ;

Sans vous la tendresse
Languirait toujours.
Au plus tendre hommage
Un doux badinage
Prête du secours. (*on danse*).
Quand pour plaire aux belles
On voit autour d'elles
Folâtrer l'Amour,
Dans leur cœur le traître
Est bientôt le maître,
Et rit à son tour.

LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMÈDE.

A MONSIEUR

DU CLOS,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

L'un des quarante de l'académie française, et de celle des belles-lettres.

Souffrez, Monsieur, que votre nom soit à la tête de cet ouvrage, qui, sans vous, n'eût point vu le jour. Ce sera ma première et unique dédicace : puisse-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi!

Je suis de tout mon cœur,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

J. J. Rousseau.

AVERTISSEMENT.

Quoique j'aie approuvé les changemens que mes amis jugèrent à propos de faire à cet intermède, quand il fut joué à la cour, et que son succès leur soit dû en grande partie, je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui, et cela par plusieurs raisons. La premiere est que, puisque cet ouvrage porte mon nom, il faut que ce soit le mien, dût-il en être plus mauvais. La seconde, que ces changemens pouvaient être fort bien en eux-mêmes, et ôter pourtant à la pièce cette unité si peu connue, qui serait le chef-d'œuvre de l'art, si l'on pouvait la conserver sans répétitions et sans monotonie. Ma troisième raison est que cet ouvrage n'ayant été fait que pour mon amusement, son vrai succès est de me plaire : or, personne ne sait mieux que moi comment il doit être pour me plaire le plus.

ACTEURS.

COLIN.

COLETTE.

LE DEVIN.

TROUPE DE JEUNES GENS DU VILLAGE.

LE



Devin de Village.

LE DEVIN DU VILLAGE,

INTERMÈDE.

Le théâtre représente d'un côté la maison du Devin, de l'autre des arbres et des fontaines, et dans le fond un hameau.

SCENE PREMIERE.

COLETTE *soupirant, et s'essuyant les yeux de son tablier.*

J'AI perdu tout mon bonheur ;
J'ai perdu mon serviteur ;
Colin me délaisse.

Hélas, il a pu changer !
Je voudrais n'y plus songer :
J'y songe sans cesse.

J'ai perdu mon serviteur ;
J'ai perdu tout mon bonheur ;
Colin me délaisse.

Il m'aimait autrefois, et ce fut mon malheur.
Mais quelle est donc celle qu'il me préfère?
Elle est donc bien charmante! imprudente bergère,
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en ce jour?
Colin m'a pu changer; tu peux avoir ton tour.

Que me sert d'y rêver sans cesse?
Rien ne peut guérir mon amour,
Et tout augmente ma tristesse.

J'ai perdu mon serviteur;
J'ai perdu tout mon bonheur;
Colin me délaisse.

Je veux le haïr... je le dois...
Peut-être il m'aime encore.... pourquoi me fuir sans cesse?
Il me cherchait tant autrefois!

Le devin du canton fait ici sa demeure;
Il sait tout; il saura le sort de mon amour:
Je le vois, et je veux m'éclaircir en ce jour.

SCENE II.

LE DEVIN, COLETTE.

Tandis que le DEVIN *s'avance gravement*, COLETTE *compte dans sa main de la monnaie; puis elle la plie dans un papier, et la présente au* DEVIN, *après avoir un peu hésité à l'aborder.*

COLETTE, *d'un air timide.*

PERDRAI-JE Colin sans retour?
Dites-moi s'il faut que je meure.

LE DEVIN, *gravement.*

Je lis dans votre cœur, et j'ai lu dans le sien.

COLETTE.

O Dieux!

LE DEVIN.

Modérez-vous.

COLETTE.

Hé bien!
Colin.....

LE DEVIN.

Vous est infidelle.

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours.

COLETTE, *vivement.*

Que dites-vous ?

LE DEVIN.

Plus adroite et moins belle,
La dame de ces lieux....

COLETTE.

Il me quitte pour elle ?

LE DEVIN.

Je vous l'ai déjà dit, il vous aime toujours.

COLETTE, *tristement.*

Et toujours il me fuit.

LE DEVIN.

Comptez sur mon secours.
Je prétends à vos pieds ramener le volage.
Colin veut être brave, il aime à se parer:
Sa vanité vous a fait un outrage
Que son amour doit réparer.

COLETTE.

Si des galans de la ville
J'eusse écouté les discours,
Ah! qu'il m'eût été facile
De form r d'autres amours!

Mise en riche demoiselle
Je brillerais tous les jours;
De rubans et de dentelle
Je chargerais mes atours.

Pour l'amour de l'infidèle
J'ai refusé mon bonheur,
J'aimais mieux être moins belle
Et lui conserver mon cœur.

LE DEVIN.

Je vous rendrai le sien, ce sera mon ouvrage.
Vous, à le mieux garder appliquez tous vos
soins;
Pour vous faire aimer davantage,
Feignez d'aimer un peu moins.
L'amour croît s'il s'inquiète;
Il s'endort s'il est content:
La bergère un peu coquette
Rend le berger plus constant.

COLETTE.

A vos sages leçons Colette s'abandonne,

LE DEVIN.

Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

LE DEVIN.

Ne l'imitez pas tout de bon ;
Mais qu'il ne puisse le connaître ;
Mon art m'apprend qu'il va paraître,
Je vous appellerai quand il en sera temps.

SCENE III.

LE DEVIN.

J'AI tout su de Colin, et ces pauvres enfans
Admirent tous les deux la science profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me seconde ;
En les rendant heureux, il faut que je confonde
De la dame du lieu les airs et les mépris.

SCENE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'AMOUR et vos leçons m'ont enfin rendu sage ;
Je préfère Colette à des biens superflus :
Je sus lui plaire en habit de village ;
Sous un habit doré qu'obtiendrais-je de plus ?

LE DEVIN.

Colin, il n'est plus temps, et Colette t'oublie.

COLIN.

Elle m'oublie, ô ciel ! Colette a pu changer !

LE DEVIN.

Elle est femme, jeune et jolie ;
Manquerait-elle à se venger ?

COLIN.

Non, Colette n'est point trompeuse ;
Elle m'a promis sa foi :
Peut-elle être l'amoureuse
D'un autre berger que moi ?

LE DEVIN.

Ce n'est point un berger qu'elle préfère à toi,
C'est un beau monsieur de la ville.

COLIN.

Qui vous l'a dit?

LE DEVIN, *avec emphase.*

Mon art.

COLIN.

Je n'en saurais douter.
Hélas! qu'il m'en va coûter
Pour avoir été trop facile
A m'en laisser conter par les dames de cour!
Aurais-je donc perdu Colette sans retour?

LE DEVIN.

On sert mal à-la-fois la fortune et l'amour.
D'être si beau garçon quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grâce, apprenez-moi le moyen d'éviter
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN.

Laisse-moi seul un moment consulter.

Le Devin tire de sa poche un livre de grimoire et un petit bâton de Jacob, avec lesquels il fait un charme. De jeunes paysannes qui venaient le consulter, laissent tomber leurs présens, et se sauvent toutes effrayées en voyant ses contorsions.

LE DEVIN.

Le charme est fait. Colette en ce lieu va se rendre ;
Il faut ici l'attendre.

COLIN.

A l'appaiser pourrai-je parvenir ?
Hélas ! voudra-t-elle m'entendre ?

LE DEVIN.

Avec un cœur fidèle et tendre
On a droit de tout obtenir.
(*à part*). Sur ce qu'elle doit dire allons la prévenir.

SCENE V.

COLIN.

JE vais revoir ma charmante maîtresse:
Adieux châteaux, grandeurs richesses,
Votre éclat ne me tente plus.

Si mes pleurs, mes soins assidus
Peuvent toucher ce que j'adore,
Je vous verrai renaître encore
Doux momens que j'ai perdus.

Quand on sait aimer et plaire
A-t-on besoin d'autre bien!
Rends-moi ton cœur, ma bergère,
Colin t'a rendu le sien.

Mon chalumeau, ma houlette,
Soyez mes seules grandeurs;
Ma parure est ma Colette,
Mes trésors sont ses faveurs.

Que de seigneurs d'importance
Voudraient bien avoir sa foi!
Malgré toute leur puissance,
Il sont moins heureux que moi.

SCENE VI.

COLIN, COLETTE, *parée.*

COLIN, *à part.*

JE l'apperçois.... Je tremble enm'offrant à sa vue....
Sauvons-nous.... Je la perds si je fuis....

COLETTE, *à part.*

Il me voit.... Que je suis émue!
Le cœur me bat....

COLIN.

Je ne sais où j'en suis.

COLETTE.

Trop près, sans y songer, je me suis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder.
(*à Colette d'un ton radouci, et d'un air moitié riant, moitié embarrassé*).
Ma Colette.... êtes-vous fâchée?
Je suis Colin: daignez me regarder.

COLETTE, *osant à peine jeter les yeux sur lui.*

Colin m'aimait : Colin m'était fidèle :
Je vous regarde, et ne vois plus Colin.

COLIN.

Mon cœur n'a point changé; mon erreur trop cruelle
Venait d'un sort jeté par quelque esprit malin :
Le devin l'a détruit; je suis, malgré l'envie,
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

COLETTE.

Par un sort, à mon tour, je me sens poursuivie.
Le devin n'y peut rien.

COLIN.

Que je suis malheureux !

COLETTE.

D'un amant plus constant....

COLIN.

Ah ! de ma mort suivie
Votre infidélité....

COLETTE.

Vos soins sont superflus ;
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

COLIN.

Ta foi ne m'est point ravie ;
Non, consulte mieux ton cœur :
Toi-même en m'ôtant la vie,
Tu perdrais tout ton bonheur.

COLETTE.

(*à part*). Hélas ! (*à Colin*). Non ! vous m'avez trahie,
Vos soins sont superflus :
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

C'en est donc fait ; vous voulez que je meure ;
Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE, *rappelant Colin, qui s'éloigne lentement.*

Colin ?

COLIN.

Quoi ?

COLETTE.

Tu me fuis ?

COLIN.

Faut-il que je demeure
Pour vous voir un amant nouveau ?

COLETTE. *Duo.*

Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire,
Mon sort comblait mes désirs.

COLIN.

Quand je plaisais à ma bergère,
Je vivais dans les plaisirs.

COLETTE.

Depuis que son cœur me méprise
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après le doux nœud qu'elle brise,
Serait-il un autre bien ?
(*d'un ton pénétré*)
Ma Colette se dégage !

COLETTE.

Je crains un amant volage;

ENSEMBLE.

Je me dégage à mon tour.
Mon cœur, devenu paisible,
Oublira, s'il est possible,
Que tu lui fus { cher / chère } un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me sont offerts,
J'eusse encor préféré Colette
A tous les biens de l'univers.

COLETTE.

Quoiqu'un seigneur, jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût semblé préférable
A tout l'éclat de la cour.

COLIN, *tendrement.*

Ah Colette!

COLETTE, *avec un soupir.*

Ah! berger volage,
Faut-il t'aimer malgré moi?

Colin se jette aux pieds de Colette; elle lui fait remarquer à son chapeau un ruban fort riche qu'il a reçu de la dame. Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus simple, dont elle était parée, et qu'il reçoit avec transport.

ENSEMBLE.

A jamais Colin { je t'engage / t'engage }

{ Mon / Son } cœur et { ma / sa } foi
Qu'un doux mariage
M'unisse avec toi.
Aimons toujours sans partage ;
Que l'amour soit notre loi.
A jamais, etc.

SCENE VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

JE vous ai délivrés d'un cruel maléfice :
Vous vous aimez encor malgré les envieux.

COLIN.

(*ils offrent chacun un présent au Devin*).

Quel don pourrait jamais payer un tel service ?

LE DEVIN, *recevant des deux mains*.

Je suis assez payé si vous êtes heureux.

Venez, jeunes garçons; venez, aimables filles,
Rassemblez-vous, venez les imiter;
Venez, galans bergers; venez, beautés gentilles,
En chantant leur bonheur, apprendre à le goûter.

SCENE VIII et dernière.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

Garçons et filles du village.

CHŒUR.

COLIN revient à sa bergère;
Célébrons un retour si beau.
Que leur amitié sincère
Soit un charme toujours nouveau.
Du Devin de notre village
Chantons le pouvoir éclatant:
Il ramène un amant volage,
Et le rend heureux et constant.

(*on danse*).

COLIN.

ROMANCE.

Dans ma cabane obscure
Toujours soucis nouveaux,
Vent, soleil, ou froidure,
Toujours peine et travaux.
Colette, ma bergère,
Si tu viens l'habiter,
Colin dans sa chaumière
N'a rien à regretter.

Des champs, de la prairie
Retournant chaque soir,
Chaque soir plus chérie
Je viendrai te revoir :
Du soleil dans nos plaines
Devançant le retour,
Je charmerai mes peines
En chantant notre amour.

(*on danse une pantomime*).

LE DEVIN.

Il faut tous à l'envi
Nous signaler ici :
Si je ne puis sauter ainsi,
Je dirai pour ma part une chanson nouvelle.

(*il tire une chanson de sa poche*).

I.

L'art à l'amour est favorable,
Et sans art l'amour sait charmer ;
A la ville on est plus aimable,
Au village on sait mieux aimer :
Ah ! pour l'ordinaire
L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un enfant, c'est un enfant.

COLIN *avec le chœur répète le refrain.*

Ah ! pour l'ordinaire
L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un enfant, c'est un enfant.

(*regardant la chanson*).

Elle a d'autres couplets ! je la trouve assez belle.

COLETTE, *avec empressement.*

Voyons, voyons : nous chanterons aussi.

(*elle prend la chanson*).

I I.

Ici de la simple nature,
L'amour suit la naïveté ;
En d'autres lieux, de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.

Ah ! pour l'ordinaire
L'amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un enfant, c'est un enfant.

CHŒUR.

C'est un enfant, c'est un enfant.

COLIN.

III.

Souvent une flamme chérie
Est celle d'un cœur ingénu ;
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage est retenu.
Ah ! pour l'ordinaire, etc.
(*à la fin de chaque couplet, le chœur répète toujours ce vers*) :
C'est un enfant, c'est un enfant.

LE DEVIN.

IV.

L'amour, selon sa fantaisie,
Ordonne et dispose de nous :
Ce dieu permet la jalousie,
Et ce dieu punit les jaloux.
Ah ! pour l'ordinaire, etc.

COLIN.

V.

'A voltiger de belle en belle
On perd souvent l'heureux instant ;
Souvent un berger trop fidèle
Est moins aimé qu'un inconstant.
Ah ! pour l'ordinaire, etc.

COLETTE.

VI.

'A son caprice on est en butte,
Il veut les ris, il veut les pleurs ;
Par les .... par les ....

COLIN, *lui aidant à lire.*

Par les rigueurs on le rebute.

COLETTE.

On l'affaiblit par les faveurs.

ENSEMBLE.

'Ah ! pour l'ordinaire
L'amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un enfant, c'est un enfant.

CHŒUR.

C'est un enfant, c'est un enfant.

(*on danse*).

COLETTE.

Avec l'objet de mes amours,
Rien ne m'afflige, tout m'enchante;
Sans cesse il rit, toujours je chante:
C'est une chaîne d'heureux jours.
Quand on sait bien aimer, que la vie est charmante!
Tel, au milieu des fleurs qui brillent sur son cours,
Un doux ruisseau coule et serpente.
Quand on sait bien aimer, que la vie est charmante! (*on danse*).

COLETTE.

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous, jeunes fillettes:
Allons danser sous les ormeaux,
Galans, prenez vos chalumeaux.

LES VILLAGEOISES *répètent ces quatre vers.*

COLETTE.

Répétons mille chansonnettes,
Et pour avoir le cœur joyeux,
Dansons avec nos amoureux,
Mais n'y restons jamais seulettes.
Allons danser sous les ormeaux, etc.

LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux, etc.

COLETTE.

A la ville on fait bien plus de fracas;
Mais sont-ils aussi gais dans leurs ébats?
Toujours contens,
Toujours chantans;
Beauté sans fard,
Plaisir sans art;
Tous leurs concerts valent-ils nos musettes?
Allons danser sous les ormeaux, etc.

LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux, etc.

Fin du Devin du village.

LETTRE

A MONSIEUR

LE NIEPS,

Écrite de Montmorenci, le 5 avril 1759.

Eh vive Dieu ! mon bon ami, que votre lettre est réjouissante ! des cinquante louis, des cents louis, des deux cents louis, des 4800 livres ! où prendrai-je des coffres pour mettre tout cela ? vraiment je suis tout émerveillé de la générosité de ces messieurs de l'opéra ! Qu'ils ont changé ! O les honnêtes gens ! il me semble que je vois déjà les monceaux d'or étalés sur ma table ! malheureusement un pied cloche, mais je le ferai reclouer ; de peur que tant d'or ne vienne à rouler par les trous du plancher, dans la cave, au-lieu d'y entrer par la porte, en bons tonneaux bien reliés, digne et vrai coffre-fort, non pas tout-à-fait d'un Genevois, mais d'un Suisse. Jusqu'ici M. *Duclos* m'a gardé le secret sur ces brillantes offres, mais puisqu'il est chargé de me les faire, il me les fera ; je le connais

bien, il ne gardera sûrement pas l'argent pour lui. O ! quand je serai riche, venez, venez, avec vos monstres de l'escalade, je vous ferai manger un brochet long comme ma chambre.

O çà, notre ami, c'est assez rire; mais que l'argent vienne. Revenons aux faits. Vous verrez par le mémoire ci-joint, et par les deux lettres qui l'accompagnent, l'état de la question. Ces lettres ont resté toutes deux sans réponse. Vous me dites qu'on me blâme dans cette affaire, je serais bien curieux de savoir comment, et de quoi. Serait-ce d'être assez insolent pour demander justice, et assez fou pour espérer que l'on me la rendra? Dans cette dernière affaire, j'ai envoyé un double de mon mémoire à M. *Duclos*, qui, dans le temps, ayant pris un grand intérêt à l'ouvrage, fut le médiateur et le témoin du traité. Encore échauffé d'un entretien qui ressemblait à ceux dont vous me parlez, je marquais un peu de colère et d'indignation dans ma lettre contre les procédés des directeurs de l'opéra. Un peu calmé, je lui écrivis pour le prier de supprimer ma première lettre. Il répondit à cette première qu'il m'approuverait fort de réclamer tous mes droits; qu'il m'était assurément bien permis d'être jaloux du peu

que je m'étais réservé, et que je ne devais pas douter qu'il ne fît tout ce qui dépendrait de lui pour me procurer la justice qui m'était due. Il répondit à la seconde, qu'il n'avait rien apperçu dans l'autre que je puisse regreter d'avoir écrit ; qu'au surplus, messieurs *Rebel* et *Francœur* ne fesaient aucune difficulté de me rendre mes entrées, et que, comme ils n'étaient pas les maîtres de l'opéra lorsque l'on me les refusa, ce refus n'était pas de leur fait. Pendant ces petites négociations, j'appris qu'ils allaient toujours leur train, sans s'embarrasser non plus de moi que si je n'avais pas existé, qu'ils avaient remis le Devin du village. . . Vous savez comment ! sans m'écrire, sans me rien faire dire, sans m'envoyer même les billets qui m'avaient été promis en pareil cas, quand on m'ôta mes entrées : de sorte que tout ce qu'avaient fait à cet égard les nouveaux directeurs, avait été de renchérir sur la mal-honnêteté des autres. Outré de tant d'insultes, je rejetai, dans ma troisième à M. *Duclos*, l'offre tardive et forcée de me redonner les entrées, et je persistai à redemander la restitution de ma pièce. M. *Duclos* ne m'a pas répondu : voilà exactement à quoi l'affaire en est restée.

Or, mon ami, voyons donc selon la rigueur du droit, en quoi je suis à blâmer. Je dis, selon la rigueur du droit, à moins que les directeurs de l'opéra ne se fassent, des insultes et des affronts qu'ils m'ont faits, un titre pour exiger de ma part des honnêtetés et des grâces.

Du moment que le traité est rompu, mon ouvrage m'appartient de nouveau. Les faits sont prouvés dans le mémoire. Ai-je tort de redemander mon bien?

Mais, disent les nouveaux directeurs, l'infraction n'est pas de notre fait. Je le suppose un moment; qu'importe? le traité en est-il moins rompu? Je n'ai point traité avec les directeurs, mais avec la direction. Ne tiendrait-il donc qu'à des changemens simulés de directeurs, pour faire impunément banqueroute tous les huit jours? Je ne connais ni ne veux connaître les sieurs *Rebel* et *Francœur*. Que *Gautier* ou *Garguille* dirigent l'opéra, que me fait cela? J'ai cédé mon ouvrage à l'opéra sous des conditions qui ont été violées, je l'ai vendu pour un prix qui n'a point été payé, mon ouvrage n'est donc pas à l'opéra, mais à moi; je le redemande; en le retenant on le vole. Tout cela me paraît clair.

Il y a plus, en ne réparant pas le tort que m'avaient fait les anciens directeurs, les nouveaux l'ont confirmé ; en cela d'autant plus inexcusables, qu'ils ne pouvaient pas ignorer les articles d'un traité fait avec eux-mêmes en personnes. Etais-je donc obligé de savoir que l'opéra, où je n'allais plus, changeait de directeurs ? Pouvais-je deviner si les derniers étaient moins iniques ? Pour l'apprendre, fallait-il m'exposer à de nouveaux affronts, aller leur faire ma cour à leur porte, et leur demander humblement en grâce, de vouloir bien ne me plus voler ? S'ils voulaient garder mon ouvrage, c'était à eux de faire ce qu'il fallait pour qu'il leur appartînt ; mais en ne désavouant pas l'iniquité de leurs prédécesseurs, ils l'ont partagée ; en ne me rendant pas les entrées qu'ils savaient m'être dues, ils me les ont ôtées une seconde fois. S'ils disent qu'ils ne savaient où me prendre, ils mentent ; car ils étaient environnés de gens de ma connaissance, dont ils n'ignoraient pas qu'ils pouvaient apprendre où j'étais. S'ils disent qu'ils n'y ont pas songé, ils mentent encore ; car au-moins en préparant une reprise du Devin du village, ils ne pouvaient ne pas penser à ce qu'ils devaient à l'auteur. Mais ils n'ont parlé

de ne plus me refuser les entrées que quand ils y ont été forcés par le cri public. Il est donc faux que la violation du traité ne soit pas de leur fait. Ils ont fait davantage, ils ont renchéri sur la mal-honnêteté de leurs prédécesseurs : car en me refusant l'entrée, le sieur *Deneuville* me déclara de la part de ceux-ci, que quand on jouerait le Devin du village on aurait soin de m'envoyer des billets. Or non-seulement les nouveaux ne m'ont parlé, ni écrit, ni fait écrire, mais quand ils ont remis le Devin du village, ils n'ont pas même envoyé les billets que les autres avaient promis. On voit que ces gens-là, tout fiers de pouvoir être iniques impunément, se croiraient déshonorés s'ils fesaient un acte de justice.

En recommençant à ne me plus refuser les entrées, ils appellent cela me les rendre. Voilà qui est plaisant ! Qu'ils me rendent donc les cinq années écoulées depuis qu'ils me les ont ôtées ; la jouissance de ces cinq années ne m'était-elle pas due, n'entrait-elle pas dans le traité ? Ces messieurs penseraient-ils donc être quittes avec moi en me donnant les entrées le dernier jour de ma vie ? Mon ouvrage ne saurait être à eux, qu'ils ne m'en payent le prix en entier. Ils ne peuvent, me

dira-t-on, me rendre le temps passé : pourquoi me l'ont-ils ôté ? c'est leur faute, me le doivent-ils moins pour cela ? C'était à eux, par la représentation de cette impossibilité, et par de bonnes manières, d'obtenir que je voulusse bien me relâcher en cela de mon droit, ou en accepter une compensation. Mais bon ! je vaux bien la peine qu'on daigne être juste avec moi ! soit. Voyons donc enfin de mon côté à quel titre je suis obligé de leur faire grâce ? Ma foi, puisqu'ils sont si rogues, si vains, si dédaigneux de toute justice, je demande, moi, la justice en toute rigueur ; je veux tout le prix stipulé, ou que le marché soit nul. Que si l'on me refuse la justice qui m'est due, comment ce refus fait-il mon tort, et qui est-ce qui m'ôtera le droit de me plaindre ? Qu'y a-t-il d'équitable, de raisonnable à répondre à cela ? Ne devrais-je point peut-être un remercîment à ces messieurs, lorsqu'à regret et en rechignant, ils veulent bien ne me voler qu'une partie de ce qui m'est dû ?

De nos plaideurs manceaux les maximes m'étonnent ;
Ce qu'ils ne prennent pas, ils disent qu'ils le donnent.

Passons aux raisons de convenance. Après m'avoir ôté les entrées, tandis que j'étais à Paris, me les rendre quand je n'y suis plus, n'est-ce pas joindre la raillerie à l'insulte? ne savent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen, ni l'intention de profiter de leur offre. Eh! pourquoi diable irai-je si loin chercher leur opéra, n'ai-je pas tout à ma porte les chouettes de la forêt de Montmorenci ?

Ils ne refusent pas, dit M. *Duclos*, de me rendre mes entrées. J'entends bien : ils me les rendront volontiers aujourd'hui pour avoir le plaisir de me les ôter demain, et de me faire ainsi un second affront. Puisque ces gens-là n'ont ni foi ni parole, qui est-ce qui me répondra d'eux et de leurs intentions? Ne me sera-t-il pas bien agréable de ne me jamais présenter à la porte, que dans l'attente de me la voir fermer une seconde fois? Ils n'en auront plus, direz-vous, le prétexte. Eh! pardonnez-moi, Monsieur, ils l'auront toujours; car, si-tôt qu'il faudra trouver leur opéra beau, qu'on me remène aux carrières! Que n'ont-ils proposé cette admirable condition dans leur marché! jamais ils n'auraient massacré mon pauvre Devin. Quand ils voudront me chicaner, manqueront-ils de prétextes?

Avec des mensonges on n'en manque jamais. N'ont-ils pas dit que je fesais du bruit au spectacle, et que mon exclusion était une affaire de police.

Premièrement, ils mentent : j'en prends à témoin tout le parterre et l'amphithéâtre de ce temps-là. De ma vie je n'ai crié, ni battu des mains aux bouffons ; et je ne pouvais ni rire, ni bâiller à l'opéra français, puisque je n'y restais jamais, et qu'aussi-tôt que j'entendais commencer la lugubre psalmodie, je me sauvais dans les corridors. S'ils avaient pu me prendre en faute au spectacle, ils se seraient bien gardé de m'en éloigner. Tout le monde a su avec quel soin j'étais consigné, recommandé aux sentinelles ; par-tout on n'attendait qu'un mot, qu'un geste pour m'arrêter, et si-tôt que j'allais au parterre, j'étais environné de mouches qui cherchaient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut user de prudence pour ne donner aucune prise sur moi. Tous leurs efforts furent vains ; car il y a long-temps que je me suis dit : *Jean-Jacques, puisque tu prends le dangereux emploi de défenseur de la vérité, sois sans cesse attentif sur toi-même, soumis en tout aux lois et aux règles, afin que quand on vou-*

dra te maltraiter, on ait toujours tort. Plaise à DIEU que j'observe aussi bien ce précepte jusqu'à la fin de ma vie, que je crois l'avoir observé jusqu'ici. Aussi, mon bon ami, je parle ferme et n'ai peur de rien. Je sens qu'il n'y a homme sur la terre qui puisse me faire du mal justement, et quant à l'injustice, personne au monde n'en est à l'abri. Je suis le plus faible des êtres, tout le monde peut me faire du mal impunément. J'éprouve qu'on le sait bien, et les insultes des directeurs de l'opéra sont pour moi le coup de pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi; qu'y ferais-je? Mais c'est mon affaire que quiconque me fera du mal, fasse mal, et voilà de quoi je réponds.

Premièrement donc, ils mentent; et en second lieu, quand ils ne mentiraient pas, ils ont tort; car quelque mal que j'eusse pu dire, écrire ou faire, il ne fallait point m'ôter les entrées, attendu que l'opéra n'en étant pas moins possesseur de mon ouvrage, n'en devrait pas moins payer le prix convenu. Que fallait-il donc faire? m'arrêter, me traduire devant les tribunaux, me faire mon procès, me faire pendre, écarteler, brûler, jeter ma cendre au vent, si je l'avais mérité; mais il

ne fallait pas m'ôter les entrées. Aussi-bien, comment, étant prisonnier ou pendu, serais-je allé faire du bruit à l'opéra ? Ils disent encore : Puisqu'il se déplaît à notre théâtre, quel mal lui a-t-on fait de lui en ôter l'entrée ? Je réponds qu'on m'a fait tort, violence, injustice, affront ; et c'est du mal que cela. De ce que mon voisin ne veut pas employer son argent, est-ce à dire que je sois en droit d'aller lui couper la bourse ?

De quelque manière que je tourne la chose, quelque règle de justice que j'y puisse appliquer, je vois toujours qu'en jugement contradictoire pardevant tous les tribunaux de la terre, les directeurs de l'opéra seraient à l'instant condamnés à la restitution de ma pièce, à réparation, à dommages et intérêts. Mais il est clair que j'ai tort, parce que je ne puis obtenir justice, et qu'ils ont raison parce qu'ils sont les plus forts. Je défie qui que ce soit au monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre chose que cela.

Il faut à-présent vous parler de mes libraires, et je commencerai par M. *Pissot*. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi ; toutes les fois que je lui demandais si la vente allait bien, il me répondait, *passablement* ;

sans que jamais j'en aie pu tirer autre chose. Il ne m'a pas donné un sou de mon premier discours, ni aucune espèce de présent, sinon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la gravure du Devin du village, sur le pied de cinq cents francs, moitié en livres et moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à plusieurs fois et en certains termes, il ne tint parole à aucun, et j'ai été obligé de courir long-temps après mes deux cents cinquante livres.

Par rapport à mon libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes choses exact, attentif, honnête ; je lui demandai vingt-cinq louis de mon discours sur l'inégalité, il me les donna sur-le-champ, et il envoya de plus une robe à ma gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma lettre à M. d'*Alembert*, et il me les donna sur-le-champ ; il n'a fait à cette occasion aucun présent ni à moi, ni à ma gouvernante (*), et il ne les devait pas ; mais il m'a fait un plaisir que je n'ai jamais reçu

(*) Depuis lors il lui a fait une pension viagère de trois cents livres, et je me fais un sensible plaisir de rendre public un acte aussi rare de reconnaissance et de générosité.

de M. *Pissot*, en me déclarant de bon cœur qu'il fesait bien ses affaires avec moi. Voilà, mon ami, les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque chose de contraire à cela, il ne dit pas vrai.

Si ceux qui m'accusent de manquer de désintéressement, entendent par-là que je ne me verrais pas ôter avec plaisir le peu que je gagne pour vivre, ils ont raison ; et il est clair qu'il n'y a pour moi d'autre moyen de leur paraître désintéressé que de me laisser mourir de faim. S'ils entendent que toutes ressources me sont également bonnes, et que pourvu que l'argent vienne, je m'embarrasse peu comment il vient, je crois qu'ils ont tort. Si j'étais plus facile sur les moyens d'acquérir, il me serait moins douloureux de perdre, et l'on sait bien qu'il n'y a personne de si prodigue que les voleurs. Mais quand on me dépouille injustement de ce qui m'appartient, quand on m'ôte le modique produit de mon travail, on me fait un tort qu'il ne m'est pas aisé de réparer, il m'est bien dur de n'avoir pas même la liberté de m'en plaindre. Il y a long-temps que le public de Paris se fait un *Jean-Jacques* à sa mode, et lui prodigue d'une main libérale

des dons dont le *Jean-Jacques* de Montmorenci ne voit jamais rien. Infirme et malade les trois quarts de l'année, il faut que je trouve sur le travail de l'autre quart de quoi pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes, connaissent le prix de ce pain, et ne seront pas surpris que je ne puisse faire du mien de grandes largesses.

Ne vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des discours publics, vous auriez trop à faire ; il suffit qu'ils ne vous abusent pas, et que votre estime et votre amitié me restent. J'ai à Paris et ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits ; car quelquefois l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Vous devez sentir combien la partie est inégale entr'eux et moi. Répandus dans le monde, ils y font passer tout ce qu'il leur plaît sans que je puisse ni le savoir, ni m'en défendre : ne sait-on pas que l'absent a toujours tort ? D'ailleurs, avec mon étourdie franchise, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant haut et clair, que celui qui se dit mon ami ne l'est point, et que je ne suis plus le sien, j'avertis

le public de se tenir en garde contre le mal que j'en pourrais dire. Pour eux, ils ne sont pas si mal-adroits que cela. C'est une si belle chose que le vernis des procédés et le ménagement de la bienséance ! La haine en tire un si commode parti ! On satisfait sa vengeance à son aise en fesant admirer sa générosité. On cache doucement le poignard sous le manteau de l'amitié, et l'on sait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen ! dans le fond il n'est pas méchant ; mais il a une mauvaise tête, qui le conduit aussi mal que ferait un mauvais cœur. On lâche mystérieusement quelque mot obscur, qui bientôt est relevé, commenté, répandu par les apprentifs philosophes ; on prépare dans d'obscurs conciliabules le poison qu'ils se chargent de répandre dans le public. Tel a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris ses mesures pour que personne n'en puisse rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuse, après avoir fait ensorte qu'on n'en puisse douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté ! Que voulez-vous que je fasse à cela ? Entends-je de ma retraite les discours que l'on tient dans les cercles ? Quand je les en-

tendrais, irais-je pour les démentir révéler les secrets de l'amitié, même après qu'elle est éteinte ? Non, cher *le Nieps*, on peut repousser les coups portés par des mains ennemies ; mais quand on voit parmi les assassins son ami, le poignard à la main, il ne reste qu'à s'envelopper la tête.

Fin du premier volume du Théâtre.

TABLE

DES

DIFFÉRENTES PIECES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME

DU THÉATRE.

TABLE

Fin de la Table.

I.

AIRS PRINCIPAUX DU DEVIN DU VILLAGE.

COLETTE. *Lent et marqué.*

N°. 1.

J'ai perdu tout mon bonheur; j'ai perdu mon serviteur: Colin me dé - laisse! Colin me dé - laisse! j'ai perdu mon servi-

teur; j'ai perdu tout mon bonheur: Colin me dé - laisse! Colin me dé - laisse! Fin. *Hélas! il a pu changer. Je voudrais n'y plus songer. Hé-*

las! hé-las! hé - las! hélas! il a pu changer. Je voudrais n'y plus songer. He - - las! hé - las! j'y songe sans cesse; j'y . songe sans ces - se. J'ai

COLETTE.

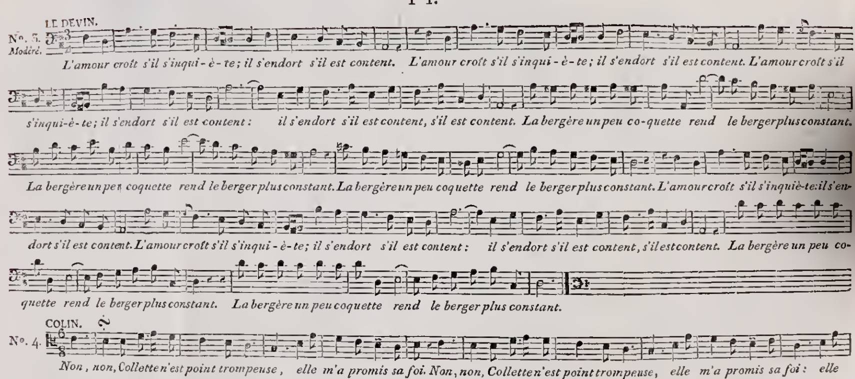
N°. 2. *Andante.*

Si des galans de la ville j'eusse é-couté les discours, Ah! qu'il m'eût été fa-cile de former d'autres amours. Fin. *Mise en riche demoiselle, je bril-*

lerais tous les jours, de rubans et de dentelles je chargerais mes atours. Si des galans de la ville j'eusse é-coute les discours, Ah! qu'il m'eût été fa-cile de for-

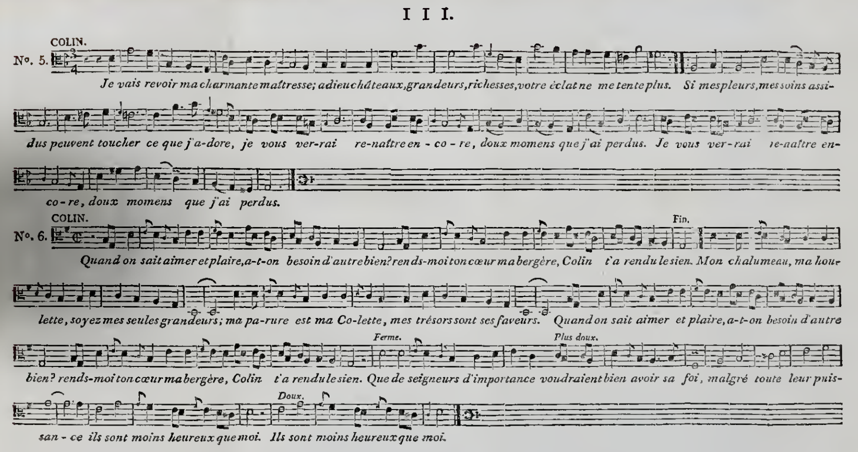
mer d'autres amours. Pour l'amour de l'infi-dè-le j'ai refusé mon bonheur: Doux. *j'aimais mieux être moins belle, et lui conserver mon cœur. J'aimais mieux ê-*

tre moins belle, et lui conserver mon cœur. Si des galans, etc.

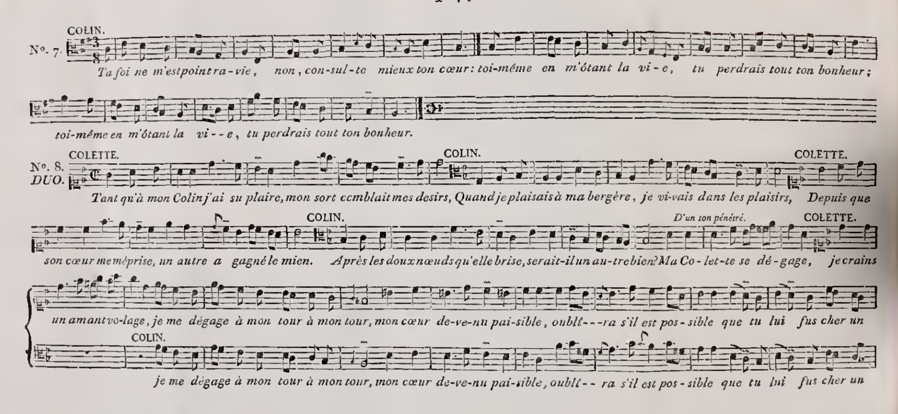


D'un air pensif.

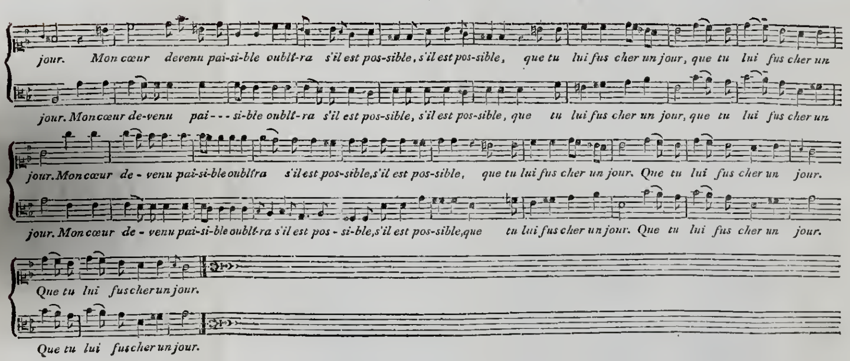
m'a promis sa foi. Peut-elle être l'amoureuse d'un autre berger que moi? Peut-elle ê-tre l'amoureuse d'un autre berger que moi? non, non, non, non, non,

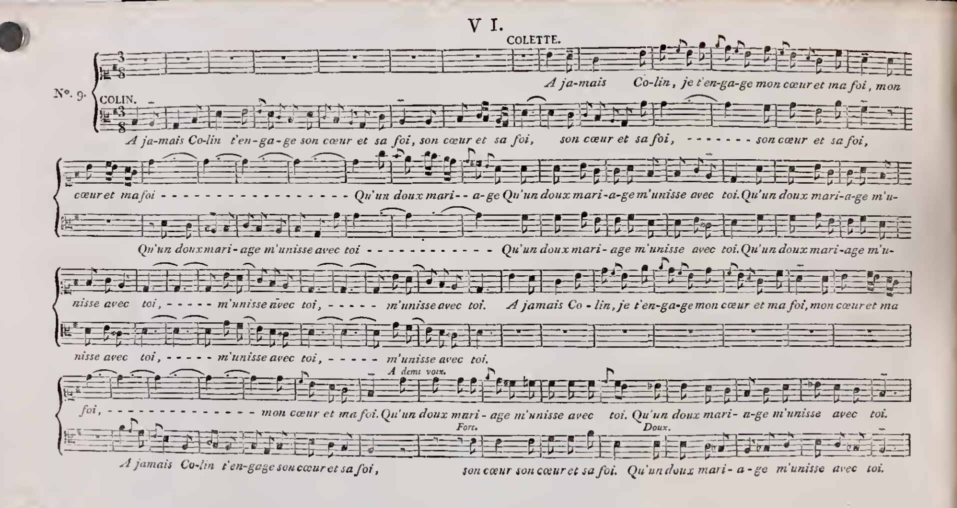

COLIN.
No. 5.
Je vais revoir ma charmante maîtresse; adieu châteaux, grandeurs, richesses, votre éclat ne me tente plus. Si mes pleurs, mes soins assi-
dus peuvent toucher ce que j'a-dore, je vous ver-rai re-naître en - co - re, doux momens que j'ai perdus. Je vous ver-rai re-naître en-
co - re, doux momens que j'ai perdus.
COLIN.
No. 6.
Fin.
Quand on sait aimer et plaire, a-t-on besoin d'autre bien? rends-moi ton cœur ma bergère, Colin t'a rendu le sien. Mon chalumeau, ma houe-
lette, soyez mes seules grandeurs; ma pa-rure est ma Co-lette, mes trésors sont ses faveurs. Quand on sait aimer et plaire, a-t-on besoin d'autre
Ferme.
Plus doux.
bien? rends-moi ton cœur ma bergère, Colin t'a rendu le sien. Que de seigneurs d'importance voudraient bien avoir sa foi, malgré toute leur puis-
Doux.
san - ce ils sont moins heureux que moi. Ils sont moins heureux que moi.

I V.

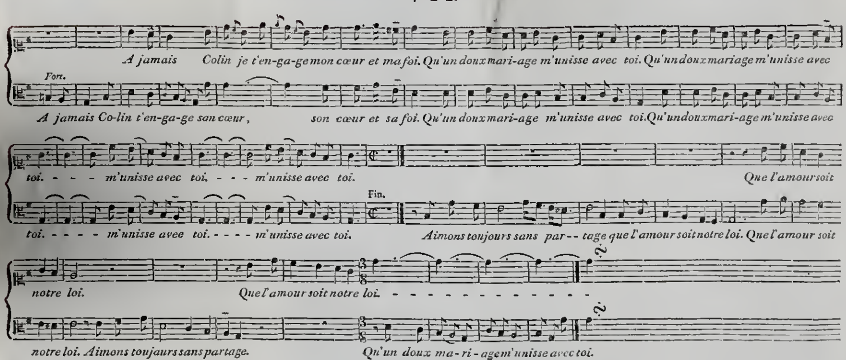

COLIN.
N°. 7.
Ta foi ne m'estpoint ra-vie, non, con-sul-te mieux ton cœur: toi-même en m'ôtant la vi-e, tu perdrais tout ton bonheur;
toi-même en m'ôtant la vi--e, tu perdrais tout ton bonheur.
COLETTE.
N°. 8.
DUO.
COLIN.
COLETTE.
Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire, mon sort comblait mes desirs, Quand je plaisais à ma bergère, je vi-vais dans les plaisirs, Depuis que
COLIN.
D'un ton pénétré.
COLETTE.
son cœur me méprise, un autre a gagné le mien. Après les doux nœuds qu'elle brise, serait-il un au-tre bien? Ma Co-let-te se dé-gage, je crains
un amant vo-lage, je me dégage à mon tour à mon tour, mon cœur de-ve-nu pai-sible, oubli---ra s'il est pos-sible que tu lui fus cher un
COLIN.
je me dégage à mon tour à mon tour, mon cœur de-ve-nu pai-sible, oubli--ra s'il est pos-sible que tu lui fus cher un

V.

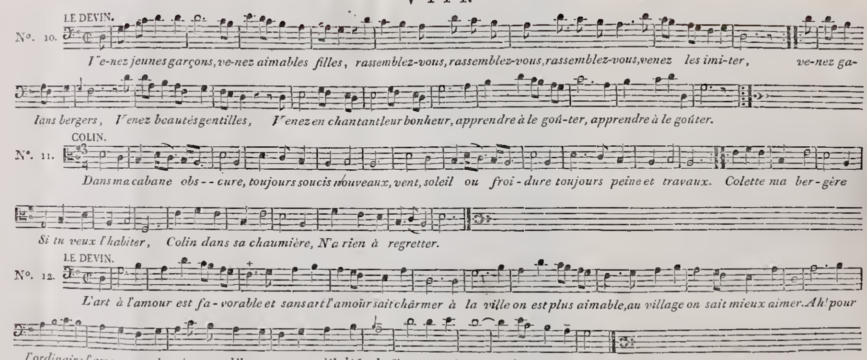

jour. Mon cœur devenu pai-si-ble oubli-ra s'il est pos-sible, s'il est pos-sible, que tu lui fus cher un jour, que tu lui fus cher un
jour. Mon cœur de-venu pai- - - si-ble oubli-ra s'il est pos-sible, s'il est pos-sible, que tu lui fus cher un jour, que tu lui fus cher un
jour. Mon cœur de - venu pai-si-ble oublira s'il est pos-sible, s'il est pos-sible, que tu lui fus cher un jour. Que tu lui fus cher un jour.
jour. Mon cœur de - venu pai-si-ble oubli-ra s'il est pos - si-ble, s'il est pos-sible, que tu lui fus cher un jour. Que tu lui fus cher un jour.
Que tu lui fus cher un jour.
Que tu lui fus cher un jour.

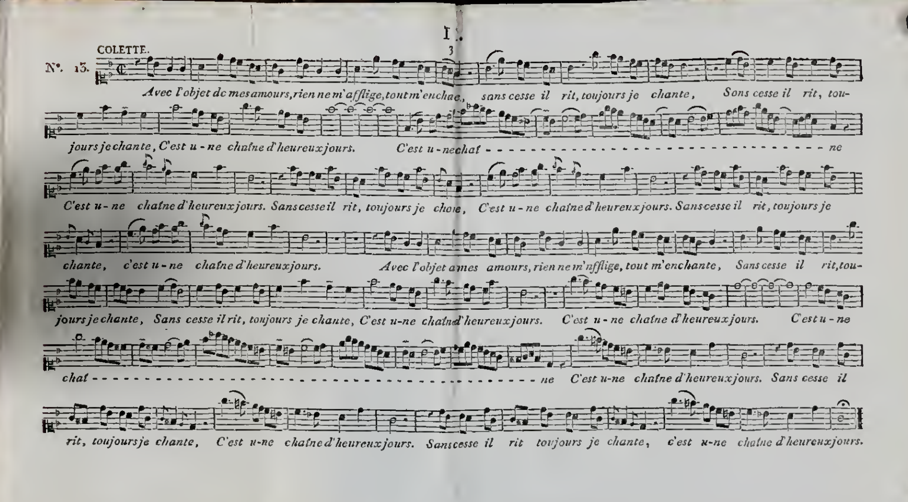

V I.
COLETTE.
N°. 9.
COLIN.
A ja-mais Co-lin, je t'en-ga-ge mon cœur et ma foi, mon
A ja-mais Co-lin t'en-ga-ge son cœur et sa foi, son cœur et sa foi, son cœur et sa foi, - - - - - - - son cœur et sa foi,
cœur et ma foi - - - - - - - - - - - - - - - - - - Qu'un doux mari- - a-ge Qu'un doux mari-a-ge m'unisse avec toi. Qu'un doux mari-a-ge m'u-
Qu'un doux mari-age m'unisse avec toi - - - - - - - - - - - - Qu'un doux mari-age m'unisse avec toi. Qu'un doux mari-age m'u-
nisse avec toi, - - - - - m'unisse avec toi, - - - - - m'unisse avec toi. A jamais Co-lin, je t'en-ga-ge mon cœur et ma foi, mon cœur et ma
nisse avec toi, - - - - - m'unisse avec toi, - - - - - m'unisse avec toi.
A demi voix.
foi, - - - - - - - - - - - - - - mon cœur et ma foi. Qu'un doux mari-age m'unisse avec toi. Qu'un doux mari-a-ge m'unisse avec toi.
Fort.
Doux.
A jamais Co-lin t'en-gage son cœur et sa foi, son cœur son cœur et sa foi. Qu'un doux mari-a-ge m'unisse avec toi.

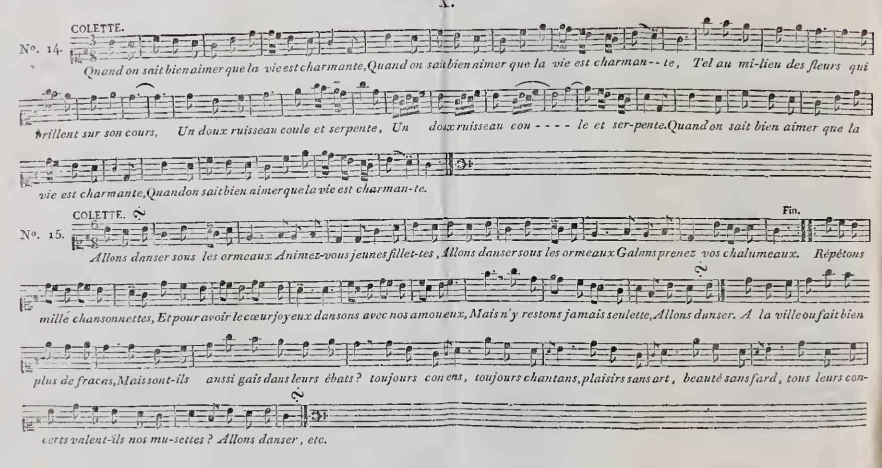
VII.


A jamais Colin je t'en-ga-ge mon cœur et ma foi. Qu'un doux mari-age m'unisse avec toi. Qu'un doux mariage m'unisse avec
Fort.
A jamais Co-lin t'en-ga-ge son cœur, son cœur et sa foi. Qu'un doux mari-age m'unisse avec toi. Qu'un doux mari-age m'unisse avec
toi. - - - m'unisse avec toi. - - - m'unisse avec toi. Que l'amour soit
Fin.
toi. - - - - m'unisse avec toi. - - - - m'unisse avec toi. Aimons toujours sans par- - tage que l'amour soit notre loi. Que l'amour soit
notre loi. Que l'amour soit notre loi. - - - - - - - - - - - - - -
notre loi. Aimons toujours sans partage. Qu'un doux ma - ri - age m'unisse avec toi.

VIII.


LE DEVIN.
N°. 10.
Ve-nez jeunes garçons, ve-nez aimables filles, rassemblez-vous, rassemblez-vous, rassemblez-vous, venez les imi-ter, ve-nez ga-
lans bergers, Venez beautés gentilles, Venez en chantant leur bonheur, apprendre à le goû-ter, apprendre à le goûter.
COLIN.
N°. 11.
Dans ma cabane obs- - cure, toujours soucis nouveaux, vent, soleil ou froi - dure toujours peine et travaux. Colette ma ber - gère
Si tu veux l'habiter, Colin dans sa chaumière, N'a rien à regretter.
LE DEVIN.
N°. 12.
L'art à l'amour est fa - vorable et sans art l'amour sait charmer à la ville on est plus aimable, au village on sait mieux aimer. Ah! pour
l'ordinaire l'amour ne sait guère ce qu'il permet ce qu'il défend. C'est un enfant, c'est un enfant.


N°. 13.
COLETTE.
Avec l'objet de mes amours, rien ne m'afflige, tout m'enchante, sans cesse il rit, toujours je chante, Sans cesse il rit, toujours je chante, C'est u-ne chaîne d'heureux jours. C'est u-ne chaî - - - ne
C'est u-ne chaîne d'heureux jours. Sans cesse il rit, toujours je chante, C'est u-ne chaîne d'heureux jours. Sans cesse il rit, toujours je chante, c'est u-ne chaîne d'heureux jours.
Avec l'objet à mes amours, rien ne m'afflige, tout m'enchante, Sans cesse il rit, toujours je chante, Sans cesse il rit, toujours je chante, C'est u-ne chaîne d'heureux jours. C'est u-ne chaîne d'heureux jours. C'est u-ne
chaî - - - ne C'est u-ne chaîne d'heureux jours. Sans cesse il rit, toujours je chante, C'est u-ne chaîne d'heureux jours. Sans cesse il rit toujours je chante, c'est u-ne chaîne d'heureux jours.


COLETTE.
No. 14.
Quand on sait bien aimer que la vie est charmante, Quand on sait bien aimer que la vie est charman-- te, Tel au mi-lieu des fleurs qui
brillent sur son cours, Un doux ruisseau coule et serpente, Un doux ruisseau cou - - - - le et ser-pente. Quand on sait bien aimer que la
vie est charmante, Quand on sait bien aimer que la vie est charman-te.
COLETTE.
No. 15.
Fin.
Allons danser sous les ormeaux Animez-vous jeunes fillet-tes, Allons danser sous les ormeaux Galans prenez vos chalumeaux. Répétons
millé chansonnettes, Et pour avoir le cœur joyeux dansons avec nos amoueux, Mais n'y restons jamais seulette, Allons danser. A la ville on fait bien
plus de fracas, Mais sont-ils aussi gais dans leurs ébats? toujours con ens, toujours chantans, plaisirs sans art, beauté sans fard, tous leurs con-
certs valent-ils nos mu-settes? Allons danser, etc.

